

Noire est la beauté

roman



Stéphane Zagdanski

Au Zinjanthrope de Tanzanie

*«Then will I swear beauty herself is black,
and all they foul that thy complexion lack.»*
Shakespeare

**Aucun personnage de ce roman n'est inventé.
Ils existent tous, mais ailleurs, et autrement.**

PROLOGUE

Toute la substance de mon art consiste en une sorte d'immédiateté évocatoire. Lecteur, c'est à vos prunelles que ceci s'adresse.

Votre champ visuel est envahi par une étoffe vert turquoise, lisse comme du marbre, tendue comme un ballon gonflé à l'hélium. Sous le tissu - chemisier? foulard? -, quelque chose remue - un chat? un oiseau? du vent?

L'écorce de coton qui enveloppe cette pulpe mystérieuse est imprimée de motifs asiatiques: fleurs de lotus dorées, jonques pourpres, roseaux bleutés, visage bridé d'une jeune femme jonquille aux pommettes potelées.

L'espace se dilate délicatement.

La Chinoise au sourire mal dessiné s'écarte, l'insinuant solo d'une guitare électrique éclate dans le silence ensoleillé, suivi par l'ondulante mélodie aiguë de deux voix qui se courtisent.

wolofa ou yé mou défogné, mon amour

netinan bila ko befo

woloba ou yé mou défoma ma chérie

netinan biloa ko befo

Le visage chinois rétrécit davantage, le volume de la musique

s'adoucit.

Le timbre tranquille du narrateur sort des coulisses invisibles à son tour.

J'aime chaque détail de ton corps, dit la voix. Chacun des brins indociles de tes cheveux qui débordent sous leur tressage. Le galbe de ton front tatoué. Tes fines oreilles d'enfant. Ton nez ample dont la narine droite est un peu rougie, irritée par le minuscule diamant bleu qui la transperce. Tes larges lèvres caramel, rehaussées en une irrésistible lippe de fierté quand tu es en colère, et que l'air sec de Paris gerce parfois, au point de faire jaillir au sommet d'une striure une petite perle de sang, les métamorphosant en un touchant couple de limaces blessées...

Nul ne sait à qui est dédiée cette déclaration minutieuse. Vos yeux ne distinguent qu'un motif imprimé qui dérive: le visage de la Chinoise s'éloigne, son sourire timide oscille, respire, son cou apparaît, son buste, tout son corps balancé dans les moires de l'étoffe.

On dirait presque qu'elle danse.

Sous le tissu bleu-vert un hémisphère bifide commence enfin à se laisser comprendre. C'est une vraie planète palpable, bercée par la chanson des deux Maliens aveugles. La voix calme du narrateur continue de dévider son étrange blason.

...Chaque granule brunie de ton cou havane. La pointe plus foncée de tes coudes graciles. La plante plus claire de tes longs pieds...

Enfin l'espace s'ouvre franchement.

Comme dans le film de Gjon Mili se dévoile l'élégant chapeau plat de Lester Young, l'astre de ma vie apparaît dans son éclatante lumière.

Voici le mélodieux cul aimanté de Marie. Ferme, dense, doux, dodu, moulé d'une jupe bleue à motifs chinois.

Elle descend d'un pas chaloupé la rue des Poissonniers irradiée de soleil, le seul concurrent de ce bulbe de chair élastique qui palpite magiquement sous les jonques et les roseaux.

Marie porte bien son nom. Elle marche, et c'est une assomption vue de dos, une plénitude gracieuse en équilibre au-dessus du sol, une lévitation sexuelle, un vol d'esprit alimenté au niveau des hanches et du bassin.

La savane, la brousse, le mil, le manioc, le kola, l'igname, le sorgho, le fonio, les Calebasses, les baobabs, les zèbres, les cobras, les bonobos, les autruches, les antilopes, les gnous, les hyènes, les chimpanzés, les rhinocéros, les impalas, les caïmans, les girafes, les lions, les gorilles, les perroquets, les hippopotames, les mouches tsé-tsé, les pangolins, les écureuils volants, les zébus, les rats à trompe, les taupes dorées, les lièvres sauteurs, les fourmiliers, les okapis, les gazelles, les éléphants, les Peuls, les Pygmées, les Bantous, les Dogons, les Massaïs, les Zoulous, les Bochimans, les Hottentots, les Fangs, les Bambaras, les Yorubas, les Bamilékés, les Soninkés, les Bobos, les Sénoufos, les Wolofs, les Hutus, les Tutsis,

les Bakongos, les Malinkés, les Mandés, les Afars, les Issas, les Tigrés, les Amharas, les Somalis, les Sarakolés, les Achantis, les Pounous, les Soussous, les Mandingues, les Kikouyous, les Swazis, les Foulanis, les Ibos, les Bagandas, les Mbakas, les Bandas, les Toucouleurs, les Sérères, le Sahara, le Kalahari, le Zambèze, l'Oubangui, le Nil, le Niger, le Congo, le Sénégal, l'Orange, le Limpopo, Ife, Nok, Zimbabwe, Djenné, Bénin, Koumbi, Mali, Tombouctou, Gao, Ouagadougou, le Kilimandjaro, le Kenya, le Victoria, le Nianza, le Tanganyika, le Malawi:

toutes les forces de l'Afrique gravitent en une galaxie pulsatile autour de cette croupe miraculeuse, ardent globe vibratoire gorgé d'une énergie propre et sanguine comme un cœur qui bat.

Dans l'obscurité radicale où je suis plongé maintenant, écoutant à peine ma propre voix qu'un magnétophone inhale sans frémir, cela pourrait aussi bien commencer à la *Lolita*: par la scansion de ses différents prénoms.

Pour les Blancs, elle est *Marie*, comme la Vierge.

Pour les Africains, elle est *Viviane*, de même qu'à Bangui, du soir jusqu'à l'aube, à l'Abreuvoir ou au Songo Night, elle était *Raga*: la reine du raggamuffin.

Sur la première page de son passeport à la couverture rouge, elle est *Marie-Viviane*, en toutes lettres, au-dessus d'une photo qui ne lui ressemble pas, joues très rondes et cheveux nattés.

Mais pour tous ceux qui l'aiment, elle est *Vivi*, juste *Vivi*, le

leste cri d'oiseau de la vie qui va.

On n'est jamais assez concis.

I

Passage du temps

Un jour je me suis vu vieilli.

Un orage farouche avait déferlé sur Paris, toute la nuit, au mois d'août. Je ne m'étais aperçu de rien car j'avais pour une fois dormi à la perfection. Ni radio, ni surtout télé trop tard.

Irradiant le nerf optique d'une imbécile phosphorescence qui pétillait sous la paupière pendant des heures, la télévision agit à la façon d'un stupéfiant fantôme, un alcool virtuel, inodore et insipide, qui délabre le doux voyage dans cet au-delà réversible, cette fraîche coulisse de la pensée qu'est le sommeil.

Non. Avant de sombrer dans le délicat néant nocturne, j'avais juste lu quelques pages d'une *Vie de Michel-Ange*, où il était question de l'animosité tenace que lui portait l'Arétin. Le satiriste avait juré *d'avoir sa peau*. Rendant le bien pour le mal - avec cette sorte de charité chrétienne qui mêle l'ironie à la compassion -, le peintre représenta son ennemi, dans *Le Jugement dernier*, en saint Barthélemy, tenant à la main, comme un tapis poussiéreux qu'on se prépare à battre, une peau d'homme écorché (son propre supplice), dont le visage, vidé et flasque tel le museau béant d'une raie, est celui

de Michel-Ange en personne.

Je dormis donc comme un juste tandis que le rare déluge violentait les égouts et, par on ne sait quel miracle, faisait sauter l'alimentation électrique d'une bonne partie du dix-huitième arrondissement.

Le lendemain matin, les cafés du quartier ne servaient aucune boisson chaude; toutes les fades victuailles stockées dans les congélateurs des supermarchés devaient être détruites; les feux de circulation étaient aussi morts que l'œil du Cyclope. Le soleil d'été riait aux éclats de l'incident qui se prolongea encore pendant vingt-quatre heures.

Le soir, je rentrai tard d'un dîner dans le centre de Paris. En traversant le boulevard de Rochechouart pour filer le long du boulevard Barbès, le taxi pénétra dans la panne d'électricité comme une brindille s'absorbe dans une immense flaque d'huile.

Ici, la vraie nuit attendait ses intrépides promeneurs. Les artifices orangés qui entretiennent d'ordinaire le pouls de la ville s'étaient tous tus. La fausse lumière avait fait silence; sur plusieurs hectares, le noir intense recouvrait tout. Il était descendu sur les immeubles, les trottoirs, les squares, comme une rosée de jais, une suie chaude, nonchalante. L'obscurité s'était déployée hors de ses propres replis, les ténèbres avaient enfin repris tous leurs droits.

On ne voyait rien hormis l'espace ténu et instable que dévoraient terrifiés les deux cônes blancs des phares du taxi.

Le spectacle de la nuit faisant une percée hors de sa forteresse translucide était d'une rare beauté.

Je n'avais jamais éprouvé avec une telle acuité la sensation

intime de rentrer chez moi.

C'est un peu plus tard, me regardant sans me prêter d'attention dans la glace, en me brossant les dents à la lueur goguenarde d'une bougie d'appoint, que je me suis vu vieilli.

Une excroissance de chair rose thé ponctuait mon bras droit sur la partie intérieure du biceps, à la lisière de l'aisselle. Une autre plus carminée était éclosée à la charnière de mon épaule gauche et de mon cou. Je dénichai aussi plusieurs minuscules taches de rousseurs perdues comme des insectes parmi les poils de mes avant-bras. Ces infimes mouches cuivrées n'y étaient pas dix ans auparavant; elles ne pouvaient que croître et se multiplier dans les dix ans à venir, s'amplifiant en ce poignant phénomène de pigmentation que sont les taches de vieillesse.

Je ne m'y attendais pas, je n'y avais jamais pensé, je ne m'étais aperçu de rien. Jusque-là, le seul signal du passage des années était la brève intermittence d'un cheveu blanc sur une tempe ou le front, qu'il suffisait d'arracher, comme une mauvaise herbe, pour que tout rentre dans l'ordre, cet ordre imaginaire qui n'est qu'une légende au bas du tableau de mon être.

Antoine Lomazzo, peintre français né à Paris le 28 avril 1943, a vécu dans cet atelier avec ses tableaux, ses couleurs, ses pinceaux, ses modèles et ses étudiantes de passage dont l'une, sur le point de faire l'amour, s'écria: «C'est quoi cette peau de bébé!»

On devrait rédiger soi-même le texte de la plaque destinée à orner son immeuble après sa mort. Ce serait plus vivant.

«C'est quoi cette peau de bébé!» Elle s'appelait Carine, était charnue et avait elle-même la peau très grasse, presque huileuse. J'étais dans ma série d'*Hommages à Rubens*, Carine fut un modèle idéal.

Cet *Autoportrait à la bougie* ne fut pourtant pas une pleine surprise. Le temps - mon vieux complice - ne rattrapait pas mon inconscience, il n'accélérait pas brutalement son tempo pour me courber la nuque vers le gouffre final. C'est plus subtil. Le pinceau du temps est celui d'un maître. De légers cailloux s'accumulent dans le lit de la vie, son fil en est insensiblement perturbé, des ridules se dessinent çà et là à la surface diaphane des ans. Des points, des pois, de sinueuses gouttelettes retouchent l'irréversible portrait.

Quelle vanité étrange nous fait dire que le temps passe, comme si nous étions son critère, lui notre éphémère visiteur. Le temps ne passe pas: c'est nous qui nous en allons.

Ou plutôt chacun est l'hôte de l'autre, ainsi que le permet

l'ambiguïté du mot en français. Le corps est un réceptacle où le temps élit domicile à la naissance, s'échappant par bouffées inégales, la vie durant, s'évaporant en laissant les indices de sa fuite, le sillage centripète de son forfait, de l'épiderme aux plus enfouis vaisseaux sanguins. Peindre, c'est offrir un miroir à ces exhalaisons de soi, tendre un écran pour recueillir, comme le Saint-Suaire, le témoignage d'une dissipation.

La vraie matière du peintre n'a jamais été l'étendue. Un tableau réussi est une image mobile du temps, une épreuve organique de cette essence étrange que nul ne retient en soi. La photo, la vidéo, le cinéma, ne vous parlent que de l'espace. La porosité des corps leur échappe. La peinture, elle, est à l'écoute du temps, comme le démontrent avec une rigueur algébrique les inlassables autoportraits de Rembrandt.

Mes excroissances de chair, ma rousse ponctuation n'étaient que des bulles d'air du temps en train de se volatiliser, sûrement et délicatement, hors de moi. Elles témoignaient que le fluide évocatoire qui alimente mon œuvre, de mes yeux à mes toiles en passant par mes doigts, n'est pas destiné à rester emprisonné dans mon corps.

Il n'y avait rien de particulier à faire, juste en prendre bonne note, ce que je fis en travaillant toute la nuit à une tête de satyre inspirée du dessin de Michel-Ange au Louvre.

Le satyre aux yeux mi-clos est figé dans son mouvement vers

l'avant, assoupi dans sa propre énergie concentrée. La force d'inertie a projeté depuis l'intérieur de son crâne un sang épais, moelleux, bouillonnant, contre son faciès raboté comme s'il s'écrasait sur une invisible paroi. Son profil est injecté d'un désir sombre, un hâle qui irrigue de l'intérieur ses pommettes, ses maxillaires, ses tempes et ses arcades. Le hâle du désir et de la pensée.

J'étais mûr pour rencontrer Marie.

II

Tableaux de la mémoire

Kahn a l'idée du Saphir.

Nous sommes dans sa galerie depuis de longues heures déjà, installant nous-mêmes ma série d'*Hommages à Daumier* pour le vernissage de ce week-end.

- Je vais essayer de t'obtenir la couverture de *Palette*, dit Kahn en me regardant fixement pour capter ma réaction.

- Ce serait bien, dis-je doucement.

Kahn n'est pas dupe de mon approbation.

- Pourquoi continues-tu? me demande-t-il en me fixant toujours de son beau regard doré et pailleté.

Je connais peu de regards aussi profondément doux, de la douceur même de l'intelligence. Ses iris polis comme des galets semblent deux pastilles de miel; deux billes de résine noisette conservent dans leur substance translucide les minuscules gouttelettes jaunes d'un pétilllement fossilisé, le lumineux éparpillement d'échardes indolores projetées depuis des millénaires, quelques grains de la poussière diffuse qui parsema l'atmosphère torride du Sinäi lorsque Moïse concassa les tables de pierre.

- J'ai presque l'impression que tu te prêtes au jeu pour me faire

plaisir. Tu pourrais laisser tout tomber, ne plus participer à rien, refuser les interviews, les cocktails, les conférences devant les étudiantes pâchées des Beaux-Arts... L'argent n'est pas un problème, je m'occupe de tout. Un seul mot de toi et je ne transmets plus ton numéro de téléphone à personne.

- Ce serait encore croire à l'existence de ce qui n'est pas la peinture. Je ne suis pas si crédule. Et puis sortir de mon terrier m'amuse. Je prends la température du rien, on ne sait jamais, il y a parfois de bonnes surprises. Regarde, nous nous sommes bien rencontrés à un vernissage grotesque.

- Je t'aurais contacté d'une manière ou d'une autre, nous aurions fini par nous croiser. J'admirais ta peinture depuis longtemps, je savais qu'on finirait par travailler ensemble.

- Oui, mais la pertinence de tes remarques m'aurait peut-être moins frappé si tu étais venu dans mon atelier. Là, au cœur de la bêtise ambiante des critiques et des rombières, j'ai entendu distinctement le timbre de ton regard. C'était plus tranché.

Il est vingt-trois heures, nous prenons un café, assis sur deux escabeaux, après avoir dîné dans la pièce du fond, sur son bureau, entre le fax et l'ordinateur portable, partageant un plat livré par le restaurant italien d'en face.

Tous les tableaux sont enfin accrochés. Je les dévisage une dernière fois avant de m'éloigner d'eux. Samedi, ce ne sera plus la même chose. Je serai là, dans cette immense pièce beige, avec eux

mais séparé d'eux par le rideau des commentaires que je ferai semblant d'écouter.

Les compliments d'apparat produisent un bruit glacial, le son d'une coquille de métal vide que deux mâchoires mondaines brisent, mâchent, écrasent brutalement avant de les postillonner comme un jet d'acide au visage de Kahn ou au mien.

C'est à cela que vous sert votre vernis, dis-je en pensée à mon bataillon de tableaux qui m'écoutent sagement. Tout ce qui sera dit sur vous, bien ou mal, n'est pas vous. Pour parler avec justesse de ce que vous êtes, il faudrait le faire en autant de mots, aussi choisis, que vous avez chacun exigé de touches et de temps.

Chaque tableau est une urne de gestes accomplis, de pensées malaxées, soucis cerise ou joies jasmin. L'aiguille de sismographe qu'est le pinceau a tout capté, tout retransmis.

Je regarde le nez busqué et vermillon du *Médecin examinant une radio*. Je me souviens des moindres détails: le coup de sonnette qui m'interrompit au moment où j'aboutissais à la porosité rosâtre de la narine gauche; les souvenirs du laboratoire de radiologie où je m'étais rendu après l'accident de voiture, il y a sept ans; le contact froid de la plaque; et même la pensée qui m'avait traversé l'esprit en même temps que les rayons, que le médecin regardait à l'intérieur de mon corps comme si ce corps n'était pas dans la pièce, avec une étrange distance qu'il n'a probablement pas, m'étais-je dit, lorsqu'il fixe son poste de télé.

- Vous êtes bien Antoine Lomazzo, le peintre, c'est ça? m'avait-il demandé en continuant de contempler son écran grisâtre. J'ai vu une de vos expositions il y a quelques années, avec ma femme.

Il ne me regardait toujours pas, interposant sa machine complexe entre sa timidité et mon stoïcisme.

- Je vous croyais plus vieux.

- Je me croyais plus jeune! avais-je plaisanté pour couper court. Selon vous, j'en ai pour combien de temps avant que cette douleur disparaisse?...

Tout, tout était absolument présent à ma mémoire au moment où le pinceau se vrillait sur la toile, exactement comme je me souviens maintenant de mes souvenirs d'alors. Ce sont ces diverses strates de paroles dites et entendues, de sensations, de sentiments, qui ont contribué, par le truchement de ma main, à la radiographie du radiologue que j'ai devant les yeux.

C'est simple, dis-je toujours dans mon for intérieur au portrait suspendu contre le mur beige, pour bien te percevoir, c'est moi qu'il faudrait disséquer.

- Si on allait faire un tour au Saphir, propose Kahn en revenant des toilettes.

III

Soleil sonore

L'entrée du Saphir se fait par une porte cochère de la rue de Seine, une lourde porte en bronze à deux battants qui introduit sur une cour carrée. A droite, au fond de la cour, une porte en bois s'entrouvre quand on appuie sur une sonnette. A hauteur de visage une petite embrasure rectangulaire protégée d'une grille est censée permettre au portier de vérifier la bonne tenue vestimentaire des arrivants. Le portier fait peu usage de cette précaution. Aussi large que haut, l'homme est la doublure parfaite de Jimmy Rushing, le sourire en moins. Sa carrure suffit à dissuader les trouble-fêtes de venir semer la pagaille au paradis.

L'incorruptible mastodonte ivoirien en costume trois pièces nous dévisage froidement, jette un œil rapide à nos chaussures pour vérifier qu'elles ne sont pas de sport et s'écarte en coulissant, impénétrable bonze anthracite.

Sur un des murs du couloir tapissés de velours bleu clair, des photographies attestent de la venue de vedettes au Saphir. Bozi Boziana, Pepe Kalle, Sally Niolo, Evoloko..., accompagnés parfois de leurs musiciens ou de leurs danseuses, posent assis autour d'un seau à champagne ou bien sur la petite piste de danse, pendant

l'enregistrement d'une vidéo qu'aucun Blanc ne verra jamais, tandis qu'elle est passée en boucle chez tous les disquaires de Château-Rouge.

Après le guichet du vestiaire sur la gauche, les toilettes sur la droite. Elles sont séparées du couloir par un rideau de grosses lianes de velours multicolore qui laisse deviner, autour du lavabo commun aux hommes et aux femmes, des créatures magnétiques en train de se recoiffer et de se remaquiller en parlant haut dans des langues vivaces, prestes, musicales, intrépides, comme si chaque mot était un enfant audacieux vêtu de couleurs fraîches, impatiemment échappé des lèvres pulpeuses qui le prononcent pour aller jouer à l'air libre.

Quelques mètres plus loin, une musique sinueuse et cadencée comme une voile qui claque résonne dans la grande salle encombrée de tables basses, de banquettes et de poufs recouverts du même tissu bleu que les murs. Les tables viennent comme un rivage jusque devant la piste de danse au parquet luisant, aux murs plaqués de miroirs teintés où se regardent onduler, chacune aussi concentrée devant son propre reflet que si elle jugeait une rivale, une petite troupe de lionnes, de gazelles, de tigresses, d'antilopes, de panthères mêlées - autrement dit (pour l'exprimer aussi simplement et objectivement que possible), ni plus ni moins que *les plus belles femmes du monde*.

Kahn et moi nous faufileons vers une petite table en bordure de la piste, placée sous un tableau qui représente, par une sorte de marqueterie d'aluminium, la silhouette d'une Noire nue, aussi cambrée, métallisée et irréelle que le bibelot légendaire érigé sur la

calandre des Rolls.

En longeant le bar auquel six splendeurs sexy sont sagement assises, je déclenche une ritournelle successive de phrases douces, comme si j'effleurais une rangée de rouleaux à prières tibétains exhalant l'un après l'autre son bruissement mystique, ou comme si je passais dans une allée de plantes exotiques douées de parole parfumées: «Bonsoir Bébé!» «Tu m'offres quelque chose à boire?»

Au moindre frôlement, les roucoulements d'usage jaillissent de ces lèvres solaires, brillantes, gonflées de douceur comme de gentilles petites vulves torpides, aussi promptes au rire qu'à la colère ou au plaisir.

Voici Honorine, voici Camille, voici Mireille, voici Angeline, voici Célestine, Hyacinthe, Anastasie, Gisèle, Marguerite, Clémentine, Marie-Blandine, Pétula... voici le miracle de la multiplication des Parques.

A peine enrobées de quelques retentissants pétales de soie ou de coton qui trompent jusqu'au Sacré-Cœur le mot *ÉRECTION*, ces diverses Vénus viennent d'un jardin futur, un lieu manifestement enchanté pour avoir enfanté d'aussi luxuriantes déesses florales aux adorables prénoms échappés, eux, d'un autre temps.

Voici un arc-en-ciel pétulant d'énergie et de paix. Voici la vraie marqueterie du désir et de la grâce: havane, ocre, jais, café, ébène, acajou, tabac, noisette...

Voici Aphrodite Epiderma.

Il est plus de deux heures du matin, toutes les tables sont occupées maintenant. Près de nous, un Blanc obèse, chauve, ruisselant, en jean blanc et chemise bordeaux ouverte sur un torse calfeutré de poils gris, pelote en parlant à un autre homme plus maigre une sylphide à la silhouette en S. Royalement indifférente, la fille avale ses verres de whisky avec une régularité hypnotique, laissant en dépôt ses fesses fuselées sur la main boudinée et hirsute du gorille, tel un magnolia déposé au creux d'un oursin. Elle tapote de ses longues griffes violettes sur le clavier d'un téléphone portable de la taille d'un porte-clef. Son corps onirique est moulé dans une robe en soie fuchsia. Elle balance mollement son buste, sans y penser, comme on fredonne un air, et les pointes de ses seins tendues vers le plafond semblent à travers la robe deux petits museaux humant le rythme doux, deux minuscules radars captant les vibrations pour les retransmettre fibre à fibre des épaules jusqu'au bassin. Ses cheveux très courts sont plaqués en un bonnet de bain naturel sur sa tête féline, ondulés et vernis par un gel qui donne l'irrésistible envie de les lécher, comme s'ils étaient enduits d'une confiture de myrtilles.

Elle voit que je l'observe et sans cesser de jouer avec son portable me lance un grand sourire. L'insipide transpirant ne remarque rien. Son rôle est de ne rien voir et de tout payer: autre sorte de poker.

Vêtue d'une combinaison dorée, comme la statue humaine déguisée en pharaon qui fait la manche sur le parvis du Louvre, une fille passe devant Miss Fuchsia. Elles se reconnaissent, se saluent en se renvoyant deux rafales pianotées de mots brefs, puis se tapent la

main en éclatant de rire. Quatre rangées de dents s'allument dans leurs bouches grandes ouvertes, parfaitement découpées, blanches et carrées comme des écailles de marbre. Leurs doigts s'emmêlent brièvement puis claquent en se séparant; apparemment autonomes et doués de raison, ils tracent dans l'air un hiéroglyphe cinglant avant de se donner une succincte accolade sonore.

Kahn, qui regardait vers la piste, tourne sa tête dans la même direction que moi, surprend le gros plein de sueur en train de se tordre de rire et dit, d'un ton écœuré:

- Cette boîte devrait être interdite aux Blancs.

Je souris. Il se reprend.

- Ceci dit, ce serait dommage. Toi et moi ne serions pas là.

- Nous serions là, dis-je sans quitter la fille des yeux. Nous sommes des hommes de couleurs, non?

Trois coups de batterie dissipent sans prévenir la torpeur des choses.

hé béla

moto

inchalla

La nuit renverse son sablier, le son écarte les chaudes draperies de l'ombre, la musique crépite, une voix aiguë bondit des enceintes comme un muezzin pulsatif dopé à la joie.

ouguita samado ongo bassani tassadi no samoundan

c'est vrai

ouguita samado ongo bassani tassadi no
samoundala
ayédi gamougué
Maison Mère ayédi gamougué aneto yé
ayédi gamougué
emenoé
ameno ya yé

Le rythme creuse un cratère sur la piste du Saphir. Littéralement hélées par l'explosion d'oxygène et d'or, plusieurs dizaines de filles tournent en même temps leurs visages vers la piste depuis les quatre coins de la boîte. On dirait des héliotropes aguichés par les ondulations d'un pur soleil sonore qui dilate la scène en une clairière où elles se rassemblent maintenant. Leurs mouvements révèlent une ardeur dont chaque degré est mesuré, médité, bien que tout soit laissé au hasard qui a ainsi sa place privilégiée dans la fascinante chorégraphie sensuelle des déplacements au cœur du Saphir.

La sylphide se lève aussi sans une demi-seconde d'hésitation. Elle avance vers la piste en un mouvement d'une incalculable beauté, un condensé de fulgurance animale et de calme végétal. Une panthère bondit. Chaque muscle de son corps connaît à l'avance la trajectoire et le résultat de l'insensé bond global auquel il participe. Le bond est déjà sillonné dans l'air, il ne s'agit que d'en réitérer la rature: l'impondérable sillage attendait patiemment l'éclair parfumé de son accomplissement.

En quelques secondes la petite piste est comble comme un point d'eau après une longue sécheresse. On dirait maintenant un

champ de tulipes à taille humaine, serrées, ondulant au vent cocaïné que diffusent les hautd-parleurs à même les tympan. Les cinquante jeunes femmes, dont une bonne dizaine pourrait aisément gagner leur vie comme top-modèles, lèvent le bras droit et font tourner leur main au-dessus de leur tête dans un geste d'une grâce inégalablement gaie, comme pour se recoiffer l'auréole - à l'instar de ces assiettes que des funambules chinois font tenir indéfiniment au sommet de longs bambous.

*Vous avez compris la réalité
Dieu n'a jamais été corrompu
eza koya, eza koya, eza koya
héli, hélicoptère
eza
eza koya
nali
nali kolo
phénoméno
Werrassoné
oya oya*

un, deux, trois, quatre, cinq, six! Attention!

La piste est inondée d'adrénaline. Le cœur battant de la nuit parisienne est là, inédit et inconnu. J'y draine en pensée tous mes tableaux, je leur offre ce vernissage abstrait, purement symbolique, avec lequel celui qui va avoir lieu dans deux jours ne saurait rivaliser d'intensité et de vérité.

Mes couleurs, leur dis-je, bienvenue chez vous.

Kahn se lève et va au bar nous recommander à boire, j'en

profite pour aller danser.

Deux filles me regardent palpiter du bassin, éclatent de rire puis, comme pour passer un baume sur la plaie qu'elles s'imaginent avoir creusé à la surface de ma fierté, elles m'entourent et dansent avec moi.

- Ce n'est pas du soucouss, ça! me déclare avec un mélange d'ironie et de candeur celle aux raides cheveux roux relevés en chignon. Elle est vêtue d'une veste en peau de tigre beige et noir et d'un pantalon à pattes d'éléphant en peau de serpent beige et noir aussi.

- C'est une danse de mon invention, dis-je. Ça s'appelle «le coït».

La splendeur éclate d'un rire suraigu. Pour toute répartie elle me tourne le dos et plaque contre mon bassin la partie de sa peau de serpent en train de digérer une noix de coco oblongue.

ayou ayou o ayouo ayouo ayou ayouo ayou ayouo

La splendeur penche son buste vers l'avant comme si elle se préparait à plonger. La noix de coco sous sa peau de serpent se fend en deux pour happer mon érection. Nous oscillons encastrés pendant quelques secondes. La splendeur a manifestement délégué à son cul cardinal la tâche de tenir la conversation.

yé

petit frère

solola bien

La splendeur se redresse enfin, se retourne, palpe furtivement mon sexe pour vérifier que le charme agit, puis m'enlace affectueusement en souriant.

- Je m'appelle Antoine, dis-je poliment, comme si mon sexe et moi faisons deux. Et vous?

- Je m'appelle Albertine, dit-elle. Enchantée de faire ta connaissance, Antoine.

- Albertine! quel magnifique prénom.

- Merci, dit Albertine en dégustant mon compliment de ses grands yeux noirs et limpides, deux capsules d'encre de Chine. J'ai un peu soif, bébé... Tu m'offres un verre?

- Avec plaisir Albertine. Tu veux quoi?

- Je veux du champagne, et toi en prime.

- Moi, c'est acquis. Le champagne arrive. Tu vois la table, là-bas, sous le tableau?

- Oui.

- L'homme qui y est assis est un ami. Vas-y, je vous rejoins.

- Ton copain est seul? Je viens avec ma copine, alors.

Albertine se retourne et lance quelques grappins vocaux à l'autre fille à côté de qui elle dansait.

- *Yarlo! ko cukolel, annda ko watta.*

- *Yo sukaabe pij!* répond l'autre.

- Vous parlez toucouleur? dis-je

- Hi! d'où tu connais ma langue? Tu as une copine africaine? s'exclame Albertine.

- Non, dis-je en riant. J'ai eu longtemps un voisin sénégalais, un Toucouleur. Je reconnais la langue quand je l'entends.

- Va chercher le champagne au lieu de dire des bêtises.

Lorsque j'arrive à la table, Albertine et son amie n'y sont toujours pas. Elles sont en train de se remaquiller. Enfin elles nous rejoignent.

- Je vous présente Olivier Kahn, dis-je. Voici Albertine et son amie... Comment vous appelez-vous?

- Andrée je suppose, fait Kahn d'un air pince-sans-rire.

- Non, Félicité! répond Félicité. Pourquoi? Andrée, c'est ta copine? dit-elle en relevant fièrement la lèvre inférieure comme pour aider ses paroles à enjamber l'obstacle d'une flaque d'eau sale.

- Il blague, dis-je. Il se trouve qu'un ami à nous est amoureux d'une fille qui s'appelle Albertine...

- Une Sénégalaise? demande Albertine.

- Non, dis-je, une Française, une lesbienne. Et cette autre Albertine couche avec une fille qui s'appelle Andrée.

Kahn rigole.

- Les absentes ont toujours tort, dit notre Albertine avec une moue de mépris et en levant sa coupe de champagne.

Comme si en reconnaissant sa langue je nous avais transporté dans un autre lieu où tout va plus vite, Albertine se penche contre moi et, profitant du paravent de la musique qui nous isole, dit calmement, doucement, comme on chante une berceuse:

- Tu sais, on peut aller chez toi après. On fera bien l'amour. Bien bien. Tu vas aimer.

Je la serre contre moi, j'aspire son parfum de vanille et de violette.

- Combien? fais-je en caressant sa joue sphérique pour atténuer la brutalité de ma question.

- Mille cinq cents, dit Albertine que ma question ne désarme nullement.

- Tu mérites beaucoup plus, dis-je. Tu es resplendissante, une vraie reine. Mais je ne les ai pas.

- Pour mille cinq cents, on va faire l'amour toute la nuit. Par devant et par derrière, moi sur toi, toi sur moi, tout. Tu vas me faire bien *juir* et je vais te faire bien *juir*.

Albertine se colle davantage contre moi et m'embrasse avec une étonnante générosité, comme si nous n'étions pas en train de parler d'argent.

Avant-coureuse autonome du désir, sa fine langue rose paraît tout ignorer des mille petits trucs de la stratégie minimale. Sa salive huileuse à la bonne odeur de champagne vient s'insinuer sur ma propre langue tel un pinceau de chair gluante retouchant par petits coups de vrille son délicieux accent citronné, rehaussant de *o* caramélisés ses «juir» enfantins et torrides comme des juillets en pastilles.

- Ecoute, dis-je, tu es merveilleuse, mais je n'ai pas mille cinq cents francs sur moi...

- Mille, m'interrompt Albertine.

- Même mille, je ne les ai pas.

- Combien tu as? Tu me plais. Donne-moi sept cents et on y va.

- L'argent n'est pas le seul problème. Je travaille la nuit. En

sortant d'ici je vais devoir veiller jusqu'à l'aube.

- Cinq cents, bébé... Dis oui...

- Je dis oui pour une autre fois. Promis. Je te donnerai mille cinq cents et on passera une nuit entière à faire l'amour et à parler, d'accord?

Elle ne répond pas, déçue. Je sors mon petit carnet de croquis de la poche de ma veste, je lui tends un fusain.

- Note ton numéro de portable, ma beauté.

Albertine saisit le fusain sans poser de question et trace lentement en gros chiffres son numéro de téléphone, sous lequel elle écrit minutieusement «Albertine».

- Je t'aime beaucoup, lui dis-je.

- C'est vrai? Tu ne dis pas ça comme ça?

- Je ne dis jamais rien comme ça. Regarde-moi dans les yeux et tu verras que je suis sincère.

- Quelle est ta profession? demande-t-elle.

- Je suis magicien, dis-je entraîné par l'ivresse.

Elle sursaute.

- Quel magicien? Qu'est-ce que tu me racontes, là!

- Un gentil magicien, dis-je, ma magie est bénéfique, toute en couleurs comme la magie des Toucouleurs.

- Ho !

Déconcertée, Albertine m'embrasse une dernière fois avant de se lever. Sa langue transmet à ma langue, en un morse fluide, des mots qui signifient qu'elle me croit.

Puis Albertine et Félicité nous quittent, sans précipitation. Elles s'évaporent avec leurs prénoms incroyables, deux bouffées

odoriférantes dont il ne reste que l'impalpable souvenir.

Il est presque quatre heures du matin lorsque Kahn et moi nous dirigeons vers le vestiaire. A l'angle du bar, une fille au sourire très doux, adossée contre le mur, attend une amie qui dépose son sac et son manteau. Elle porte de longues tresses fines qui s'écoulent jusqu'au milieu du dos, un tee-shirt noir décoré de marguerites blanches, une jupe courte verte d'où s'échappent comme deux roseaux pensants de fines et longues cuisses brun clair. Sa joue gauche est paraphée d'un fin trait d'encre rituel et son front est tatoué d'un signe qui ressemble à un P majuscule, en plein centre, à l'endroit précis où, dans les westerns, il faut faire feu pour terrasser son adversaire.

- Bonjour! me dit-elle d'une voix légèrement éraillée et chantante. Vous partez déjà?

- Bonjour, dis-je. Vous arrivez seulement?

- Vous n'avez pas le temps de m'offrir un verre?

- Il est très tard, dis-je sans quitter son P des yeux. C'est dommage qu'on ne se rencontre que maintenant.

- Juste un dernier verre de champagne, dit-elle paisiblement, sans insister, sans y croire vraiment tout en ayant confiance en la réversibilité plausible du destin.

- Ça ne t'ennuie pas? dis-je à Kahn.

- Mais non, dit-il en rebroussant chemin vers l'intérieur de la boîte.

- Venez, dis-je à la jeune femme. Je m'appelle Antoine. Et vous?

- Marie, fait-elle dans un grand sourire.

IV

Sirène

Pourquoi ai-je accepté de passer la nuit avec Marie, alors que j'avais refusé tant de fois à tant d'autres filles auparavant, non moins belles qu'elle, en trois années de fréquentation sporadique du Saphir?

Nous sommes retournés sur nos pas, une table venait de se libérer à l'extrémité de la piste opposée à celle où nous étions restés avec Kahn. Marie a bu quelques gorgées de champagne puis s'est relevée et s'est mise à exécuter une sorte de parade nuptiale, comme la pratiquent certains oiseaux. C'était une parade toute simple, tacite, sans ambages. Marie m'accueillait dans l'aura de sa danse, me regardant la regarder, vérifiant que je ne quittais pas des yeux ses longues jambes graciles et souples vibrer sous sa courte jupe d'été en coton vert. Puis elle se vrilla pour me présenter son beau cul gonflé comme un ballon, large joue tendue exigeant un baiser, visage jumeau du premier, aussi serein, aussi souriant.

J'ai répondu à l'appel, me suis levé pour danser lentement avec elle. Elle m'a parlé avec simplicité et candeur, comme si nous nous aimions déjà.

- Allons chez toi. Tu vas bien me lécher, ouh! ça va être très

bon!

Il n'y a pas eu de négociations, presque aucune discussion. «Tu veux?» ai-je demandé. Cinquante minutes plus tard, le temps de payer les derniers verres et de sauter dans un taxi jusqu'à mon atelier, j'étais en effet en train de lécher vigoureusement le vagin rose et brun de Marie.

Les yeux grands ouverts, j'explore la longue fente rasée de Marie. Mes doigts écartent ses lèvres visqueuses d'excitation, j'enfonce mon visage, j'aspire son élastique muqueuse vermeille au bon goût légèrement poivré et vinaigré, je recule un peu mon visage et je saisis ses lèvres entre les miennes, je mâchonne les deux ouïes moelleuses comme les champignons noirs gluants et caoutchoutés qu'on sert dans les restaurants chinois.

Au-dessus de mon crâne qu'elle caresse doucement, j'entends le gémissement de Marie, comme si elle était en train de pleurer dans son sommeil, mais sans s'abandonner entièrement, une façon de recalcr sa jouissance, de se replacer en ahanant dans l'axe de son souffle, arrangeant son feulement comme une mèche rebelle, prenant même le temps de proférer quelques mots, «c'est très bon», sobrement, à la manière d'un remerciement.

Son foutre épais à la saveur de poisson frais coule dans ma gorge, je le déglutis en gémissant d'excitation, je replonge violemment mon visage plus avant dans son vagin, je mordille son clitoris court et gras comme une truffe, le lappant de haut en bas, de

bas en haut, de droite à gauche et de gauche à droite comme si je le souffletais de la langue. Je suis si excité moi-même qu'il me faut soulever mon bassin pour ne pas éjaculer en frottant mon sexe contre la couverture du lit, car les mouvements de ma langue au coeur de sa vulve se répercutent à nos deux corps agglutinés par la ventouse de mon baiser bâfreur.

Pour me calmer, je cesse mon balancement et soulève de mes deux mains son cul ouvert, pressurant chacune de ses fesses en la léchant, soulevant son bassin pour permettre à ma langue d'atteindre aussi son joli anus lisse, propre et salé. La position de nos corps busqués en sens inverse les empêche de coulisser, le frottement de mon sexe contre le lit cesse, je reprends un peu mes esprits, et je peux étudier la tache de pigmentation chocolat dissimulée dans la pliure de son cul comme deux ailes de libellules plaquées symétriquement de part et d'autre de sa fente liquoreuse.

D'abord, ce fut de l'admiration.

Dès les premiers instants, au Saphir, j'ai été saisi par sa grâce d'infante indiquant son bon plaisir: *Tu vas bien me lécher, ouh! ça va être très bon!*

Dit sans dureté, d'un ton empreint d'une tendresse triomphale, telle une épousée sûre de sa victoire. Je fus ébloui par sa manière royale de deviner que dévorer sa fibre fondante, comme un chiot mordillant un os en caoutchouc en jappant de joie, était le meilleur moyen de m'exciter intensément. Ce demi-égoïsme divinatoire et

accueillant, la prédiction de nos jouissances - car son «ça va être très bon!» me concernait autant qu'elle, et elle le savait -, enrobés dans le sirop orangé de son accent africain, comme si elle me tendait ses mots-mêmes à lécher, trempés dans sa voix à la fois sirupeuse et granulée par son timbre éraillé, avec la touche acide, la griotte de son petit cri posé au sommet de sa phrase..., tout cela agit sur mon cerveau à l'instar d'un philtre.

Je fus heureux de ne pas résister à ce ravissement.

Peut-être est-ce cela que les Sirènes ont hullulé aux oreilles d'Ulysse?

Tu vas bien nous lécher, ouh! ça va être très bon!

Peut-être est-ce pour cela que Picasso a représenté le visage du héros grec comme un cercle parfait, blanc de craie, effaré et lunaire, un visage de femme avec cette bouche froncée et ouverte comme une valve, comme si, ramolli, désagrégé par le chant somnifère des femmes-poissons, tout son corps s'invaginait, se métamorphosant en un sexe de femme hypnotique et tombal?

J'ai rencontré Picasso une fois. J'étais un jeune peintre modeste et ambitieux, lui un vieux faune irradié d'or, c'était à la fin de l'été 1968, la France vibrait encore sous les coups de gong qui avaient incendié Paris au printemps.

Il m'a reçu dans le Sud, sans faire d'histoires, m'a tout de suite tutoyé, m'a montré ses petites eau-fortes de l'été, la série des *Raphaël et la Fornarina*, les cunnilingus en particulier. Nous

n'avons parlé de rien d'autre.

- Dire qu'il y a des hommes qui n'aiment pas ça! a-t-il dit en riant.

- Dire qu'il y a des hommes qui ne s'intéressent pas à la peinture, ai-je répondu. Comme quoi tout est possible.

- C'est le meilleur moyen d'ouvrir une femme, m'a dit Picasso en redevenant sérieux. Tu comprends? La femme est une huître sur laquelle il faut verser un peu de citron. Le citron, c'est toi. Baiser, c'est bien, mais ça n'ouvre pas une femme aussi bien. Tu peux avoir baisé mille femmes et n'en avoir ouvert aucune, tu comprends?

- Je comprends, Pablo.

- Pour peindre une femme, il faut l'avoir ouverte, comme une lettre dans son enveloppe. Tant que tu n'as pas décacheté l'enveloppe, tu ne peux pas lire la lettre. Courbet, il savait ça. Son *Origine*, c'est un paquet-cadeau qui vient d'être ouvert. Tu comprends? Tous les bons peintres savent ça. Toujours décacheter un modèle avant de le peindre.

- Et Gertrude? dis-je en souriant.

Picasso éclata de rire.

- Gertrude, j'ai dû m'y prendre autrement, mais j'ai fini par la décacheter aussi.

Je savais bien que sous les apparences de la désinvolture, notre conversation était cruciale. Picasso me montra l'une des aquatintes, celle où Raphaël hume le vagin étoilé de la Fornarina. Elle datait du mois d'août.

- Tu vois, dit-il en désignant du regard le tableau ovale sur le chevalet, à gauche du lit, puis le lit où le couple fait l'amour. Là,

elle n'est pas encore décachetée. Là, il est en train de l'ouvrir et de la voir. Les femmes sont des instruments à vent, il faut les porter à sa bouche pour connaître le son de chacune.

A ce moment Jacqueline entra et Picasso conclut dans son accent espagnol teinté de ruse et d'ironie.

- Elles sont les trompettes du Jugement dernier.

C'est de jugement premier qu'il faudrait parler concernant Marie.

Le P tatoué au centre de son front, son sourire si tendre, si profondément gentil, son cul fatidique de perfection, sa petite danse calme pour m'aguicher, aussi pétillante que le champagne dans sa coupe, et sa phrase, bien sûr, m'invitant à la lécher, avec la charnière du *ouh!* entre les mots, tous ces atomes qui se moléculèrent en notre première rencontre pourraient l'apparenter à un coup de foudre si cette expression éculée n'était trop grossière, trop floue, l'ébauche bâclée d'une métaphore, comme certaines représentations puériles de l'Eternel en vieux chauve barbu à toge blanche perché sur son nuage tel un cul-de-jatte sur sa caisse en bois.

Ce qui eut lieu ce soir-là au Saphir, c'est plutôt un croquis composé par le hasard, une sanguine de destin et de grâce, comme *l'Eve tendant la pomme* du Corrège: un geste, un corps, un fruit, une offrande suffisent à sceller pour des siècles le sort âpre et ensanglanté de l'humanité.

Comme je ne pensais pas revoir Marie après cette nuit, ce

qu'Albertine avait prédit, c'est avec elle que je l'accomplis. Nous avons fait l'amour dans toutes les positions, épuisant le possible comme on tourne autour d'une statue. Le hasard venait de déposer le corps superbe de cette liane grêle dans mon lit, *comme une fleur* (expression qui résume à merveille l'improviste et la légèreté de notre rencontre), j'entendais me rassasier de tous ses jeux de lumière.

Après avoir bien *juu*, comblés de fatigue et de sensations, nous avons parlé.

- Il est beau ton tatouage.

- Merci.

- Il signifie quoi?

Elle parut surprise par ma question.

- Rien! fit-elle en haussant les épaules. C'est comme ça, c'est chez nous, la coutume.

- Ça te protège? ça porte bonheur?

- Oui, dit-elle pour clore un sujet qui ne l'intéressait pas.

J'insistai.

- C'est un P exprès, comme la lettre P?

- Non. C'est juste un tatouage

- On te l'a fait quand tu étais petite.

- Oui, quand je suis née.

- Qui te l'a fait?

- Ma mère.

- Ta mère a un tatouage aussi?

- Oui, le même, et ma grand-mère aussi.

- Il est très joli, répétai-je en caressant son large front brun clair.

- Merci, répéta-t-elle machinalement.

Sa joue gauche portait un autre tatouage, une biffure bleue, et une petite scarification horizontale sur la pommette, comme une mandarine à laquelle on aurait ôté un zeste d'écorce.

- Tu es belle, tu sais.

- Merci.

- Ton front est beau, tes sourcils sont beaux, tes yeux sont beaux, ton nez est beau, tes oreilles sont belles...

Je passai un doigt sur chaque partie de son visage au fur et à mesure de mon poème enfantin. Marie m'écoutait, épuisée, en souriant.

- Ton menton est beau, tes lèvres sont belles, tes joues sont belles. Ton cou est beau. Tes épaules sont belles. Tes bras sont beaux. Tes mains sont belles...

Elle releva la tête et m'interrompit brusquement.

- Arrête de me baratiner!

Le feu roulant de ses *rrrr* africains me fit rire de plaisir. Elle humectait ses mots comme on dépose un peu de salive sur son index pour tourner la page d'un livre. Je la rassurai. Je n'étais pas en train de baratiner, je disais ce que je pensais.

- C'est vrai?

- C'est vrai.

Elle esquissa un sourire sincère, se retourna dans le lit,

s'endormit.

V

L'argent

Le vernissage est dans deux heures. Je compose le numéro de portable de Marie.

Pouvoir atteindre ma belle Africaine comme je l'entends est à peu près la seule grâce que je daigne trouver à ce gadget grotesque, qui a métamorphosé en moins d'une décennie l'espèce humaine en une cohorte d'impudiques pantins puérils, hagards goujats stressés, valets virulents de vacuité verbeuse.

Et si je suis parmi les derniers à ne pas vouloir de portable, j'apprécie que Marie en possède un. Pouvoir parler sans attendre à la personne de vos désirs, donner d'incalculables rendez-vous, intriguer d'imperturbables corps-à-corps, fomenter le trouble, retourner contre la surveillance sociale sa propre invention, être injoignable dans un sens, imparable dans un autre, cela a son charme.

En outre son portable m'a permis d'entendre pour la première fois Marie s'exprimer dans sa langue, le *sango*. Rouge comme le sang, ouverte, vivace comme la lettre *o* qui vient poinçonner la finale de certains mots français. Car son premier geste, au réveil, après notre nuit, fut d'appeler une amie.

Assise dans le lit, le drap remonté autour de sa taille en une ample corolle froissée, son tee-shirt noir à collier de marguerites réenfilé par pudeur, elle est en grande conversation volubile avec une certaine «Yaya Corinne». Le dialogue est ponctué de rires, parsemé de petits cris, parcouru d'onomatopées ondulatoires (*hmmmh hmmmh, iiiih! hou!*), traversé de prestes modulations de la langue et saupoudré de mots français fricassés et irisés par l'accent centrafricain délicieusement mélodique et volatil.

Sa main gauche virevolte dans les airs autour de son beau visage ovale, improvisant pendant qu'elle parle de grands battements d'aile qui scandent son récit. D'une finesse arachnéenne et pourtant souple et solide comme du caoutchouc, son poignet se tord dans un sens puis dans l'autre, s'arrête lorsqu'elle écoute, reprend son vol dès qu'elle reprend la parole.

Je dévore des yeux les arabesques de ses longs doigts fuselés et biseautés aux jointures de la même teinte que ses coudes, moins clairs par conséquent que le reste de son corps havane. C'est aussi la couleur de la petite tâche irrégulière qu'elle porte en haut de sa nuque et de celle, oblongue, qui imprègne la pliure de son cul.

Marie n'hésite pas une demi-seconde avant de répondre que oui, elle veut bien venir avec moi. Je passerai la prendre en taxi

dans un quart d'heure, rue Letort, chez l'amie avec qui elle vit depuis qu'elle a débarqué à Paris. Je l'y ai raccompagnée, l'autre fois, après un café au Nord-Sud.

- Le Nord-Sud, lui avais-je dit, c'est notre bar.

- Ah bon? fit-elle en contemplant le fond de sa tasse de café au lait, comme si elle cherchait à y déceler une hypothétique trace de poison.

- Le Nord, c'est là où il fait gris et froid en hiver, c'est la France, et le Sud, c'est là où il fait beau et chaud, c'est l'Afrique. Le Nord-Sud, c'est donc moi et toi.

- Hmm, répondit-elle poliment, sans que je parvienne à deviner si mon explication l'indifférait ou si elle ne la comprenait pas.

- On y va? demanda-t-elle d'une voix encore enrouée de sommeil.

J'appelai la serveuse pour régler les cafés.

- Je vous présente ma fiancée, lui dis-je.

- Prends soin d'elle, dit la serveuse qui a l'étrange habitude de tutoyer tous les clients.

- Cela va de soi, dis-je en souriant à Marie qui souriait aussi.

Je crois qu'elle n'était pas si mécontente.

Dans la rue, je sortis mille francs d'un guichet automatique et les lui donnai. La simplicité dénuée de sordide avec laquelle elle prit l'argent me toucha.

J'ai connu beaucoup de putes dans ma vie, principalement entre dix-huit et vingt-cinq ans. J'ai connu aussi beaucoup de femmes chez qui l'absence de gratuité était comique, bien qu'elles eussent été révoltées qu'on les compare à des putes.

Le plus souvent, une fille avec qui j'avais passé la nuit me demandait un dessin ou un tableau, débonnairement, somnambuliquement plutôt, comme si les deux phénomènes étaient sans rapport. Parfois, elle se servait d'elle-même pendant que j'étais sous la douche.

Une fois, la demande fut particulièrement empressée.

Elle se prénomait Béatrice, avait un drôle de corps maigre et une jolie peau très pâle qui transpirait quand nous faisons l'amour, se couvrant entièrement d'une sueur fraîche et fluide comme de la rosée. C'était très agréable. Son vagin aussi convenait particulièrement à mon pénis, délicieux fourreau serré et accueillant comme un carquois conçu pour une seule flèche.

Elle admirait mes tableaux («Pas tous!» précisait-elle, «seulement vos portraits de femmes...»), m'avait laissé son numéro à un vernissage. Nous nous voyions tous les six mois, exclusivement pour faire l'amour. J'aimais beaucoup sa manière d'aboyer - «ouah! ouah!» -, de vrais jappements qui explosaient à l'air libre, le *a* distinctement prononcé comme un coup de marteau sur l'enclume du *ou*.

Je décidai de ne plus voir Béatrice le jour où elle m'annonça qu'elle cessait de prendre la pilule. Nous avons fait l'amour une avant-dernière fois, debout, dans la douche. Je me souviens du serpentín que laissa sur le carrelage mon sperme mêlé au sang de

ses règles finissantes. Six mois plus tard, elle n'avait pas repris la pilule, et je dus me retirer - à son grand regret - juste avant d'éjaculer sur son pubis soyeux et noir comme celui d'une Japonaise.

- Quand est-ce que tu me peindras quelque chose? demanda aussitôt l'abrupte Béa.

Je ne pus m'empêcher de rire tout en observant mon sperme, encore tiède et liquide, couler sur le haut de sa cuisse gauche glabre et blanche. Blanc sur blanc, ou plutôt, dans l'obscurité de l'atelier au matin naissant, verdâtre sur violâtre, comme l'asperge surnuméraire de Manet. Progressant sur sa peau, la trace nacréée semblait destinée à nourrir une clepsydre chargée de comptabiliser le manque-à-gagner.

J'esquissai sur une feuille Canson un énorme billet de 500 francs, très réaliste hormis le visage de Blaise Pascal en orange. Je le lui tendis en souriant comme elle sortait de la douche. Elle n'osa pas le refuser mais l'oublia au pied du lit avant de quitter l'atelier. Elle avait dû subodorer le sarcasme sous le croquis, volontairement non signé afin de lui ôter toute valeur marchande.

Le soir, j'avais raconté ma mauvaise plaisanterie à Kahn qui s'était esclaffé et avait conclu, avec sa misogynie coutumière: «Le meilleur moyen d'éviter qu'une femme ait la migraine, c'est toujours de lui offrir un diamant...»

Eh bien il n'y avait rien eu de tel, aucun symptôme de troc chez Marie, qui saisit les cinq billets de 200 francs d'une manière parfaitement indifférente et calme, l'inverse même de l'avidité. Je fus si impressionné par son détachement à l'égard des billets,

comme si l'argent n'était rien (ce qu'il est: rien), que j'éprouvai le besoin de commenter l'évidence.

- Tu sais, cet argent n'a rien à voir avec notre nuit. Ça me fait plaisir de t'aider en te faisant ce cadeau. Même si nous n'avions pas fait l'amour, ça me ferait plaisir de te donner cet argent. Nous avons passé une nuit merveilleuse, mais c'est autre chose, tu comprends?

- Oui, dit-elle de sa voix alanguie qui semblait comme un écho silencieux signifiant: cela va de soi.

Marie surgit de l'immeuble de la rue Letort vêtue d'un ensemble en jean bleu marine. Veste ceinturée sur un chemisier bleu pastel aux deux pans noués au-dessus du nombril, pantalon moulant comme un épiderme, tendu à craquer sur son cul parfaitement rond et ferme.

Quelle affriolante calebasse de chair! Je me laisse ensorceler par ce délicieux pendule bleuté qui avance lentement, centre de gravité de son long corps souple, gyrostat de son érotisme africain, clef de voûte de sa gentillesse, signe de ponctuation de sa silhouette délicate juchée sur de surprenantes chaussures en velours noir à semelles compensées, qui la rehaussent encore d'une bonne dizaine de centimètres.

Comme si une femme dotée d'un tel cul avait besoin d'un piédestal!

Ses fines nattes brun clair entourent son visage ovale comme une coiffe de nonne. Au-dessus de ses yeux mascarés en bleu

outrémer, ses sourcils rasés sont finement redessinés au crayon à maquillage en deux arcs de cercle marron. Ses lèvres peintes en bordeaux luisent dans l'obscurité du taxi. Elle les pose délicatement sur les miennes, je sens l'agréable parfum de son rouge à lèvres. Elle s'écarte et me débarbouille d'un doigt en riant.

Radieux, Kahn nous accueille sur le trottoir devant la galerie encore vide. Il ouvre la portière du côté de Marie, l'aide à s'extirper de la voiture, l'embrasse chaleureusement sur les deux joues comme s'il la connaissait depuis toujours.

- Bonjour, la reine de Saba! Merci de venir nous réchauffer de ta beauté! Tu vas nous être d'un grand secours, tu sais. Des dizaines de Blancs tristes et froids vont bientôt nous envahir!

- Ah bon? dit Marie poliment en écarquillant ses grands yeux en amande comme s'il annonçait une nouvelle inattendue.

Ils disparaissent à l'intérieur de la galerie sans attendre que j'aie fini de payer le chauffeur. Par la portière ouverte, j'entends Kahn crier: «Je vais te présenter mon Africaine à moi. Ouli! Ouli! Ta soeur est arrivée!»

J'avais quelques remords à entraîner Marie dans une soirée au moins aussi insipide pour elle que pour moi, mais je savais qu'avec Ouli, la femme sénégalaise de Kahn, elle se sentirait moins seule. Lorsque j'entre à mon tour dans la galerie, elles sont déjà en train de fouiller ensemble parmi les disques posés sur une table près de la petite chaîne hi-fi dans le bureau de Kahn.

J'embrasse Ouli sur une joue.

- J'ai pensé que ce serait agréable d'avoir Marie pour nous tenir compagnie. J'ai bien fait, non?

- Excellente idée! répond Kahn à la place de sa femme. Les Blanches n'ont qu'à bien se tenir!

- C'est un malade! Trouve-lui un psychiatre pour le guérir de son racisme inversé, Antoine! dit Ouli de sa belle voix rauque, riant et me rendant mon baiser.

Elle est coiffée d'un grand chapeau de paille jaune sur un tissage de longs cheveux blonds noués à la squaw en deux grosses tresses attachées chacune par un cordon d'or, comme un rideau de théâtre ouvert sur son large visage sépia foncé. Elle porte une salopette en coton jaune vif sous laquelle elle est en apparence parfaitement nue. Un de ses poignets est enrobé d'une dizaine de bracelets en or, une chaînette dorée entoure la cheville opposée, ses escarpins sont dorés également, comme les cordons de ses tresses et les vingt ongles de ses mains et de ses pieds.

- Tu es splendide, dis-je.

- Hommage à Van Gogh, fait Kahn hilare.

Il est surexcité à ma place mais je ne suis pas mécontent de cette atmosphère de connivence vitaminée dans laquelle Marie est d'emblée à son aise.

- Ouh! ma soeur, dit-elle, tu as de bons disques, ici!

- Qu'est-ce qu'on te met, Antoine, demande Ouli. C'est ton vernissage, à toi de choisir.

- Je vous fais confiance.

- Choisissez, Marie et toi, enchérit Kahn en sortant une

bouteille de champagne d'un petit frigo. Mais pas de musique de Blancs! Après le vernissage, les filles, j'ai réservé pour quatre dans un restaurant cubain, et ensuite une bouteille nous attend au Titan.

- Ça ça va être une bonne soirée! s'exclame Marie, définitivement rassurée, absorbant une gorgée des pétilllements que lui verse Kahn.

Ouli met un disque, Marie et elle se mettent spontanément à ondoyer.

aminguizilé bayaya minguizilé

- Koffi Olomidé, me commente Kahn, le crooner en chef du Zaïre.

- On dit «Congo» maintenant, rectifie Ouli sans s'arrêter de danser.

Je regarde les deux beautés noires osciller devant nous. Munis d'une science réellement infuse et millimétrée de la pulsion, le corps en jaune et le corps en bleu communiquent à présent dans un langage purement visuel, un morse musculaire non pas composé de points et de traits mais de sinuosités et de ventilations, de reptations du bassin, de roulements du plexus, de battements des avant-bras, de vibrations des mollets. Deux nageuses dans un invisible flot vertical.

tiquetiquetiquetique, lance-pierre!

Au moment où les deux Africaines miment le refrain final, figées quelques secondes dans la position d'un chasseur qui bande un lance-pierre, un premier invité pénètre dans la galerie. Ce très célèbre et très maussade marchand d'art est si blême, si triste, si sec et rouillé que je dois me retenir de rire en songeant au «racisme

inversé» de Kahn.

Bonne chance au psychiatre! me dis-je, attendant avec impatience de nous retrouver tout à l'heure entre nous, dans la joie transcendante du champagne et des rythmes solaires.

VI

L'île de l'art

Le 7 mai 1824, un vendredi, âgé de vingt-six ans, Delacroix entend au retour d'un dîner parisien le chant d'un rossignol. Il compare cette passionnante monotonie sans fond à celle de la mer, s'en prend aux poètes stériles qui ne savent rendre l'émotion de ce chant inouï - qu'il qualifiera encore, trente années plus tard, de «diamanté» -, songe à la supériorité de Dante qui parvient, avec de simples mots, à reproduire ce que la nature, sans effets ni efforts, crée. «On frissonne avec lui, comme devant la chose», note le peintre. Puis il se parle à lui-même et s'intime, sous l'impulsion du rossignol dantesque, sa vocation: «Sois en peinture précisément cela.»

Marie est entrée dans ma vie comme le rossignol de Delacroix: par sa voix de plein fouet.

Sa grâce, son corps, son visage tatoué, sa langue, son accent, ses habitudes, ses croyances, sa douceur, son coeur d'or ont renversé ma géométrie intime. Sa présence intensive a pris un volume grandiose sur le fond de vacuité de ce qui n'était pas elle. Je me suis retrouvé dans un espace renouvelé, obéissant à une perspective d'avant la perspective, comme lorsque la Vierge occupait le premier plan d'un tableau et que ses adulateurs avaient en comparaison la

taille de marionnettes, non parce qu'ils étaient plus éloignés de l'œil du peintre mais parce que la Vierge, elle, est censée se trouver plus proche de celui de Dieu.

J'avais vu, étudié, médité des dizaines d'*Annonciations* dans les plus grands musées d'Europe; maintenant j'en vivais une, mais retournée.

Après quelques nuits et matinées passées ensemble, décidant de fêter cette transsubstantiation de mes sens, je lui fis enregistrer l'annonce de mon répondeur.

Je ne décroche jamais le téléphone. J'aime entendre les voix jaillir fantomatiquement à l'autre bout de l'atelier, venir jusqu'à moi, traverser le tamis de mon corps pour se vaporiser contre la toile comme sur un immense tympan où mon pinceau achève de les dissoudre à sa fantaisie.

Maintenant, avant de se manifester, les fantômes allaient devoir traverser le filtre de la voix de Marie:

«Barala, ala ké na ndo ti Nantoine Lomazzo. Alaza message après la bip.»

Le test eut la radicalité d'un schibboleth. Les réactions allèrent du franc éclat de rire à la remarque pincée sur la faute de genre du mot «bip». On me demanda qui était cette vieille femme, ou cette Sud-Américaine... Les femmes le prenaient en général assez mal, les hommes demeuraient sourds à l'étrangeté.

Seul Kahn eut le mot juste. «J'aime beaucoup cette nouvelle annonce faite par Marie. Ça rafraîchit Claudel. Puisque vous n'êtes pas là, je vous salue, Marie et Antoine. Je rappellerai.»

Longtemps, un panier de fruits posés sur une table, un bouquet de fleurs, une femme nue ou le désordre de mon atelier m'ont tenu lieu de monde. Au sens propre, ma vision du monde, c'étaient mes tableaux. Ce qui traversait mon regard n'avait de consistance qu'à condition d'être métamorphosable en taches de couleurs sur la toile. J'étais une plante carnivore ingérant les êtres vivants qui osaient venir s'engluer sur mes rétines. Je les emprisonnais entre les sépales acérés de ma mémoire, l'huile de mes préparations les dissolvait comme un suc acide, et le pinceau les broyait sur la toile comme on défigure un cadavre pour maquiller un meurtre. J'étais l'expert des traces sans crime.

Et puis la voix de Marie s'est imposée comme schibboleth, son corps comme nouvelle palette de bruns, mes yeux se dessillèrent, et la luminosité du monde s'ébroua comme si on m'avait opéré de la cataracte.

Ce fut vraiment un renversement de ma perspective.

Avant de rencontrer Marie, ce qui était le plus éloigné de moi me semblait infime, et ce qui me touchait au plus près, démesuré.

Je pouvais me passionner pendant deux semaines pour un vert précis, y consacrer toutes mes pensées, tous mes mouvements, toute ma concentration, allant jusqu'à en rêver (peu sournois, mon inconscient me déguisait malhabilement mon obsession en une

vague histoire de *verres* et de bouteilles brisés...), ne me parlant à moi-même que de ça, ou plutôt parlant de tout et de rien afin que nul ne m'empêche, sous le brouhaha imbécile des conversations anodines, de poursuivre ma recherche et ma réflexion. Cela est d'ailleurs dérisoirement aisé et devient vite une seconde nature, tant personne ne soupçonne qu'une autre physiologie puisse être en branle sous votre panoplie sociale.

Inversement, je ne pouvais sentir que de façon très assourdie et opaque la marche usuelle du monde, les innovations usurpatrices de la technologie, les scandales creux de la politique, les polémiques culturelles grotesques, l'ordre dévastateur de l'économie aux rouages huilés par le faux-semblant, tels ces bovins gavés de mensonges (puisque'un cerveau malade imagina un jour de les nourrir de viande), qui vomissent en retour à même les cerveaux des hommes une nouvelle, indécélable, impitoyable peste. Bref ce qui fait l'ordinaire de ce qu'on a coutume d'appeler l'espèce humaine.

Tout me semblait creux, flasque, insipide, terne comparé au crépitement sur la toile de mes formes et de mes couleurs.

Tel Prospero, je résidais sur une île dont j'étais à la fois le souverain et l'enchanteur, une île agencée selon mes désirs, sans cesse renouvelés, sans cesse assouvis. Ile infinie, à la dimension du temps lui-même, dont la végétation était luxuriante, la faune richissime, les fruits et les fleurs inouïs de beauté et de saveur, peuplée de tribus locales toutes empressées de m'honorer et de me servir. Les autres, tous les autres, l'immense et minuscule foule de mes contemporains, grouillaient non loin de mon rivage dans la profondeur glauque et indifférenciée des eaux bordant mon propre

immense et minuscule univers.

La seule chose qui, n'étant pas mon art, me touchait encore, était la détresse humaine.

De temps en temps, venant rompre l'harmonie atmosphérique de mon île, un poisson volant surgissait hors de l'eau, hurlant en silence de douleur et d'effroi avant de disparaître très vite sous la surface d'un monde qui le réclamait pour avaliser son indifférence. Ce pouvait être n'importe qui, n'importe où, un mendiant couvert de croûtes lépreuses, un article consacré aux horreurs de la guerre, un enfant au ventre ballonné entraperçu à la télévision.

J'échappais ainsi au sort de ces êtres si repus de confort qu'ils en deviennent abjects, ne distinguant plus les malheurs du monde derrière la paroi plastifiée de leur existence factice.

Le revers de mon indifférence au monde, c'était une hypersensibilité à tous ceux que le monde supplicie en les révoquant.

J'étais si perpétuellement voué à l'inépuisable fourmillement de mes sensations, que seuls les écorchés me semblaient dignes de considération et de commisération. J'étais un des leurs, mais en négatif, ressentant chaque heure de ma vie comme une amphore de plaisirs, tandis que chaque heure de la leur est vécue comme un tonneau de malheurs.

Ce n'était pas de l'altruisme, puisque mon art continuait d'occuper toutes mes pensées. L'altruisme n'est d'ailleurs le plus souvent qu'un anesthésique, une *catharsis* qui permet d'expurger ses propres souffrances en contemplant leur spectacle hors de soi, les ayant à l'œil pour ne pas risquer d'être contaminé. J'ai connu

quelqu'un de très pauvre qui faisait systématiquement l'aumône. «Tant que je leur donne un franc ou deux, je n'en suis pas au même point qu'eux», disait-il pour s'excuser de sa bonté.

C'était plutôt une extension de mon égoïsme, prenant sous son égide ceux qui, rejetés par le monde, échappaient logiquement à la marginalisation du monde hors de ma propre sphère.

Dès lors, tout ce qui n'était pas soit ma jouissance, soit la souffrance des miséreux, restait englué dans une fausse temporalité, une gigantesque imposture immobile bâtie sur des monceaux de non-événements. Les discours des dirigeants de la planète, les changements de régimes, les catastrophes climatiques dues à la pollution, les pathétiques péripéties de l'histoire contemporaine se fondaient dans une vaste grisaille, une mauvaise fresque peinte par n'importe quel pompier.

Quand Marie au front tatoué est apparue, improvisant sa drôle d'annonciation musicale - *Tu vas bien me lécher, ouh! ça va être très bon!* -, ma vision et mon audition elles-mêmes changèrent de substance.

Il est deux heures du matin, j'observe Marie dormir. Son visage posé de profil sur l'oreiller respire tout près du mien. Le drap remonte jusqu'à la base de son long cou, parcouru par deux jugulaires qui émergent sous la peau comme les crocs d'un tigre.

Dans l'obscurité, je ne distingue plus les couleurs et les nuances de sa peau.

Ce que j'aime regarder cette femme! Je suis insatiable du moindre détail. Gestes, paroles, nuances infinitésimales de sa carnation, infigeable ballet de ses déplacements... Je crois bien n'avoir jamais scruté un modèle avec tant de minutie. C'est comme si je me regardais peindre. La dévorant des yeux, c'est ma propre vision rafraîchie que je dévisage, métissée par un sang vif et bouillonnant.

Ses narines déployées en un huit allongé inhalent le vernis clandestin des ténèbres, de sorte que la lueur opaque de la nuit, en traversant ce sas infinitésimal, arrose de l'intérieur son visage dispos pour lui donner un volume de masque rituel.

Je contemple le rhombe rebondi de ses lèvres, ses pommettes élastiques, la jolie mousse crépue qui orne son front comme une guirlande de fibres. Je comprends alors que je n'ai pas à mon côté un modèle de plus pour ma peinture, mais une véritable oeuvre d'art, vivante et aboutie.

Je songe à cette phrase d'un documentaire d'Alain Resnais sur les statues africaines: «Un Noir en mouvement, c'est encore de l'art nègre.» Ce n'est pas moins vrai de ma Noire endormie. A quelques centimètres de mes yeux effarés flotte un masque zandé. Je n'aurai qu'à la regarder vivre comme je la regarde dormir.

Une autre peinture, autonome et vibrante, naîtra inévitablement de ce regard-là.

VII

Éveil

Midi trente. Marie ouvre subitement ses grands yeux brun liquide où la pupille flotte comme un vortex de velours noir. Elle ne fait aucun geste, me regarde la regarder, impassible, son corps encore enseveli sous la surface massive du sommeil. Le regard lui-même est imprégné de l'immobilité de la nuit, seules les paupières levées indiquent que le masque zandé reprend imperceptiblement vie. Ces yeux splendides rafraîchissent tous les clichés: les biches galopent, les amandes mûrissent, dopées par le regard subreptice de Marie au réveil.

Quelques secondes passent puis elle referme ses paupières. Encore quelques secondes, puis elle les rouvre. Le visage n'a toujours pas frémi d'un iota. L'électricité vitale s'accumule avant que les mouvements du corps, d'une grâce permanente, engendrent la force lente de leur ballet quotidien.

Ensommeillée, cette femme est un prodige de spontanéité. Pas de sourire, nulle trace de connivence, aucun signe de communication, aucune de ces moues - elles-mêmes devenues une seconde nature - qu'elle arborera tout-à-l'heure telles des peintures de guerre mobiles, fugaces, translucement codifiées, si je l'agace, la vexe, la taquine ou la désoblige. L'intensité de ce beau regard

brun est sans calcul.

C'est que Marie doit s'éveiller d'abord à son propre réveil par de soyeux à-coups de conscience, repartant vers le fond de l'étang des rêves (où repose aussi la vase des cauchemars) pour prendre son élan avant de franchir la frontière vaporeuse du désengourdissement. Le masque africain pivote vers son intériorité invisible, comme un caméléon confondu avec le feuillage sur lequel il se pétrifie par prudence.

Maintenant le regard remonte à l'air libre, doucement. Les mots lui manquent encore, mais pas pour longtemps. Le silence de la nuit s'évapore lentement, cire perdue du masque d'or vivant, qui se met enfin à parler.

«Ça va?» murmure la petite voix de la sculpture zandée, avant de repartir dans ses pensées sans attendre de réponse.

Elle replace d'un doigt distrait le diamant bleu qui a glissé à demi de sa narine, tend son bras vers la table de nuit où son sac à main blanc est posé, le place près d'elle, sur l'oreiller, en sort son petit portable bleu nuit métallisé qui s'ouvre en deux comme une boîte à fards, l'allume en appuyant délicatement sur les touches du clavier comme si elles étaient enduites de colle, ou que le vernis de ses ongles de deux centimètres de long, peints selon un blason bicolore, n'était pas encore sec. En réalité elle prend garde à bien composer son code secret.

Elle écoute attentivement les messages en sango de la nuit. L'un est d'Angèle, à trois heures du matin, sortie du Keur Samba. Elle rappelle aussitôt Angèle, la réveille (il est treize heures), ne prend pas la peine de décliner son nom, demande immédiatement

comment ça va («*Allo ! tongna?*») avant de tisser une longue volute tropicale dont je saisis au passage une expression française qu'une auréole finale en *o* rafraîchit comme une gouttelette d'eau de source: «*atoutdesuito*».

La sortie de la douche est un autre passionnant rituel.

L'impassible masque nocturne a donné le jour à une vibrante statue longiligne et effilée, comme si la merveilleuse femme-cuiller zoulou du Louvre était venue défiler dans mon antre. Les petits seins pointus, le pubis rasé surplombant le monticule fendu des lèvres, les fesses rebondies, le nombril géométrique, les scarifications sibyllines, l'équilibre impartial qui se répand comme une sève du long cou aux longues jambes, tout y est, jusqu'à la teinte de bois pâle de la peau. C'est pratique: s'il me prend l'envie d'étudier le corps de Marie en son absence, il me suffit de refaire le parcours en sens inverse, d'aller visiter n'importe quelle collection d'art africain pour retrouver la générosité végétale de cet épiderme fruité, mystiquement comestible.

Les Noires, les Blanches. Comment exprimer la différence que cet inepte bipartisme coloré rend si mal?

Disons que l'expression *une belle plante* semble avoir été inventée pour les premières. Les Noires appartiennent au règne

végétal, les Blanches au minéral. Dans le meilleur des cas, une belle Blanche garde l'impénétrabilité de la pierre précieuse. Une dureté frêle, un peu factice, recouvre la beauté blanche comme un éclat de lumière servant à camoufler la petite fille pétrifiée sous le glacié de la femme fatale, un éclat contre lequel le regard est forcé de se diffracter. Vient la vieillesse, le grain de la peau poursuit sa lente dessiccation, un engobe craquelé caparaçonne le corps, lui apportant d'ailleurs parfois une patine sensuelle et attendrissante qu'il n'avait pas auparavant.

C'est probablement parce que l'*Odalisque* d'Ingres échappe à cette luminosité rigide que Baudelaire supposa qu'il avait pris «une négresse» pour modèle. J'ai saisi, à force d'observer Marie lustrer son corps avec de l'huile d'amandes douces, la profondeur de la remarque de Baudelaire («certaines svelteness», avec la trouvaille inouïe du *pluriel*).

Une belle plante, oui, c'est exactement cela.

Une peau tendre, élastique, soyeuse, tendue comme celle d'un dauphin, absorbant caoutchouteusement les ondes, accueillant toutes les pénétrations, les incisions rituelles comme les cicatrices imprévues qu'elle développe en une intrigante boursoufflure foncée, à l'instar d'une goutte de résine exsudée de l'écorce d'un arbre qui se fige au contact de l'air en une petite perle de substance pure.

Chéloïdes: un nom si laid pour d'aussi belles blessures!

Je croque sur le vif Marie en train de se crémer.

Elle a fermé un des rideaux de la fenêtre face au lit, qu'un éventuel voisin voyeur ne blasphème ce moment essentiel de la journée, empreint à la fois de la gravité d'une oraison et de l'agilité d'une sarabande. La chaîne hi-fi se trouve à côté de la fenêtre, elle lance le disque de Koffi Olomidé que je viens de lui dénicher rue Léon.

*ayebisaki nga kombo na ye tendresse
ayebisaki nga aa kombona yo caresse
butu tokutanaki na likolo ninzoto te
kasi tout autour na ye
lumière zalaki se kongenga*

Elle chantonne sans cesser de huiler chaque parcelle de sa peau, ne s'interrompant que pour esquisser sur place un joyeux petit pas de danse, fesses cambrées, coudes relevées, mains posées à plat sur le rebord pondérable du rythme.

- La crème, là, c'est de la crème de bébé! se déclare-t-elle à voix haute à elle-même, sans me lancer le moindre regard.

Elle reprend la bouteille de plastique blanc qu'elle a déposée sur l'enceinte gauche de la chaîne, à côté du vernis à ongles bleu dont elle s'est servie hier soir, se presse un gros noyau au creux d'une paume, repose le flacon, frotte énergiquement ses deux mains l'une contre l'autre, puis finit de s'enduire le corps des orteils jusqu'au front. Elle ferme les yeux en se massant avec vigueur le visage, qui se met à briller comme l'ardoise d'une flaque sous un lampadaire.

*si, si si si
fais moi ça*

si si si
dis moi oui
si si si
fais moi là
si si si
je l'aime comme ça

Enfin les tibias sont minutieusement patinés. Par la magie et la douceur des amandes, s'effacent les jolies irrégularités de la peau. C'est presque dommage. La plante exotique se domestique en fleur coupée. La rose ôte ses épines une à une. Elle est toujours aussi belle, mais elle est déjà un peu moins brute. Heureusement, dès ce soir le lustre se sera évanoui et les touchantes taches lisses et variées au bas des jambes de Marie réapparaîtront avec toute la vérité du vécu.

Constable expliquait que la supériorité du vert de ses prairies provenait de la combinaison intarissable des différents verts qu'il utilisait pour les peindre.

Il y a à peu près la même différence entre Naomi Campbell, famarseuse de beauté policée, et ma Marie à l'épiderme irrégulièrement pigmenté, cicatrisé, artisanalement tatoué et scarifié, qu'entre une commode Boule et le merisier, le bois de rose ou l'acajou qui ont servi à sa confection.

Je préfère l'arbre au meuble.

Voilà, elle a fini de se lustre, elle brille, elle embaume.

Elle enfle un pantalon en cuir blanc moulant à même la peau. Le pubis rugueux et luisant disparaît sous la fermeture éclair. Elle daigne alors s'apercevoir que je suis en train de la dessiner.

- Aïe! Nantoinne! laisse-moi!

- Je te représente en train de t'habiller, chérie.

- Non non non non non non non, rétorque-t-elle par principe, sachant que je ne m'arrêterai pas, déjà détournée d'une conversation qui ne mène nulle part.

Elle passe un chemisier en coton vert pâle, fredonne un chant d'église en sango.

- A... A... Alléluia...

Ses pieds nus disparaissent dans des mocassins blancs.

Je rouvre le rideau, le soleil envahit l'atelier comme une nuée d'insectes pétillants et joueurs. Dans la cour, des pigeons roucoulent. Leurs râles sont si humains qu'on jurerait entendre deux personnes en train de faire l'amour.

Le jour peut commencer.

VIII

Élodie en pente douce

Voici un interlude triste et vrai.

Élodie jaillissait d'une boutique des Champs-Élysées quand je butai sur elle. J'étais seul et serein.

Parasitée par ses habits et ses manières de grande bourgeoise occidentale, sa farouche grâce africaine me sauta cependant au visage comme un chiot turbulent.

Plus tard, dans le frais silence de la nuit, débarrassée de son déguisement d'élégance, nus face à face, la jouvence de son incomparable beauté bantoue allait surgir intacte, à la manière d'un fruit succulent et abrupt maintenu comprimé dans le pistil d'une fleur sophistiquée, qui lui succède en mûrissant sans retard ni remords.

Fille d'un ambassadeur ougandais, Élodie avait le plus souvent vécu hors d'Afrique dans de somptueux décors qui ne l'impressionnaient pas. Mariée à vingt ans à un jeune industriel suisse, avec qui elle avait occupé un hôtel particulier de

Montmartre, elle avait dévalé l'hiver les sommets les plus huppés, nagé l'été parmi les eaux les plus spectaculairement turquoises du globe.

Chaque jour, en partant travailler, son mari déposait sur le guéridon du hall une liasse de billets de cinq cents francs. «Je manquais d'imagination pour les dépenser. J'étais *replenished*, comme il est dit dans le livre d'Isaïe, dans la plénitude de la richesse. Je me promenais en permanence avec une petite fortune dans mon sac à main sans savoir quoi en faire. J'avais déjà tout, et c'était exactement comme si je n'avais rien. Là j'ai compris ce que les Chinois veulent dire quand ils affirment que le plein est la même chose que le vide.»

J'aimais l'écouter me révéler sa vie pendant ses nuits d'insomnie. Je buvais ses paroles avec un plaisir non feint, la dévisageant pore par pore, ne me rassasiant pas d'entendre sa voix douce citer toutes les trente secondes la Bible qu'elle connaissait littéralement par coeur.

Elle me racontait sans nostalgie son extravagante vie d'avant. Les soirées privées aux Bains-Douches où, par une divagation hors-de-prix des substances, la piscine se trouvait remplie de champagne et les seaux à champagne comblés de cocaïne. «A cette époque, je m'habillais moins sagement qu'aujourd'hui. J'étais si sexy que c'était comme si je sortais nue dans la rue. Si tu m'avais vue! Je mitraillais les passants avec mon corps.»

Elle riait encore de cet amant qui l'ennuyait tant à se vanter de sa Porsche neuve, que, pour sa gouverne et son humiliation, elle le présenta à ses copains de soirées dans un restaurant où il dut garer

son piteux joujou entre leurs Ferrari et Lamborghini blanches, rouges, noires, jaunes et acier.

Elle parlait peu en revanche de son enfance à Kampala, dans la villa sillonnée de boys dont l'un l'avait violée à cinq ans. Elle disait que son père avait été vaguement impliqué dans les ravages de la guerre civile, que sa famille subissait de plein fouet les plus récentes catastrophes, que telle cousine ou telle tante était en train d'agoniser du sida dans un de ces mouiroirs sinistres et blêmes où l'Afrique n'en finit plus de se fâner.

Je ne sus pas grand chose non plus de son adolescence passée dans un pensionnat de bonnes soeurs, hormis que les autres filles richissimes comparait sa peau d'un noir solaire à du «caca».

Sans posséder les ressources combatives et curatives d'un artiste, elle avait subi toutes les avanies de l'art, voyant les trésors de sa beauté niés, insultés, moqués, gangrenés par la rouille du ressentiment. Et elle y avait succombé.

Sa vie bascula subitement du nec plus ultra aux couloirs morbides de Sainte-Anne le jour où une déflagration de douleur, exacerbée par des voix, des visions, d'horribles sensations spectrales, la laissa glapissante et recroquevillée sur le tapis persan de son palais privé, aux pieds de son mari figé d'effroi.

Peu soucieux de venir en aide à son signe extérieur de volupté en train de se lézarder comme une vitrine de luxe sous le jet d'un pavé, le jeune milliardaire la répudia littéralement. Il refusait de

jouer les Virgile dans cette fracassante débâcle aux Enfers.

Elle se remettait lentement de Sainte-Anne (où elle avait eu le temps de relire trois fois la Bible) quand je la croisai aux Champs-Élysées - qu'il aurait fallu rebaptiser, en l'occurrence, un très frêle et incertain Purgatoire.

Elle se réveillait quotidiennement vers dix-huit heures et s'endormait à dix heures tous les matins. Ses journées en négatif se passaient à feuilleter des magazines de mode en grillant cigarette sur cigarette, puis à lire et relire sa version King John de la Bible (elle pratiquait couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, le français, le swahili et le luganda). Elle prenait son premier repas à l'heure où, autrefois, elle avait l'habitude de partir en boîte, déambulant sur les Champs-Élysées entre le drugstore de la rue de Presbourg et celui de l'avenue Matignon. A la fermeture, elle rentrait chez elle pour fumer, feuilleter un magazine et méditer la Bible jusqu'au violent sommeil du matin.

Élodie était d'une intelligence rare. Sa finesse d'esprit s'était acérée comme un glaive à la meule du malheur, se polissant sous les impitoyables étincelles de mille meurtrissures.

La première fois que nous avons fait l'amour, elle m'avait demandé de ne pas abîmer son pantalon. «Ne tire pas trop fort, tu vas le déchirer, c'est un Joseph!» Je ris: j'ignorais qu'un pantalon pouvait s'appeler comme mon père. Elle-même découvrit qu'il existait sur cette planète un être humain ignorant l'existence d'une

des marques les plus en vue de l'avenue Montaigne.

En coton tout noir, d'un aspect banal, le pantalon valait, m'apprit-elle, son pesant d'or. Je la fis sourire en m'adressant à l'objet: «Ôte-toi de là, Papa, ce n'est plus de ton âge. Place aux jeunes!»

Je la pénétrai le plus doucement possible, sa vulve humide happa mon sexe comme une bouche qui cherche son air au moment de s'asphyxier.

Élodie jouit peu mais versa de vraies larmes, comme si en laissant ma délicatesse s'immiscer en elle, une digue durcie avait cédé. Elle voulut refaire l'amour au coeur de la nuit, puis encore au petit matin. «Et si je te disais “jamais deux sans trois”?» fit-elle doucement comme j'allais franchir le seuil de sa porte pour rentrer à mon atelier.

Ni violence, ni vraie jouissance, mais beaucoup de tendresse rassérénante, ce qui après tout est déjà immense.

J'aimais faire l'amour avec elle. Elle était si irréaliste de beauté qu'il me fallait fermer les yeux pour échapper au cliché de sa gracile silhouette d'icône publicitaire et me concentrer sur la texture de sa peau, sa saveur, son odeur fleurie, ses langoureux baisers humectés d'une salive sucrée comme un vin liquoreux.

Je léchais avidement son vagin d'un ton rose mat confinant au gris perle, mais elle ne le supportait pas très longtemps. Elle éprouvait le besoin pathétique d'être sodomisée, attendant un

orgasme qui ne venait jamais. La seule fois de sa vie où elle avait sincèrement joui, m'affirma-t-elle, ce fut quand un type l'avait menottée et tabassée jusqu'au sang en proférant des injures racistes.

Je pensais à Gauguin et son odoriférante vahiné de quatorze ans, Tehamana, réclamant d'être battue parce qu'elle croyait avoir péché. Comme Gauguin, je refusai l'idée qu'on puisse bafouer cette adorable beauté florale. «Nous vaincrons toute cette violence à force de caresses et de douceurs», lui promettais-je en passant la main dans ses cheveux de top-model, croyant hélas aussi peu à mon propre optimisme qu'à l'authenticité de ses coûteuses mèches raides importées d'Indonésie et collées à la kératine de synthèse sur sa vraie chevelure crépue.

Elle n'était venue que deux fois dans mon atelier, y restant à peine une heure d'abord, indisposée par l'odeur de mes huiles. Nous avions dû repartir dans son studio de la rue Balzac, où elle m'avait honoré à trois heures du matin d'un long monologue sur Dieu et ses armées d'anges invisibles, invulnérables, incorruptibles, irréfragables, intangibles, imperceptibles, inamovibles, invincibles bien entendu, «mais pas insensibles, et tu es l'un d'eux», conclua-t-elle avec une lueur triste dans les yeux.

L'autre fois, avant de daigner dormir parmi mes tableaux, elle avait tenu à nettoyer de fond en comble la salle de bains et les toilettes. Les manches de son chemisier de soie retroussées jusqu'aux coudes, les mains recouvertes de gants de caoutchouc

jaunes, vêtue comme une gravure et s'échinant comme un forçat, elle ahana plusieurs heures à genoux en vue d'annihiler une légion d'impuretés imaginaires.

Adossé contre le battant de la porte des toilettes, fumant un cigarillo, j'étudiais le contraste étrange du caoutchouc jaune et de ses avant-bras noirs, bambous laqués enduits d'encre de Chine qui s'agitaient en traçant dans l'air de mystérieux idéogrammes qu'elle seule pouvait comprendre.

A quatre heures du matin elle avait fini par se blottir entre mes bras, à demi rassurée par son labeur acharné, me demandant de la pénétrer sans lui ôter sa culotte afin d'éprouver la sensation du viol. Je tenais le plus délicatement possible contre moi ce bibelot d'ébène empestant l'eau de Javel, mon sexe enfoncé en elle par derrière à travers son pantalon débraguetté et l'élastique de sa culotte écarté, comme elle me l'avait demandé, sans esquisser le moindre mouvement, comme elle l'avait réclamé aussi, la laissant murmurer un va-et-vient autistique pour tenter à sa façon de rejoindre un orgasme qui ne semblait exister que dans ses rêves agités de petite fille flétrie.

Elle se partageait entre plusieurs amants dont j'étais le moins fortuné, parlant librement à chacun de tous les autres.

J'étais probablement le seul à comprendre le sens de sa beauté. Ses amis d'un mois ou d'une semaine paraient à son bras, et elle-même, refusant de thésauriser sa splendeur idéale, se décrivait

comme un cadeau fait à leur vanité. Elle jouissait moins du plaisir d'être admirée que de celui d'offrir à son fiancé du moment la rassurante réverbération du regard des gens. «Si Dieu m'a donné un corps splendide, c'est pour que je le dédie à l'amour.»

J'étais aussi le seul à ne pas manifester de jalousie. Les autres types l'entretenaient quelque temps, exigeaient vite qu'elle cesse de se partager, et l'abandonnaient devant son refus radical de restreindre sa liberté.

J'étais surtout l'unique à avoir la patience évangélique d'écouter sa prolixité biblique sans l'interrompre («Ne me hache pas!» demandait-elle), illustrant de temps en temps son saupoudrage de versets par les tableaux correspondants. Si elle parlait de la manne dans le désert, je lui montrais une reproduction du Tintoret, à Venise; de la tentation du Christ, je lui faisais voir une carte postale de Boticelli au Vatican...

Je lui avais offert un ange de Zurbaran pour essayer d'apaiser ses nuits blanches. C'était le Gabriel de l'*Annonciation* de Grenoble, représenté de pied en cap, de la pointe ultime de l'aile gauche, dardée vers le bord obscur d'un nuage, jusqu'aux plus bas plis de la toge boursoufflée traînant sur le sol de sable et de terre.

Le poster avait à peu près la taille d'un homme. Agenouillé auprès de la gracieuse Lectrice, les bras croisés sur sa poitrine, son visage de porcelaine baigné de boucles dorées, yeux mi-clos, joues irriguées de rose comme par une violente émotion, l'être sans sexe

ploie vers le sol sous le poids d'un fugace fardeau. Son faix à lui, c'est son «Salut». Sitôt chanté l'*Ave Maria*, la Vierge est ensemencée par le Verbe et lui-même délivré de sa mission. On croit qu'il s'affaisse mais déjà il rebondit. Juste arrivé, à peine dépuclé de son vertigineux message, il est sur le point de repartir. Sa cape jaune se gonfle sous le souffle ascensionnel de son essor, sa robe orange se dilate comme un sachet sous vide qu'on déchire.

Voici le crépuscule d'un autre matin. Le pire peut et va arriver, et pourtant tout espoir est encore permis.

Élodie garda longtemps le poster enroulé dans son emballage au pied de son lit puis, un soir, sans prévenir, elle l'épingla au mur. Surpris par le déploiement brusque des ailes de l'ange, j'espérai une réminiscence de son mal.

Je me trompais.

Ce qu'annonçait le front bombé et pensif du coursier céleste, c'était le début de la fin.

Une nuit, j'étais en train de travailler à un *David et Goliath* bleu et jaune comme un Vermeer, lorsque j'entendis un appel au secours fuser du répondeur.

«Je viens de faire quelque chose d'affreux. Les pompiers sont venus. Je vais aller à l'hôpital, retrouve-moi aux urgences à Sainte-Anne.»

Je décrochai.

- Qu'est-ce qui se passe mon coeur?

- Je vais très mal, je suis en train de couler. Je crois que je suis folle.

- Tu n'es pas folle, et il est hors de question que tu ailles à Sainte-Anne, tu m'entends? Attends-moi, je viens immédiatement. Qu'est-ce qui est arrivé?

- J'ai eu une crise. Je me suis sentie si mal, j'ai mangé mon caca et j'en ai barbouillé tout le mur.

- Tu n'as rien fait d'autre?

- Mon père est venu, et puis les pompiers. Maintenant c'est fini, j'ai tout nettoyé.

- Bon, eh bien il n'y a rien de très grave. Ça avait bon goût au moins?

Elle émit un petit rire torsadé par la détresse.

- Non, c'était dégoûtant. Tu viens?

- J'arrive, je vais m'occuper de toi.

- Je suis folle.

- Tu n'es pas folle, tu souffres, ce n'est pas pareil. Tu es la personne la plus lucide que je connaisse. Tu n'es pas folle. Tu te souviens de nos conversations? La planète entière est beaucoup plus folle que toi et moi réunis. Il suffit de parcourir un journal et...

- Tu viens tout de suite?

- J'appelle un taxi, je suis chez toi dans vingt minutes. Promets-moi de ne pas bouger et de m'attendre.

- Tu viens?

- Tout de suite. Prépare-moi ton thé à la vanille.

- Tu m'aimes?

- Je t'aime très fort. Nous ne sommes pas fous. Tous les autres

le sont, pas nous. Attends-moi!

Rue Balzac, rien ne semblait avoir eu lieu. Élodie me montra un confetti brunâtre sur le mur de la douche, me certifia qu'il s'agissait d'un résidu d'excrément. C'était tout.

Je la soupçonnai d'avoir tout inventé, ce qui n'avait aucune importance. Sa détresse était réelle, aussi éclatante que le bleu et le jaune de mon *David et Goliath* interrompu. Avoir la tête fauchée par un glaive, comme le colosse philistin, n'est qu'une des cent façons de la perdre. C'est ce qu'a voulu indiquer le Caravage en se représentant sous les traits du géant décapité, dans son *David* de la galerie Borghèse, hagard, hirsute de stupéfaction, semblant chercher son air comme s'il ignorait sa propre mort.

Et puis ne l'avais-je pas vue javéliser de fond en comble pendant deux heures ma salle de bain, en minijupe Lolita Lempicka et gants Mapa? De quels herculéens récurages d'écurie n'était-elle pas capable?

Elle ne semblait pas aller si mal, maintenant que j'étais là. Mes lunettes la firent même un peu sourire.

En sautant dans le taxi, je n'avais pas pris le temps d'ôter mes vieilles lunettes rondes en écaille, plusieurs fois brisées et recollées, dont je me sers lorsque je prépare ma palette. Il y avait longtemps que le verre droit avait éclaté en tombant sur le sol, et que j'avais dû amalgamer les débris à la glue extra-forte pour continuer de travailler sans retard. Le verre étoilé, morcelé, mal réparé, me donnait donc un aspect fêlé qui réconcilia un peu Élodie avec sa propre démente douce. «On dirait un gros chat qui s'est fait écrabouiller par un camion!»

Elle-même portait des lentilles de contact jetables qu'elle ne jetait et ne renouvelait jamais.

La nuit s'acheva en une décrue douce à parler de la Bible. Nous avions évité Sainte-Anne de justesse, mais l'équilibre mental d'Élodie restait fugace. J'essayai de lui expliquer qu'une crise n'est pas radicalement un désastre irréparable; que la honte attachée à la déchéance et à l'humiliation sociales n'est rien; que moi-même, glorieux et resplendissant comme un ange multicolore aux yeux de ceux qui savent voir, j'étais un parfait raté social comparé à ses copains boursicoteurs. Elle avait mangé sa merde? Et alors. Des milliards d'êtres humains agissaient somnambuliquement de même chaque jour, consommant une existence devenue son propre déchet perpétuellement recyclé sans que nul n'y trouve à redire. «Tu as fait un geste de violente critique sociale, c'est très bien. Pourquoi crois-tu que Dieu a ordonné au prophète Ezéchiel de se faire des tartines de merde?»

Même si elle devait craquer encore, lui dis-je, même si elle devait repasser par les urgences de Sainte-Anne, elle finirait par s'en sortir. Il valait mieux l'éviter, parce que c'était douloureux et dévastateur, mais si cela devait à nouveau se produire, ce ne serait pas pour autant destructeur. Tout abîme dévalé est aussi une pente à remonter. Rien n'est jamais ultime, ni dans le bien, ni dans le mal, et nul malheur, poursuivis-je autant pour me convaincre qu'elle, n'est définitif. «La mort elle-même n'aura pas le dernier mot...» concluai-je pour faire vibrer sa fibre mystique.

Intérieurement, j'étais moins rassuré. Que les humiliations enfantines sur sa peau «couleur caca», mêlées à ses phobies de

l'impureté, aient pu remonter si violemment à la surface au point de se vautrer dans sa propre merde ne présageait, hélas, rien de bon.

Je ne pus m'occuper d'Élodie comme j'aurais dû et voulu. Elle s'évanouit dans la ville et, pendant plusieurs mois, saturé, le répondeur de son portable n'enregistra plus aucun message. Je craignais le pire, j'étais dans l'erreur: seul le plus prévisible était arrivé. Elle avait rechuté, avait passé plusieurs semaines à Sainte-Anne où elle avait beaucoup souffert des piqûres obligatoires de substances camisolantes, trouvant néanmoins le temps de dépuceler généreusement un gamin schyzophrène qui traînait dans le même obscur couloir qu'elle.

Chaque fois que je devais aller du côté des Champs-Élysées, j'en profitais pour passer devant son café favori, de sorte que je finis par tomber sur elle après ce long silence.

Elle me demanda l'adresse d'un psychanalyste, je la lui dénichai, elle n'y alla jamais. Elle s'offrit des lunettes de vue pour remplacer ses lentilles injectables qu'elle avait perdues à l'hôpital, je la suivis chez l'ophtalmo puis chez l'opticien («Tu es sûr que celles-ci me vont? - Tu es fabuleuse!»). Nous avons passé un long après-midi d'été sur un banc, face à la Seine sourde aux soucis, à examiner la situation qui empirait. Je lui donnai des conseils parfaitement vains qui semblaient la rassurer autant que le peuvent de simples paroles, c'est-à-dire pas beaucoup.

Puis elle perdit son studio et sa fragile autonomie, repartit

habiter chez ses parents où la folie familiale l'engloutit, pieuvre malsaine à l'appétit insatiable.

Un an plus tard - peu après avoir rencontré Marie -, une voix pâteuse, hypnotique, s'extirpant avec peine de ses limbes, mâchouilla quelques mots imperceptibles à travers le haut-parleur de mon répondeur.

Elle était incarcérée dans une luxueuse clinique de la région parisienne où ses parents l'avaient placée avant de repartir définitivement en Ouganda.

J'allai passer un après-midi avec elle dans ce lieu de détresse et d'ennui pompeusement appelé Château de Valboisé. Elle avait un peu forci, était moins lumineuse, shootée au Nausinan et au Zuprexan par un imbécile garde-chiourme psychiatrique qui lui refusait obstinément toute permission de sortie après ses trois fugues pour se procurer des cigarettes.

Un infirmier m'accueillit avant de me laisser la voir. Il cherchait maladroitement ses mots («Il vous faudra faire preuve de... comment dire?»), comme si lui aussi était drogué aux antidépresseurs.

Il était quinze heures quand je tapotai à la porte de sa chambre. Elle dormait encore. La chambre ressemblait à celle de n'importe quel hôtel moderne, propre, fonctionnelle, pastel et insipide. Dans un coin, sa valise entrouverte débordait de vêtements hors de prix. Au pied du lit à une place, une bouteille remplie d'une eau jaunie

par les mégots lui servait de cendrier clandestin.

C'était l'hiver, nous sommes allés nous promener dans le parc, elle voulait voir de près le petit étang recouvert d'une fine pellicule verte de lentilles d'eau, comme une nature morte de Matisse où le motif du mur nappe et absorbe par imprégnation les objets et les fruits posés sur une table elle-même engloutie par le mur. Ses beaux mocassins en daim étaient souillés d'une boue grasse et humide, à son image: un être délicat crotté d'une asphyxiante gangue moite.

- Qu'est-ce qui s'est passé ma beauté?

- J'ai cru que c'était la fin du monde. Je suis restée enfermée plusieurs jours dans ma chambre. Mes parents m'ont placée ici. On leur a donné l'adresse à l'ambassade. Je crois que je suis folle.

- Tu n'es pas folle. C'est toi qui as raison: c'est la fin du monde, sauf que ça risque de prendre encore pas mal de temps, et que ce n'est pas si tragique qu'on l'imagine.

Elle m'accompagna au crépuscule jusqu'à la grille de la clinique, plaqua plusieurs fois ses jolies lèvres africaines contre les miennes, aspirant une dernière bouffée d'oxygène avant de redescendre dans sa peine en apnée, puis se retourna, repartit seule à petits pas hésitants vers le hall mal éclairé du vaste bâtiment où je la vis s'enfoncer et disparaître au ralenti, vêtue en princesse et claudiquant comme un infirme, toujours aussi farouchement belle mais voûtée sous l'invisible fardeau de ses sombres et solitaires états d'âme.

Je levai les yeux en direction du ciel noir qu'une ultime traînée blanchâtre illuminait fugitivement à l'horizon, comme un rehaut laiteux, et je repartis vers Paris.

Cette nuit-là, je n'eus pas le coeur à peindre.

IX

Esquisses de Marie

Arrivant de Bangui à l'aéroport de Roissy, le premier geste de Marie fut de s'offrir un vanity-case. C'est une grosse boîte rectangulaire en épais plastique bordeaux, aux angles arrondis, munie d'une serrure à clé et à code. Elle y range tout un bric-à-brac confus et très odoriférant depuis qu'une bouteille de parfum s'y est entièrement renversée. Lorsqu'elle ouvre sa boîte à vanités, une tenace odeur de cannelle s'en échappe comme d'une bouteille un génie oriental.

Le vanity contient, en vrac, de petits chouchous rose, bleu, vert, jaune, servant à faire des nattes multicolores. Un grigri sous la forme d'un collier en rondelles de bois. Un emballage de carte à puce pour téléphone portable, que l'imprégnation du parfum a ramolli comme un morceau de pain perdu. Des épingles à cheveux. Plusieurs sacs plastiques étranglés en petites bourses contenant des mélanges d'herbes magiques. Un tube de crème éclaircissante. Une bouteille non renversée de *J'adore*, une autre de *Miracle*. Bracelets, bagues, colliers, bijoux et colifichets en or. Plusieurs vieilles photos cornées et tachées, décolorées par l'extrait de cannelle, dépouilles défraîchies de sa jeune vie mouvementée:

Marie à vingt ans, posant fièrement devant un palmier, en combinaison mauve et longues tresses rasta blondes.

Marie en pagne vert olive, décoré de rectangles orange sur lesquels sont silhouettés de gros canards bleu en plein vol. Le pagne descend de sa taille à ses chevilles et vient se nouer derrière sa nuque en s'entrecroisant au niveau de ses seins. Elle porte une longue perruque blonde et des sandales vertes à semelles en bois.

Marie de dos, participant à un défilé de mode amateur à l'Abreuvoir, en mini-robe rose imprégnant la vivace pastèque de son cul. Elle porte à la cheville gauche un bracelet de perles blanches. Le public assis autour de la piste est formé en majorité d'Européens, à lunettes métalliques, cheveux courts, militaires ou ingénieurs français que leurs regards hébétés assimilent à des pourceaux auxquels ces perles noires sont jetées sans distinction.

Un vernissage.

Passablement saouïe, une jeune femme assez laide en robe longue aux épaules dénudées s'approche de nous, regarde malicieusement Marie et demande: «C'est pour quoi, le P?» Réponse fière: «Pour rien, c'est comme ça, chez moi.»

Un type parle de ses restaurants. Il en possède plusieurs à travers le monde. Son premier, à Monaco, s'appelait *L'Atlas*. «Je voulais un nom en A pour être en première page des guides.» Le dernier en date, en Floride, s'appelle *Le Zoo*. «De A à Z, la boucle est bouclée», fait-il fièrement. Marie l'a écouté avec politesse,

acquiesçant d'un grand sourire plusieurs fois pour dissimuler son ennui profond. Elle me dit à l'oreille: «De A à A, il ne s'intéresse qu'à l'Argent!»

Beauté, orgueil, élégance, courtoisie: resplendissante supériorité morale de l'Africaine.

Pour la douche, Lactacyd Derma, crème onctueuse blanche dans un grand flacon de plastique blanc. Pour les cheveux, gel transparent à la vitamine E, dans un flacon transparent. Crème défrisante Capirelax, dans une boîte blanche. Bio 3, shampoing neutralisant, liquide rose dans un flacon. Scurl Lite Wave Jel Activator, gel transparent dans une boîte ronde. Pour les tresses, Healthy Shine, dans un grand vaporisateur rouge de la marque Dark and Lovely. Pour la peau, Clere Pure Glycerine, liquide transparent dans un flacon bleu. KTC Almand Oil, flacon d'huile d'amandes douces transparent. Le Kair Protein Conditioning Gel, en boîte noire.

Pour la faire rire, je chante l'hymne de Centrafrique en modifiant les paroles. *Dans le travail et dans la dignité...* devient: "...dans le champagne, et dans le balafon..."

Vingt heures, avant d'aller dîner au Nord-Sud. Marie attend debout dans la cuisine que je finisse mon esquisse d'elle. Elle boude mollement.

- Tu es en forme, Marie, ou pas?
- Je ne sais pas.
- Dis-moi quelque chose en sango.
- *Igo me?*
- *Igwé*, on y va.

Midi. Marie est au lit, draps remontés jusqu'au menton, l'air songeur.

- Tu es en forme?
- Oui, un peu.
- Tu es un peu fatiguée?
- Non, j'ai un peu de problèmes.
- Qu'est-ce que tu as comme problèmes, mon coeur?
- J'texplique pas.

Elle ferme les yeux, l'air très las.

Marie assise en tailleur sur le petit canapé. Elle raconte à sa cousine Thérèse, qui est à Nancy, une dispute survenue la veille entre Bibi et Nanette à propos de papiers d'hébergement. Tout son visage participe à l'histoire. Mimiques de colère, de dégoût,

d'orgueil, puis grande vague lumineuse qui lave la face de ses inscriptions éphémères: c'est un éclat de rire. Sa main droite navigue dans les airs et retombe en claquant sur sa cuisse pour rythmer le récit. Elle raccroche, et s'aperçoit que je n'ai pas cessé de la peindre pendant qu'elle bavardait à grands gestes de danseuse balinaise.

- Toi!

- Tu veux te voir?

Je fais mine de retourner le chevalier.

- Oui, vas-y.

- Dis-moi quelque chose.

- Je t'aime très fort.

- Pourquoi?

- Parce que je t'aime. Parce que tu es entré dans mon coeur.

- Pourquoi?

Elle détourne la tête par pudeur.

- Parce que je tiens bien à toi.

Son ensemble jaune paille, jupe longue, débardeur. Elle ne porte ni culotte, ni soutien-gorge.

Ses chaussures en velours noir à talon, munis d'une semelle intérieure en fourrure acrylique pour pouvoir les porter pieds nus l'hiver.

Son ensemble bleu pétrole en coton, décoré de larges hiéroglyphes blancs.

Un dimanche, au Louvre, parmi les statues africaines.

Je fais remarquer à Marie que l'homme d'Égypte pré-dynastique, considéré comme la plus ancienne sculpture africaine, à la forme d'un stylo-plume.

La femme-cuiller Zoulou: «Regarde, chérie, elle te ressemble.»

Nous caressons le buffle-tambour à fente yangéré, de Centrafrique. «Souhaite-lui la bienvenue en sango.»

Pendant que nous dévisageons une belle tête de reliquaire Fang aux yeux en perles turquoise, deux femmes s'approchent et disent: «On dirait qu'il boude!» Puis elles s'éloignent. «Il ne boude pas, il pense», rectifie Marie.

Le *Maître des yeux obliques* soninké, aux mains orientées vers le sol, le bout de ses doigts touchant ses cuisses: attitude de prière chez les Dogons.

Le monumental masque royal de Bamendou, au Cameroun. Son front bombé est signe d'intelligence et de mystère.

Statue commémorative du roi Bay Akiy, sculpture bamiléké du royaume d'Isu, au Cameroun. Le roi hilare porte de la main gauche la tête coupée de son ennemi, aussi hilare que lui.

Je lis la notice d'un reliquaire Fang à Marie. Les personnages qui gardent les reliques sont à la fois des enfants et des vieillards. «Comme toi, Papa Nantoin!»

Sculpture Yombé en ivoire, du Congo. Sommet de sceptre en forme de chef à tête creuse pour y placer une boule de résine

guérisseuse, mâchant une racine, jambes croisées. Je lis la notice à Marie qui écoute attentivement: «“Je travaille dans l'esprit et donc je croise les jambes pour fermer la porte de l'enceinte royale. Ici, personne ne peut m'atteindre, pas même ma femme.” Bref, c'est moi quand je peins.»

- «Collecté», ça veut dire quoi?

- Ça veut dire volé.

En soutien-gorge blanc, allongée dans le lit. Elle se gratte les cheveux sous le tressage, replace son diamant dans son nez, regarde longuement l'écran de son portable en fronçant les sourcils, fouille dans son sac posé sur la table de chevet, feuillette son petit carnet d'adresses blanc.

Elle bâille en étirant ses bras.

Son bracelet de perles turquoises plusieurs fois enroulé autour de son poignet, ses bracelets en or accumulés sur un avant-bras, détails qui scintillent comme des pépites de l'Afrique émanés d'elle.

Marie dans la cuisine, en débardeur bleu marine à pois blancs, pantalon beige moulant décoré de coutures blanches apparentes

comme s'il était balaféré de cicatrices chéloïdes en coton, chapeau de paille bleu sur la tête et sandales blanches aux pieds. Elle mâchonne un cure-dent en dansant sur son disque de Koffi Olomidé. Ses bras esquissent un mouvement de piston de locomotive, elle s'accroupit et remonte lentement, plonge en avant et me présente ses fesses comme un défi, une offrande.

Marie reçoit ses deux cousines de province, Thérèse et Sidonie. L'atelier se remplit d'éclats de rire, de sango et d'odeurs de cuisine inédites. *Chikueng, ngombo, nguiriki, goussa*, feuilles de patates, poisson séché, antilope, singe, chenilles, tripes, semoule, bière, vin, whisky, et cure-dents pour tout le monde au dessert.

Je mets une cassette de Canon Star, un groupe de Bangui. *Ala ounda londa position tiguissio...* Les trois beautés se lèvent en un éclair, comme mues par un ressort, et trois paires de fesses se placent aussitôt dans le phrasé énergétique.

J'écoute et je regarde les trois fées évoluer. Je suis insatiable de ces bains d'ondes.

X

La Sorcière

En réécoutant les cassettes, je m'aperçois que je dépeins Marie comme si elle était seule au monde. Par déformation professionnelle, je drape autour de ses reins ma propre solitude substantielle, je la détache du fond pour mieux éclairer ses détails.

C'est encore un trompe-l'œil.

Il faut parler de son double monde, presque de sa personnalité bifide selon qu'elle se trouve avec des Blancs - et avec moi au début - ou parmi les siens, la minuscule communauté centrafricaine de Paris. Plus exactement la trentaine de ses soeurs et frères répartis dans notre quartier, entre la porte de Clignancourt et le boulevard Barbès. Plus précisément entre l'Existence, le bar-restaurant centrafricain de la rue du Ruisseau, et le marché Dejean.

Voilà en quoi je me sens proche de Marie. Son exil m'est familier. Mes Blancs sont l'immense majorité des borgnes et des aveugles de l'art. Mes frères, la théorie d'extralucides à travers les siècles, de Lascaux à Picasso. C'est aussi une question de couleurs, posée différemment.

Delacroix, Van Gogh, Manet, Courbet, Gauguin..., tous ont connu cet isolement radioactif sans lequel on ne peut créer. La vie

de l'art est un exil chatoyant et bruissant au coeur d'une étendue opaque de silence figé. L'artiste n'est pas un ermite ni un dément, il ne s'engloutit pas dans sa solitude, elle l'accompagne comme une ombre, une amante forcée, acariâtre parfois, souvent délicieuse. Elle est un don venu de l'enfance, en réalité, une clandestinité perpétuelle, une irrégularité inconciliable.

Marie Loukoundou, «Marie la Sorcière». Pas ma Marie, non, la copine qui l'accompagnait au Saphir le soir de notre rencontre. Elles se connaissaient de Bangui, Marie l'avait appelée en débarquant à Roissy, la Sorcière l'avait recueillie, elles se partageaient le loyer d'un petit deux pièces, rue Letort.

Je n'ai jamais su pourquoi on avait surnommé ainsi la Sorcière. Il ne s'agit probablement pas de son vrai nom, ni d'une insulte donnée dans son dos puisque, loin de s'en vexer, elle l'arbore comme une décoration honorifique,

La Sorcière n'est pas laide, elle est même plutôt très attirante, revêtue de son armure sexy - perruque, maquillage, combinaison moulante. Seulement elle bouillonne d'une inextinguible fureur, un mélange d'envie, de ressentiment, de colère, de trépignements, le tout paré d'une guirlande de mensonges et de vantardises qui rendent perplexe tant il y a peu de dissimulation dans cette simulation perpétuelle.

Nous voyant, ce premier soir, danser un slow très serré, la Sorcière manifesta sans feinte sa jalousie: elle se leva de la table et

vint au milieu de la piste carrément s'interposer entre nous, comme une petite fille capricieuse, nous jetant un regard fiévreux qui me fit éclater de rire mais auquel Marie n'osa pas ne pas obtempérer.

La première fois que je raccompagnai Marie rue Letort, la Sorcière mit un disque de Whitney Houston sur la chaîne du petit salon et me fit faire le tour symbolique du propriétaire. Cet appartement, prétendait-elle, lui avait été offert par son mari, Laurent, un Français très riche qui la traitait comme une reine. Il était souvent appelé en Suisse pour ses affaires. Elle-même revenait juste de là-bas où elle était allée se reposer et faire des emplettes.

Marie et moi étions assis sur le canapé-lit, la Sorcière plantée devant nous récitait sa litanie comme une maîtresse d'école fait la leçon aux enfants qui l'écoutent sagement. Sur les murs, plusieurs photos de famille (aucun Blanc), une vieille femme, un gosse, elle en boubou vert.

J'appris plus tard qu'elle se prénomait Marie-Jacqueline, qu'elle n'était évidemment pas mariée, qu'elle sous-louait son appartement comme n'importe qui et, surtout, qu'elle avait peu de chances de revenir jamais de Suisse n'ayant aucun papier hormis un passeport centrafricain périmé depuis cinq ans.

La Sorcière poursuivait sa fascinante forfanterie en spirale, nullement rebutée par le démenti flagrant du décor. Au contraire, le contraste entre le lieu minable et son discours extasié semblait lui conférer une puissance de suggestion supplémentaire. Je regardai Marie, elle baissait les yeux vers la moquette bleu pâle, elle ne disait rien. Au détour d'une vantardise, la Sorcière nomma Marie: «Viviane». Je crus qu'elle m'avait donné un faux prénom.

- Tu t'appelles Viviane? Tu ne t'appelles pas Marie?

- Si, je m'appelle Marie-Viviane.

- Moi, c'est Marie-Princesse! coupa la Sorcière. Regarde!

Elle dénuda son poignet gauche, «marie» était tatoué en petites lettres rondes à l'endroit où on prend le pouls.

- Chez nous, c'est comme ça! Les enfants ont tous leur prénom tatoué pour ne pas être volés!

- Vraiment? Tu en as aussi un? dis-je en me tournant vers Marie.

- Oui, dit-elle doucement.

Elle me montra son «MARIE» tatoué en grosses lettres maladroitement sur l'avant-bras droit. Elle avait un autre «Mar» sur l'autre bras, à moitié effacé comme une inscription sur du sable quand l'eau reflue.

- J'aime bien «Marie», et j'aime bien «Viviane». Les deux sont très jolis et ils te vont bien.

- C'est vrai? dit ma splendeur au corps armorié comme l'écorce d'un sapin sous lequel des générations d'amoureux se sont allongés.

La Sorcière nous jeta un regard sombre. Non, elle n'était pas laide. Plus charpentée que Marie, musculeuse et lisse comme un boa, envieuse, querelleuse, cruelle, mythomane et coquette, mais belle dans son genre, au saut du lit en peignoir rouge, moelleuse tunique de Nessus imbibée d'un venin sanglant.

Les jours suivants, la Sorcière fit tout son possible pour

convaincre Marie de me laisser tomber. Un soir, Marie débarqua dans l'atelier le visage orné d'un tatouage supplémentaire, trois sillons rosacés sur la joue gauche, juste au-dessous de l'œil.

- Qui t'a fait ça? dis-je en me préparant sans enthousiasme à aller me battre contre je ne sais quel gros dur.

- C'est Marie Loukoundou. Nous nous sommes bagarrées dans la rue, fit Marie en souriant de ma stupéfaction, comme si la chose allait de soi.

- Vous vous battez entre femmes!

- Bien oui! Elle m'a attaquée, je me suis défendue, Nantoiné! C'est normal, hein!

- Mais pourquoi vous êtes-vous battues?

- A cause de toi, dit Marie toujours en souriant. Elle est jalouse.

J'étais abasourdi. Je ne pouvais décemment pas intervenir dans une querelle de chiffonnières sexy. Je me contentai donc de passer un kleenex enduit de désinfectant sur les griffures de ma gladiatrice, qui déménagea chez d'autres soeurs dès le lendemain.

XI

Ambiances

L'ambiance rue Belliard est nettement plus détendue et familiale. Le grand trois pièces est un îlot en suspension que peuplent cinq filles, deux bébés, et d'incessants hôtes de passage qui rient, mangent, boivent, palabrent jour et nuit sans interruption.

Une grosse télévision reste allumée en permanence dans le salon, œil insomniaque ouvert sur le monde absurde et enviable des Blancs, auquel on ne prête d'ailleurs véritablement attention qu'à l'heure des *Feux de l'amour*, en début d'après-midi.

Sur la table basse, les portables des filles sont posés en désordre, gris métalisé, bleu, doré, noir, comme des babouches de fête au seuil d'une mosquée. Dès que l'un d'eux sonne, celle qui est le plus proche répond.

- Bonjour, puis-je parler à Marie?

- De la part de qui?

- Antoine.

- Vivi! Antoine là!

Quelques secondes plus tard, Marie me lance un «Ça va mon coeur?» en guise de bonjour.

Elle s'épanouit en son royaume, serre tropicale où les journées

sans horaire se passent à rire, boire, manger, discuter, se disputer, se réconcilier.

Nous nous donnons rendez-vous à l'Existence, au coin de la rue. Marie arrive avec une bonne heure de retard, m'embrasse sur la bouche, se commande aussitôt une «Seize» ou un whisky-coca.

Il ne nous en faut pas plus pour être... comment dit-on, déjà? Ah oui: heureux.

Tables recouvertes de linoléum à carreaux blanc et vert, chaises en bois, murs de briques peints en beige sur lesquels sont éparpillés un balafon, un masque, unealebasse, un tamtam et une grande tapisserie, Wenge Musica lancé en boucle sur la chaîne stéréo («Claude! Volume!» crie une voix de femme du fond du bar): les clients sont à l'Existence comme chez eux.

Claude, le patron, est le personnage le plus énigmatique du lieu. Ce grand Blanc pâle et brun n'est, paraît-il, jamais allé en Afrique. Il est marié, paraît-il, à une Zaïroise qu'on ne voit jamais. Nul ne sait non plus comment l'Existence est devenu le QG des Centrafricains, après avoir été un temps, paraît-il, celui des Zaïrois.

Claude ne sourit jamais. Il porte en permanence, à la manière d'un masque, un visage taciturne, discret, humble, toujours aux confins de l'affliction. Dans l'ambiance jovialement surchauffée de son bar africain, le contraste est comique. C'est comme si ce type avait la lourde charge d'incarner la repentance des Blancs pour les siècles de colonisation infligés à l'Afrique.

Le samedi soir à l'Existence, les habitués sont partout. Certains mangent leur *taba* debout derrière le comptoir, d'autres se serrent dans le petit couloir qui mène aux toilettes et à la cuisine, elle-même envahie, où Fanta, la cuisinière camerounaise, règne et fulmine. «J'en ai par-dessus la tête des Centrafricains!» répète ce petit bout de femme électrique, aussi sensuelle que peu commode.

De vingt heures à deux heures du matin, les habitués poussent sans discontinuer la porte vitrée du bar de la rue du Ruisseau. Des filles belles comme le jour s'extirpent de la nuit comme si elles venaient de fleurir sur le trottoir, devant l'entrée, où s'agglutine presque autant de monde qu'à l'intérieur. Des types vêtus comme des gravures se retrouvent et se saluent solennellement en faisant se frôler leurs tempes puis leur front.

Ce baiser d'encéphales est d'une impressionnante beauté virile. En comparaison, l'enthousiasme factice des serremments de main à l'euro péenne semble aussi ridicule que les mièvres embrassades et tapes dans le dos à l'américaine. Rien n'a jamais empêché votre pire ennemi de vous prendre dans ses bras. Le serrement de mains n'avait d'ailleurs pour fonction dans l'Antiquité que de permettre de vérifier qu'on était désarmé. Ici, au contraire, on ne dissocie pas le corps de l'esprit. Le moindre contact est hautement métaphysique, et si un homme ou une femme n'éprouve rien pour vous, sa main reste inerte un quart de secondes dans la vôtre, par politesse minimale, puis se retire aussitôt. A l'inverse, la sympathie réciproque peut maintenir les mains enlacées durant toute une conversation. Elles se parlent à leur manière, elles tissent un dialogue sensible dont les claquements de doigts et les tapes dans les paumes sont

l'exubérante ponctuation, la révélation idéogrammatique, la nervure rythmique.

Parfois, un homme se caresse délicatement le crâne d'une main, siège de toutes ses énergies, comme un guerrier passe en revue son stock de flèches dans son carquois. Cette puissance hautement intellectuelle, cette intelligence concrète, physique, qui circule à travers le corps comme une sève, seul un artiste peut la comprendre, une force de la nature au sens propre, un Picasso, un Hemingway, un Balzac, un Beethoven.

Quand Hemingway écrit ses romans africains, il n'évoque pas l'Afrique comme un Blanc, ni d'ailleurs comme un Noir, mais plutôt comme un éléphant qui serait doué de parole et décrirait avec une inédite poésie paisible sa contrée. Quand Picasso voit chez Derain pour la première fois un grand masque blanc de Côte-d'Ivoire, il ne s'étend pas en longs développements abstraits sur l'art nègre. Il se sent immédiatement chez lui, et il en prend acte. La beauté aristocratique des civilisations africaines est le fruit du même raffinement millénaire que les productions les plus sophistiquées de la nature. Une rose, une alouette, un cheval participent de cette science d'elle-même que possède la nature, supérieure à toutes les abstractions humaines inventées pour tenter de l'expliquer, de la comprendre, de la maîtriser, de la dominer et finalement de la détruire.

Un chasseur caresse la tête du lion qui gît à ses pieds, terrassé par la flèche empoisonnée dans son flanc: le chasseur est en train de s'excuser à voix haute auprès du lion de l'avoir tué. Voilà qui dit tout sur la supériorité de cultures modelées par des millénaires de

complicité mystique avec la nature.

Aucun Blanc ne fréquente l'Existence, hormis Claude et un ou deux «beaux-frères» comme moi, devenus des habitués. Parfois, une brève animosité étincelle au fond d'un regard vite détourné, à l'égard du Blanc qui ose parader en territoire africain au bras d'une soeur splendide, mais cela ne va pas jusqu'à l'agressivité verbale. De mémoire de beau-frère, on n'a jamais entendu un Africain insulter les Blancs en présence de l'un d'entre eux, contrairement à la monnaie courante qui se pratique dans les bars français.

Les disputes les plus violentes n'ont lieu qu'entre Africains. Véritables mousquetaires, ils mêlent habilement la courtoisie et les querelles, la galanterie et la susceptibilité, l'élégance et le défi. Les rixes éclatent puis se dissipent dans l'atmosphère enfumée, familière et bruyante de l'Existence comme des bulles à la surface d'un liquide bouillonnant. Sitôt qu'un conflit s'apaise, un autre prend le relais à quelques tablées de là.

Deux hommes commencent à se bousculer devant le bar, chacun est retenu par plusieurs personnes, les invectives s'échangent et, de même que des étincelles échappées d'un brasier peuvent mettre le feu aux branchages alentour, deux des modérateurs se disputent à leur tour. De nouveaux intermédiaires tentent d'apaiser les premiers qui ont perdus toute sérénité, se menacent désormais avec virulence et veulent sortir se battre sur le trottoir.

Habitué au cirque, l'étrange Claude n'intervient jamais. Les fureurs restent presque toujours cantonnées sur le rebord de l'explosion. Quand le ton monte, plusieurs hommes et femmes se pressent autour des deux virulents, formant une sorte de bavard

cocon vivant qui absorbe les ondes colériques comme un tampon et fait refluer la déflagration des colères.

Le caractère théâtral et comique de ces menus drames n'échappe à personne. Il n'est pas rare que deux adversaires réconciliés rigolent ensemble de leur brouille. Parfois, ça se passe plus mal, la bagarre finit par avoir vraiment lieu.

Cela reste rare.

Il n'était pas prévu que je pénètre chez les filles, rue Belliard. Cela ne m'avait pas été rigoureusement interdit mais je n'avais jamais non plus été formellement invité. On ne voulait pas du regard qu'on supposait *a priori* désapprobateur d'un *Mounjou*. Un peu comme si j'ouvrais mon atelier aux touristes du Louvre, lesquels, malgré toute leur bonne volonté, n'y connaissent rien, n'ont rien à y voir, ne veulent rien entendre.

Je peux comprendre cela, ce désir de tranquillité extraterritoriale au sein d'un univers largement et quotidiennement hostile. Je n'aurais d'ailleurs jamais écouté ma curiosité naturelle si Marie n'avait eu, un jour, plus de deux heures de retard au rendez-vous fixé.

Je quittai l'Excellence et allai sonner à l'interphone.

«Oui?» demanda une voix.

«C'est Antoine», dis-je.

Je m'attendais à des difficultés mais le grésillement électrique se fit aussitôt entendre. La curiosité était réciproque.

L'immeuble datait des années soixante-dix. L'ascenseur y était commandé par un code. Les filles habitaient au dernier étage.

Je sonnai à la porte de l'appartement, elle s'ouvrit lentement et une charmante petite moue adolescente m'accueillit dans la demi-obscurité de l'entrée, disant: «Tu me reconnais?»

Je contemplai un peu surpris le vrai visage de Marie.

Je m'étais imaginé toutes sortes de raisons idéologico-ethnologiques de tenir écarté un *Mounjou* de la rue Belliard, comme lorsque j'avais demandé à Marie si je pouvais me joindre à la longue nuit de chants et de danses funéraires à l'occasion de la mort, à Bangui, de la tante d'une des filles, et qu'elle m'avait dévisagé comme si j'avais exprimé le désir de dévorer le cadavre à pleines dents...

Je n'avais pas songé à la plus simple: la coquetterie.

Pourtant Marie est loin d'être moins belle, au naturel, sans fard, sans pommade, sans perruque, sans tresses, sans mascara, sans rouge à lèvres. Ses véritables cheveux, crépus, sont nattés en d'appétissants limaçons mousseux plaqués contre le crâne, de sorte qu'un réseau d'épiderme y apparaît, révélé par l'étirement et la réunion des touffes de cheveux, infime carte fluviale cartographiée en creux sur le sinciput.

Cette résille d'herbe noire attire l'œil, la main, le nez et même la bouche comme une flamme. Quand nous faisons l'amour, en léchant une oreille de Marie je mâchonne aussi quelques brins qui

serpentent le long de la tempe, échappés du tressage.

Dénué de ses quolidiens quotidiens, son visage semble avoir rejoint sa vraie substance, comme lorsqu'elle repose paisiblement dans son sommeil ensoleillé. Il est moins coloré mais plus lumineux, ou plutôt d'une autre intensité de luminosité, une lueur que le maquillage habituel ne tamise plus en l'exagérant, la sorte d'éclat qu'on voit pétiller dans certains regards.

Cette grâce à l'état brut est à la fois moins violente et plus sophistiquée que la version maquillée et tressée. Elle me fait penser à une sanguine. Toute une silhouette qualifiée par son sérum vital, le corps enveloppé de son intériorité réverbérée, l'invisible rougeolement des entrailles émané à l'air libre, le battement du cœur servant à gonfler les volumes, l'épiderme rendu inextinguible, tout ce phénomène d'éclosion des surfaces que représente la sanguine, je le retrouve exprimé en lumière dans le visage démaquillé et sans perruque de Marie.

«Bien sûr. Je t'aime beaucoup comme cela.»

J'en profite pour passer une main sur le dénivelé laineux de sa tête nue.

«Merci», dit-elle poliment avant de me faire entrer dans le salon.

Assise au pied du canapé, en train de se faire tresser à la rasta par Marie Kingamo, Yaya Clarisse m'accueille d'un sarcasme.

- Il paraît que tu n'as pas de portable!

- C'est vrai, dis-je.

- Tout le monde a un portable! Pour cinquante francs, même un mendiant peut s'en offrir un!

Froissée qu'on puisse me comparer à un mendiant, Marie prend ma défense avec virulence.

- Aïch! Clarissê! mais non! il peut très bien se payer un portable, mais il ne veut pas! Hein Nantoine?

- Et tu n'as pas de voiture non plus! ricane Clarisse, toujours assise entre les mains expertes de Marie Kingamo, «Marie la Lutteuse», ainsi surnommée à cause de sa manière énergique de faire l'amour.

- C'est vrai, dis-je sans pouvoir m'empêcher de rire. Ni portable, ni voiture: libre comme l'air.

- Et moi je suis la reine d'Angleterre!

Marie Kingamo, Hawa et Jocelyne éclatent de rire.

Vexée à ma place, Marie repart dans la salle de bain mettre sa perruque et finir de se préparer.

Dans la cuisine, Basile et Papa Gatien discutent tranquillement. Gatien vient faire un tour au salon, passe devant moi comme si je n'existais pas et formule quelques phrases en sango à Jocelyne, qui lui rétorque sévèrement en français:

- Pourquoi tu me poses autant de questions? tu es journaliste ou quoi?

Se tournant alors vers moi, elle me révèle sans le moindre scrupule la teneur des paroles du discret Gatien:

- Il est jaloux de toi, à cause de Viviane.

Atterré qu'une soeur puisse le trahir au profit d'un *Mounjou*,

Gatien s'effondre dans le canapé et, se tenant le crâne à deux mains, dodeline de la tête en murmurant:

- Ce n'est pas vrai, ça. Il ne faut pas dire n'importe quoi non plus.

Entre les doigts agiles de Marie Kingamo, les tresses de Clarisse croissent, se multiplient, s'agitent tels de fines couleuvres rougeâtres. Retenue sur le dos de la Lutteuse par un pagne orange et violet orné de cartes de l'Afrique, la petite Divine se met à pleurer. La Lutteuse abandonne les tresses vivantes de Clarisse, se lève, fait quelques pas en rond devant la fenêtre du salon pour calmer son tendre petit fardeau qui se rendort aussitôt.

Marie revient enfin de la salle de bain. Un diadème de cheveux bouclés dissimule désormais l'émouvante mousse noire. La nuance rosée qui différencie au naturel sa lèvre inférieure de sa supérieure a disparu sous le rouge à lèvres. Peinte en vermillon, sa bouche luit d'un éclat sonore à force de suggérer l'humectation, la succion, la dégustation. Le gluaux gonflé de salive se prépare à piéger tous les baisers qui pourraient papillonner alentour telles de petites proies volatiles.

Pour le corps, chemisier rouge vif aux deux pans noués négligemment au-dessus du nombril, vortex sombre et tentant comme un sexe surnuméraire; pantalon noir à pattes d'éléphant fendues sur le côté jusque sous les genoux; foulard de soie blanc et bleu torsadé en ceinture autour de la taille; escarpins italiens à languettes roses pailletées d'une constellation de minuscules diamants qui ne feraient pas plus d'effet s'ils étaient vrais, tant le contraste du rose framboise sur la peau chocolatée du pied est

proche de la perfection picturale. Marie porte aussi autour du cou un gros pendentif en or de Bangui, une araignée artisanalement cabossée qui fait autant penser à un astre qu'à un insecte.

A cet instant, la douce Hawa revient de la cuisine avec une marmite de *ngombo* au poisson. Tout le monde se place autour de la table basse du salon et commence à piocher dans l'assiette de semoule compacte pour en soutirer un gros fragment, avant que Jocelyne ne verse à chacun une portion de *ngombo*.

- Tu as faim Antoine? demande Clarisse, aussi avenante maintenant que moqueuse tout à l'heure.

- Non merci, je sors de table.

- Prends au moins à boire.

Hawa m'apporte aussitôt une «Seize», comme si les gestes et les paroles, au coeur de ce petit phalanstère africain, étaient improvisés en commun.

Marie s'assied, se sert sa part de *ngombo*. Les longs doigts aux ongles bordeaux plongent avec une sûreté animale dans l'assiette de semoule, arrachent une boule compacte à la grosse motte jaune clair, la trempent dans la sauce gluante verte, en ramènent un morceau de poisson, frottent la boulette composite sur un piment rouge et la portent aux lèvres fardées qui avalent avec un délice manifeste cette bouchée enflammée propre à terrasser en quelque secondes n'importe quel novice dans mon genre.

Je regarde voltiger les doigts luisants de sauce pimentée de Marie, j'écoute d'une oreille distraite les girandoles de mots et de rires fuser à travers la pièce. Je ne suis plus pressé de m'en aller.

Par la fenêtre, on distingue au loin les immenses immeubles

gris de la porte de Clignancourt et les enseignes lumineuses qui encadrent le périphérique. Le vrombissement d'abeilles des voitures ressemble au murmure d'une marée. Très haut, des nuages effilés exécutent leur parade d'enjoués tardigrades dans le ciel bleu cobalt.

J'en ai souvent rêvé, et maintenant cela m'arrive. Je me promène dans un royaume invisible, *Kété Africa*, la «petite Afrique», une enclave enjouée perchée au sommet d'un gratte-ciel sordide.

J'improvise mentalement un poème que je me récite à moi-même en continuant d'admirer mes hôtes.

AFRICA, syllabes fluorescentes, beau fruit mûr, fracas des consonnes à l'écorce écarlate sur la pulpe rutilante des voyelles dorées.

AFRICA, affriolant rire aux éclats.

Oui. Loin des bavardages de galeries, loin de ce qui est censé être mon monde, comment, me dis-je en avalant une dernière gorgée de fraîcheur cuivrée, pourrais-je souhaiter un sort plus enviable?

XII

L'œil d'Angèle

Angèle, reine de la rue du Poteau. Un personnage, celle-là. Belle, ferme, ronde et sombre comme un Maillol.

Marie et Angèle se connaissent depuis Bangui, comme la plupart des filles. C'est Angèle qui m'apprit que le surnom de Marie, au Songo Night, était «Raga». Celui d'Angèle, qui adorait une chanson américaine dont le refrain martelait «*Easy! Easy! Easy!*», c'est Isi.

Ce nom de divinité égyptienne adoucie lui va bien. Vers quatorze heures, au point du jour décalé que vivent les Africaines de la nuit, un premier whisky allume dans le regard d'Isi une flammèche souple, qui ne se consumera qu'au petit matin suivant, lorsqu'elle fermera ses paupières pour ouvrir ses pupilles sur le théâtre trouble de ses anciens rêves.

Angèle s'est mariée à Bangui avec un ingénieur qui lui a fait deux ravissantes petites filles. Ils ont vécu à Marseille, puis elle est venue s'installer seule à Paris. Les versions divergent. Selon certains, il la battait; selon d'autres, elle était sa harpie. La version d'Angèle? «Les hommes, je les maraboute avec mes fesses!»

On n'en saura pas davantage.

Le petit deux pièces de la rue du Poteau est souvent rempli de monde, comme l'appartement de la rue Belliard. L'ambiance y est moins familiale et plus conviviale, bien que les mêmes figures s'y retrouvent inévitablement, pratiquant l'aller-retour entre les deux pôles d'attraction au gré des disputes, des réconciliations, des états d'âme.

Parfois, quand l'atmosphère est particulièrement tendue du côté de la porte de Clignancourt, pour on ne sait quelle absurde affaire de dette non réglée, d'amant convoité - voire dérobé -, de portable emprunté ou de moquerie mal digérée, plusieurs exilées se retrouvent chez Angèle qui ne ferme jamais sa porte à personne. Le sol du salon se jonche de vieux matelas tel un radeau immobile où les filles dorment tête-bêche, après avoir parlé, bu et dansé toute la nuit. Les enfants sont placés à trois ou quatre dans le grand lit d'Angèle où ils jouent et se chamaillent impunément, à l'instar de leurs mères derrière le mur du salon, jusqu'à ce que la frimousse d'Anaïs, la cadette d'Angèle, surgisse pour accuser Ludo, le fils de Margotte - dite Gogo -, de lui avoir donné un coup de pied sous les draps.

Se défaisant immédiatement de son égide d'alcool et de vantardises, Angèle raccompagne la petite dans la chambre pour résoudre le micro-drame. Comme si elle enjambait une galaxie, la guerrière de vingt-huit ans se métamorphose en mère attentionnée, traitant les tracasseries enfantines avec le sérieux et l'équanimité réservés

aux affaires hautement diplomatiques.

De l'autre côté de la paroi, les verres, les rires, la musique et le sango poursuivent leur tintamarre en sourdine, comme si l'ombre d'Isi continuait d'y conduire l'orchestration de la nuit.

Dix-sept heures, je rejoins Marie chez Angèle. C'est elle qui m'ouvre, Isi l'Amazone, pieds nus, en survêtement, sans perruque ni maquillage, l'œil gauche rutilant d'une énorme ecchymose enduite d'une pommade luisante, ce qui lui donne un air de boxeur au vestiaire, encore tout clinquant de son beau KO.

L'étroit salon est bondé. Je reconnais Rodrigue, Gatien, Koya Guy, Henriette, Maman Bibi, Marie Kingamo et la petite Divine à cheval sur ses reins. Le putto dodu éperonne sa victime pour lui scander à même l'épine dorsale le souvenir et peut-être le remords d'une seule étreinte moite et brève avec un inconnu que ni elle ni l'enfant ne reverront jamais.

- Qui t'a fait ça? dis-je en m'asseyant dans le petit canapé déchiré, sous une fenêtre condamnée en permanence par un rideau plaqué contre le mur, comme si la pâle lumière de Paris était interdite de séjour, au même titre que la froideur, dans le minuscule asile surchauffé.

On dirait qu'elle s'est écrabouillé une banane plantain sur son beau visage tuméfié. J'imagine le pire.

- Un homme t'a frappée?

- Mais non, rétorque Koya Guy. C'est un accident de

fourchette. Il y a eu dérapage dans l'assiette.

Je dévisage le «Cousin» Guy dont les yeux pétillent sous ses lunettes en métal cerclé. C'est un géant goguenard aux membres déliés, vêtu comme un prince: chemise en soie gris perle, cravate en soie gorge-de-pigeon saupoudrée de léopards orange et jaune, pantalon à pinces en jersey, et gilet de velours noir au dos de satin du même jaune que les liliputiens léopards de sa cravate.

J'imagine mal cet hilare félin, ce dandy dégingandé se jeter à bras raccourcis sur une femme de la trempe d'Angèle, mais qu'est-ce qui est impossible...

Je lance un regard grave au dandy qui sourit de sa plaisanterie. Angèle, à la fois ravie que je m'inquiète de sa personne et soucieuse que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, veut m'amadouer.

- C'est une histoire entre filles, Antoine, laisse tomber, mon frère.

- Encore! Ce n'est pas possible, ce n'est pas une fille qui t'a fait ça!

Isi sourit. Elle est attendrie par ma sollicitude chevaleresque et légèrement ridicule. Maman Bibi et Henriette ne manquent d'ailleurs pas de me cribler de sarcasmes en sango.

De quoi se mêle ce *Mounjou*? Pourquoi s'intéresse-t-il d'aussi près à nous, nos coutumes, nos habitudes, notre langue? Pourquoi pose-t-il des questions précises en notant nos réponses dans son petit carnet bourré d'étranges dessins? Il éclate de rire aussi souvent que nous, il répartit à nos réparties comme si la palabre était son univers intime, ou alors il nous écoute sagement parler pendant des heures comme s'il était au concert.

Les *Mounjous* ne sont pas censés se pencher d'aussi près sur nos existences. Ils veulent tout savoir, croient tout pouvoir, quand ils n'ont jamais été capable que de nous lancer «Bonjour! Bonjour!» avec de grands sourires en débarquant parmi nous pour nous refiler leur verroterie idéologique sur le Bon Dieu qui juge nos danses indécentes et leur préfère les gémissements des esclaves, ou bien sur le Petit Jésus, un blondinet aux yeux bleus, comme si le Christ était l'enfant naturel d'un Highlander et d'une Suédoise top-model!

Nous n'en voulons pas aux *Mounjous* de leur naïveté. Nous leur laissons croire que nous sommes les grands enfants mal dégrossis qu'ils veulent à tout prix voir en nous. Maintenant que l'esclavage est révolu, les rapports entre eux et nous se situent sur un plan strictement psychologique. Et là, nous avons toujours le dessus, exactement comme nos ancêtres qui accueillait débonnairement leurs missionnaires au village, se déclarant entre eux: «Regarde-le, celui-là, il va encore nous dire *mounjou! mounjou!*» Et ça ne manquait pas: «Bonjour! Bonjour!» lançaient les Blancs à nos ancêtres écroulés de rire, laissant de la sorte les *Mounjous* penser que leur camelote mentale était agréée.

Je sens ce que mon insistance a d'incongru. Je débarque sans prévenir dans cette enclave centrafricaine, je prétends m'occuper d'un conflit dont je ne sais rien et qui ne me regarde pas. Nul besoin d'être très parano pour flairer le néocolonialisme sous les bons sentiments.

En même temps, je n'ai aucun raison de me comporter différemment parce qu'ils sont noirs. Je ne vais pas m'interdire d'être

qui je suis sous un vague prétexte épidermique. Car, de même qu'ils ne sont pas réellement *noirs*, je ne suis pas *blanc*.

«Tu sais», ai-je un jour tenté d'expliquer à Marie estomaquée, «on dit “les Noirs”, “les Blancs”, mais ce sont de simples mots inventés par les Blancs, qui ne correspondent à rien. Tu n'es pas *noire*, je ne suis pas *blanc*.»

Je lui montrai une reproduction d'une coupe attique qui est au Louvre, datant du sixième siècle avant Jésus-Christ, sur laquelle est reproduite une scène de séduction. Je mis un doigt sur l'homme à la main gauche levée, aux doigts en forme de lyre, face à la femme d'un blanc de craie qui tient un collier raidi dans chaque main.

«Tu vois, “noir”, c'est ça. Et “blanc”, à la rigueur», dis-je en posant un doigt sur la femme, «c'est ça.»

«Ta peau à toi n'est pas du tout de cette couleur», continuai-je en plaçant le dos de sa main gauche contre l'homme aux doigts-lyres. «Elle possède plusieurs nuances, elle est chocolat, havane, mordorée, châtain, bistre, basanée, bronzée, cuivrée... Différents mots correspondent, mais elle n'est pas “noire”. Et tu vois bien aussi que ma couleur à moi, ce n'est pas le blanc de cette femme. La neige est blanche, ta robe est blanche, mais ma main n'est pas blanche. Elle est un peu rose, ici, tu vois, au-dessous des ongles, et un peu beige, là, et un peu verte, “turquoise” ça s'appelle, au niveau des veines...»

Je serrai le poing pour faire saillir mes veines.

«Tu n'es donc pas noire et je ne suis pas blanc», répétais-je en conclusion.

Marie sembla peu convaincue par mon explication qui m'apparaissait pourtant, à moi, éminemment limpide.

Je ne suis pas un Blanc: je suis Antoine Lomazzo. Et puisque j'ai posé mes yeux - c'est-à-dire ma pensée - sur Angèle, puisqu'elle a pénétré dans mon encéphale - dont la couleur est le gris -, puisque mon regard, comme le faisceau d'une lampe-torche, s'est emparé de sa silhouette, de ses volumes, de tous les détails de son corps, elle m'appartient.

Elle s'est introduite dans mon monde autant que moi dans le sien, il est donc de mon devoir de la protéger comme n'importe laquelle des créatures multicolores qui peuplent mon Eden ambulante.

Je me tourne vers Marie qui sourit comme les autres de ma naïveté. Il faut avouer qu'hormis mon inquiétude, l'ambiance n'est pas du tout au drame.

- Qui lui a fait ça, Viviane?

Je prononce son prénom africain pour l'inciter à me parler sérieusement.

- Mais c'est vrai, Nantoinne! C'est Marie Loukoundou. Isi et elle se sont disputées dans la rue, comme pour moi.

Je regarde autour de moi, ils rigolent tous comme s'il s'agissait d'une histoire drôle.

Rodrigue prend alors le relais à grands renforts d'expressions à peu près aussi surréalistes que son propre fabuleux prénom.

- La messe est dite, Antoine. L'affaire est dans le sac, les jeux sont faits, les paris sont clos, la cause est entendue, le caïman est dans le piège. Les filles ont déjà réglé leurs histoires entre elles.

Je lance un regard volontairement suspicieux à Rodrigue. Peut-être est-ce lui, après tout, avec son air doux comme un agneau, sapé et chapeauté tel un jazzman des années cinquante, qui a tabassé Angèle? Et si c'est lui, le macho-frappeur que tout le monde protège pour éviter l'intrusion d'un *Mounjou* dans une affaire de famille, comment réagir? Déclencher une bagarre ici, dans le salon? Prendre le risque de tout dévaster? Annihiler la grosse télévision, déchiqeter le magnétoscope, lézarder les photos d'Anaïs et de Bélinda encadrées au mur, exterminer le bataillon de portables posés sur le petit guéridon comme des canards barbotant dans une flaque d'eau?

- Je t'assure, Antoine! C'est une vieille querelle entre Marie Loukoundou et moi. On s'est croisées dans la rue, elle m'a insultée, on s'est bagarrées et elle m'a têtée dans l'œil! C'est déjà presque guéri, mon frère! Détends-toi, prends un whisky.

Je suis un peu interloqué. Je regarde à nouveau toute la troupe. C'est vrai qu'ils sont détendus. Et puis j'ai déjà vu Angèle en colère. Elle n'est pas du genre à pardonner à son tortionnaire en l'invitant chez elle pour une après-midi de palabre.

Un soir, à l'Existence, Basile avait osé passé un bras autour de sa taille sans permission. Isi prit la rose qu'il venait de lui offrir et la lui pulvérisa littéralement sur le crâne. Elle l'insulta bien haut, en français, en lui assenant de grands coups de massue avec la pauvre fleur dont il ne resta bientôt plus que la tige heureusement dépourvue d'épines. Terrorisé, le vendeur de fleurs pakistanais reculait vers la sortie. Confus comme un enfant fautif, Basile baissait le front, se laissant symboliquement matraquer à coups de tige de rose en répétant: «Pardon ma soeur, pardon!»

Les autres clients du petit bar centrafricain avaient à peine daigné tourner la tête vers l'épicentre de la scène. L'allègre nappe de brouhaha recouvrait déjà la salle quand Marie, humant la rose blanche que je venais de lui offrir, conclut sobrement: «Chez nous, c'est la femme qui commande.»

Sur le lino vert et blanc de la petite table, les pétales gisèrent épars tout le reste de la soirée, comme les ongles sanguinolents d'une jeune géante, arrachés un par un à l'aide d'une tenaille de cristal: la colère foudroyante de la reine Angèle.

Dans mon souvenir, il s'agissait d'une rose Gaugeard.

L'hypothèse Marie Loukoundou «têtant» Angèle est donc la plus plausible.

J'interroge les filles qui me répondent en rigolant.

- Vous vous battez souvent entre femmes?

- Ça arrive.

- A Bangui, vous vous battiez aussi fréquemment?
- Ça arrive. Surtout sur la place du marché.
- Les hommes n'interviennent pas?
- Jamais. Pour eux c'est cinéma-gratuit.

Ma candeur les fait toutes rire. L'ambiance est carrément festive maintenant que je suis affranchi.

Angèle veut lancer un disque avec la télécommande de sa chaîne, la télécommande semble bloquée, Angèle s'énerve, grommelle quelques insultes en tapant nerveusement sur les touches du frêle objet en plastique noir. Va-t-elle le pulvériser comme la rose sur le sinciput du pauvre Basile?

Sur son avant-bras gauche, elle porte un large tatouage aussi peu ordinaire qu'elle-même: c'est une citation! Une interjection, plutôt, confinée entre de gros guillemets violacés du plus bel effet typographique sur sa peau chocolatée. Quatre larges chevrons béants - deux ouverts, deux fermés - forment une mâchoire d'encre en train d'engoutir le mot: << **OLÉ!** >>

La télécommande se décide enfin à obéir aux menaces marmonées d'Angèle. Le tiroir de la platine hifi se referme sur son disque nacré avec la promptitude d'une langue pécheresse empressée d'avaler l'hostie de sa rédemption.

Le rythme est une bonne nouvelle météorologique qui fleurit aussitôt dans la petite pièce en un invisible sourire à pleines dents. L'évangéliste translucide, chargé de rameuter les ouailles, commence par les baptiser en les aspergeant d'ondes, avant de scander son sermon de sons et de swing.

Les vibrations sont ici en territoire connu et conquis. Tout le

monde, ici, pratique couramment cette langue galvanisée faite de souffles, de mots, de pulsations pondérables des os, des nerfs, des muscles. Il y a des siècles qu'on ne fait plus la différence, ici, entre les deux natures de la lumière. La lumière, ici, circule dans les veines. Les ondulations s'incarnent, les corpuscules ondoient, les quantas jouissent sans peine, les réticences de l'espace se disloquent sous les impulsions communicatives du balancement mystique.

c'est dans ma galèr' que la go Antou m'a quittéo

hein nanguéléoua

c'est dans ma galèr' que la go Antou m'a quittéo

hein nanguéléoua

Palpitants tamtams cubiques, les hauts-parleurs de la chaîne irradiant les phrases simples d'une parabole aussi aisée à écouter qu'ardue à interpréter. Enluminée par la glossolalie du Rythme-Roi, la langue de la parabole s'apparente à du français agrémenté d'une multitude d'auréoles d'or en *o*. Les versets accomplissent ainsi leur office enflammé; oscillant en travers de mes tympan, ils m'inoculent une sorte de nouveau don des langues.

quand j'avais un peuo

hein nanguéléoua

matin midi soir

hein nanguéléoua

on était ensemblo

hein nanguéléoua

à la rue Princesso

hein nanguéléoua

omi le maquillo

hein nanguéléoua
assalfo faut bien l'occupéo
hein nanguéléoua
l'argent est fini, Antou a changé de côtéo
hein nanguéléoua
baribana elle a changé de copain o
hein nanguéléoua

Koya Guy perd soudain son éternel sourire.

Comme si on lui avait branché le courant, il se lève brusquement et exécute cinq pas sur place. Juste cinq, pas un de plus, chacun, indépendamment des quatre autres, d'une grâce inédite et absolue. Son grand corps à la musculature fluide déjeté tel celui d'une Vierge médiévale, on jurerait que Koya Guy surfe au ralenti en tapis volant sur les vagues du son.

nanguélé nanguéléoua
hein
nanguélé nanguéléoua
hein
nanguélé nanguéléoua
hein
nanguélé nanguéléoua
hein
Dieu merci pour moiè, je savais chanter un peuo
hein nanguéléoua
j'ai fait ma cassetto on me voit à la téléo
hein nanguéléoua
matin midi soir c'est moi je chante à la radioo

hein nanguéléoua

Antou a vu ça elle dit le gaou a percéo

hein nanguéléoua

attends je vais partir le coupéo

hein nanguéléoua

Cette série de hanchements gothiques souplement sculptés dans l'ébène a beau être aussi impressionnante que l'ultime envol suspendu de Nijinski, personne ici ne prête attention à Koya Guy. Angèle, Marie, Gogo et la grosse Henriette ondulent de leur côté; Basile et Gatien poursuivent leur conversation comme s'ils étaient seuls au monde; Rodrigue mange son *nguiriki* dans la cuisine en bavardant avec Maman Bibi.

Le miracle des cinq pas de Koya Guy passe parfaitement inaperçu. S'il n'y avait pas un peintre dans cette pièce, ce joyau gestuel accompli sans aucune ostentation, sans théâtralité ni hystérie, se serait évanoui dans les limbes des prodiges quotidiens dont l'Afrique regorge.

on dit premier gaou n'est pas gaouo,

c'est deuxième gaou qui est niatao

on dit premier gaou n'est pas gaouo,

hein nanguéléoua

c'est deuxième gaou qui est niatao

hein nanguéléoua

- C'est quoi un *gaou*? dis-je.

- C'est un con, répond Basile. Ça signifie: celui qui se fait avoir une fois n'est pas le con, c'est celui qui se fait avoir deux fois qui est un con.

dimanche matin è koko on frappe à ma porto
hein nanguéléoua
à ma grande surpriso c'est la go Antou je vois o
hein nanguéléoua
sans blague je dis o y a longtemps on s'est plus revuo
hein nanguéléoua
elle veut me mentiro elle dit chéri j'avais voyagéo
hein nanguéléoua
je suis de retouro je t'appartiens o
hein nanguéléoua
prends moi cadeau o
hein nanguéléoua
fais ce que tu veux o
on dit premier gaou n'est pas gaouo,
c'est deuxième gaou qui est niatao
hein nanguéléoua

Koya Guy, qui vient de se rasseoir, se relève et réexécute un fragment de son fandango enchanté en chantonnant: «Antoine est gaouo, hein...»

C'est sa manière, esthétique et enjouée, de commenter ma méprise de tout à l'heure.

J'éclate de rire: «Attention, je comprends maintenant.»

je dis chérie koko è qu'est-ce que tu veux manger o
sans même hésiter o elle me dit poulet braiséo

Il rigole et se rassied.

Comment ai-je pu imaginer qu'un type aussi charmant soit une brute épaisse. Confondre un dandy léopard un brin moqueur avec

un rhinocéros fulminant, grossière erreur d'appréciation!

pourtant on te dit premier gaou n'est pas gaouo,

c'est deuxième gaou qui est niatao

hein nanguéléoua

je dis chérie koko è c'est poulet tu veux mangéo

hein nanguéléoua

poulet est trop petit o ça peut pas te rassasier o

hein nanguéléoua

c'est un caïman braiséo

hein nanguéléoua

je vais te donner o

hein nanguéléoua

et des genoux d'éléphant o

hein nanguéléoua

tu vas mangéo

hein nanguéléoua

nanguélé nanguéléoua

nanguélé nanguéléoua

Je repense à la Sorcière se ruant sur Angèle et l'amochant d'un violent coup de tête. Difficile de ne pas songer aux cigarières de Séville. Quelque chose en moi ne peut s'empêcher d'admirer la vitalité de ces Carmencitas centrafricaines, belles et imposantes comme de vastes oiseaux multicolores, impitoyables et rugissantes comme de parfaites tigresses.

Ce sang chaud me parle.

Si les hommes se maraboutent avec les fesses, comme dit la vantarde et si lucide Isi, les femmes, elles, s'attrapent, se chicotent,

se têtent et s'écharpent sans que les mâles s'en mêlent. Elles mènent leur monde, en somme, et ce n'est pas plus mal. Quand l'ouragan est passé, on rit et on danse de nouveau; la colère n'est qu'une couleur, une nuance passagère, un nuage mental qui assombrit l'humeur un moment, laisse rugir son tonnerre, scintiller sa foudre, puis se dissipe et s'évanouit entièrement.

- Alors, beau-frère, m'interpelle Angèle, tu parles sango maintenant?

- Bien sûr.

- Qu'est-ce que tu sais dire?

- Je sais dire «non»: *heinhein*.

Henriette, Brigitte et Isi explosent de rire.

- Ce n'est pas *heinhein*, corrige Maman Brigitte, c'est *ên-en*.

Je tente de reproduire la mélodie minuscule exhalée par le gosier de Brigitte, lèvres closes, nez épanoui, cordes vocales en apnée.

- *Enhein!*

Elles sont pliées en quatre par mes efforts.

- Pas *heuheu!* me caricature Henriette. *Ên-en!* Vas-y mon frère, tu y es presque.

- *Een!*

- *Ên-en!* rétorquent en chœur Angèle, Marie et Henriette, à la fois pour me contredire et me montrer l'exemple. Ce que tu viens de dire, précise Isi, c'est «oui».

- Ah bon? dis-je. *Enêne* c'est «oui»?

- *Ên-en!* «Oui», c'est *een!*

Elle hurlent de rire, et Marie, comme d'habitude, se froisse à ma place et prend courageusement ma défense.

- Si, c'est vrai! Il connaît beaucoup de mots en sango!

- *En-ên!* dit Angèle avec un air de défi. S'il confond tout, ça lui sert à quoi! Comment tu veux communiquer avec ta femme si tu ne sais pas distinguer «oui» et «non»!

- Avec ma femme, dis-je, je communique en langage des signes.

- Comme les muets? ricane Angèle.

- Comme les amants, dis-je. On bavarde à même le corps, et dans cette langue-là, le mot «non» n'existe pas.

Un grand rire collectif envahit le petit salon. Conquise, les yeux brillants, la reine Angèle, debout devant moi, tend sa main droite en l'air. On dirait le Christ justicier de Michel-Ange se préparant à gifler le péché pour l'exorbiter loin du monde.

Je tends ma paume, la main d'Isi s'abat voluptueusement dans la mienne. La pulpe claire de ses cinq doigts coulisse le long des miens comme s'ils les léchaient, puis nos doigts s'accrochent mutuellement un court instant avant que nos annulaires et nos pouces harponnés émettent en se séparant un court claquement, un vigoureux baiser charnel en trois dimensions.

- Toi, me dit Angèle hilare, son œil poché étincelant tel un solitaire enfoncé dans un pudding humide, tu es vraiment trop!

XIII

La danse d'Ouli

«Voilà l'idée que je me fais du racisme», dit solennellement Kahn en nous tendant à chacun une coupe de champagne.

Marie et Ouli s'empresent d'entrechoquer les leurs en riant.

«Les premiers Blancs qui débarquèrent sur les côtes de Guinée étaient des Portugais harassés, marins au long cours rescapés d'un voyage périlleux et intense, assommés de canicule, rongés par le scorbut, fiévreux, titubant de désir, alcooliques, dépravés, arrogants, caparaçonnés de convictions idéologiques et religieuses aussi exténuées que leurs corps fourbus. Les premiers Noirs qu'ils virent jamais étaient des Soussous. *Guinée* veut dire "femme" en soussou. Aussitôt, ce fut pour les Blancs un coup de foudre mêlé de haine. *Hate at first sight!* La rude faiblesse des Européens s'éprit violemment de la paisible puissance solaire des Africains. Spontanément, les hâves loups de mer envisagèrent le rapt et l'asservissement des lions majestueux qu'ils avaient en face d'eux. C'est une tragédie psychologique où la convoitise, le ressentiment, l'avidité, la lésine, le désir sexuel, la jalousie et le dépit tiennent les principaux rôles. Les ténébreux Européens furent éblouis - avec la douleur oculaire qu'implique ce mot -, par l'énergie féline que

dégageaient comme une vapeur d'or les corps des Soussous. Ils en voulurent aux Noirs d'avoir à baisser le regard devant l'évidence, à savoir, pour parler comme La Fontaine, qu'un rat n'est pas un éléphant, ou bien qu'un chêne-liège de Porto n'est pas un baobab de Bissau. Il faut concevoir ce premier face-à-face de l'histoire de la colonisation comme un viol, celui d'une femme splendide par une épaisse brute dégénérée et, surtout, à bout de souffle. Car le programme d'évangélisation des populations noires du Sahara, qu'institue alors avec orgueil Henri le Navigateur, n'est que le crépitement d'une braise mourante. Dans les faits, la Croisade s'achève, le Commerce prend sa suite. L'intrépide Gil Eanes qui double le Cap Bojador, le triste Nuno Tristao qui fomenta les premiers raptés de nomades, et même celui que Mallarmé nomme le "pâle Vasco", ne sont que les commis-voyageurs d'une bourgeoisie et d'un clergé spirituellement exsangues. Le sort de l'Afrique est en somme assez comparable à celui de l'Italie au seizième siècle, telle que Stendhal la décrit en introduction à son *Histoire de la peinture*. Un infini trésor de beautés, pillé par des vandales assoiffés de richesse et de domination qui se partagent leurs dépouilles mal acquises au cours des siècles en grognant, se battant, s'éraflant comme des charognards, à coups de traités, d'invasions, de serments rompus et d'aides à la dévastation. L'attrait de l'or explique évidemment presque tout. L'Afrique est une gigantesque pépite: songez à la pierre "Africa" découverte au Congo, laquelle redonne au mot "gisement" toute sa verdeur étymologique puisque celui-ci désigne la côte telle que les portulans la dessinent. Les cartographes d'Henri sont ainsi les premiers facturiers et comptables de la plus

longue, la plus terrifiante entreprise de spoliation de l'histoire humaine. Bien sûr, les Blancs ne furent pas les inventeurs isolés ni les uniques promoteurs de l'esclavage. Mais ce vampirisme lubrique et cruel leur est particulier. Les razzias musulmanes n'étaient pas réservées aux Noirs. Les Maures faisaient feu de tout bois, serf de tout cafre. D'ailleurs, significativement, le *kafir* est "l'infidèle", autant dire un sous-homme incolore; tandis que la Guinée, conformément à son étymologie portugaise, c'est le "Pays des Noirs". L'Islam est féroce, pas raciste. De même, le sort des Juifs en Europe, du Moyen-Age aux années trente, n'est pas à strictement parler celui d'esclaves. Ils sont persécutés, martyrisés, expulsés, pas asservis. Les nazis seuls auront cet odieux privilège de renouer en la matière avec les pharaons de l'Antiquité. Quant aux Grecs, que voulez-vous que je vous dise! Esclavagistes, sûrement, racistes jamais! Ils n'avaient aucune raison de faire de complexe d'infériorité. La force africaine et la grâce grecque ne sont pas en concurrence. Les Antiques qualifiaient ainsi les Toubous du Tibesti de "plus rapides des hommes". C'est un jugement admiratif et complice. Les athlètes noirs d'aujourd'hui, les Américains, les Kenyans, les Sud-Africains, les Ethiopiens, les Antillais qui resplendissent aux jeux Olympiques, ne sont-ils pas comparables à des dieux grecs? C'est ainsi que chez Homère, le noir est la couleur du sang et des navires. Et Pindare évoque ce fleuve qui porte le nom: "Noir", *Mélas*, où poussent les roseaux dont on fait les flûtes. Le noir est donc en grec la teinte du principe de vie, de la sveltesse marine et de la mélodie: qui dit mieux! Hérodote est sur ce point d'un grand enseignement. Il ne cache pas son admiration pour les

Ethiopiens “Longues-Vies”, “les hommes les plus grands et les plus beaux du monde” écrit-il. Bon, il colporte quelques approximations ethnologiques, comme quand il affirme que leur sperme est aussi noir que leur peau, mais il n'est jamais agressif ni méprisant, comme le seront les explorateurs européens vingt-quatre siècles plus tard. Le récit que fait Hérodote de la rencontre entre les envoyés de Cambise, en mission de séduction, et le roi d'Ethiopie, un philosophe qui n'est pas dupe un instant de leurs pièges de pourpre et d'or, est l'un des textes les plus lucides et les plus drôles jamais écrits de l'extérieur sur les véritables Africains. Bref, les Grecs! Car très peu de Blancs, en réalité, ont su voir et apprécier cela. Aucun parmi les explorateurs légendaires, d'Ibn Battuta à Gallieni. Ni le tenace Livingstone, ni l'extravagante Mary Kingsley, ni le mégalomane Stanley, ni bien entendu l'ignoble Baker, ni l'aventureux Burton, ni le délicat Cameron, ni le séduisant Mungo Park... Tous les autres, en masse et sans distinction, Français, Belges, Allemands, Hollandais, Portugais, sont au-dessous de tout. Marchand et Brazza, héros en leur temps, ne sont en réalité que de très banals et très acharnés imbéciles patriotiques, rien de plus, rien de moins. Comme par hasard, les seuls à capter la vitalité concentrée des Africains sont des artistes - de même que Gauguin est le seul à voir l'élégance racée des Maoris, et Stendhal le seul à oser comparer les Indiens d'Amérique à Achille et Hercule. Et souvent, comme par hasard, l'amour et le sexe donnent la clef de cette captation d'énergie. Quelle Blanche peut prétendre rivaliser de sensualité concrète, sonnante, trébuchante, avec une Noire? Celles-ci sont à celles-là ce que l'huile est à l'aquarelle.

- C'est reparti, soupire Ouli.

- C'est bien simple, continue Kahn, je ne supporte plus la vue d'une Blanche! Son gros cul plat, gélatineux, son regard vitreux, ses minables soucis stressés de régime intenable et de règles détraquées, tout l'éventail des mimiques pincées! La névrose, d'ailleurs, est une invention des Blancs. Les trois quarts des théories freudiennes s'écroulent face à l'Afrique. C'est aussi immanquable que la déroute des lois de l'identité d'Aristote confrontées au mystère de la Sainte Trinité!

- Ecoutez-moi ça! fait Ouli, dont la théâtrale moue de mépris semble un fruit juteux offert à l'absorption. Comme s'il ne reluquait pas aussi le cul des Blanches!

- Je porte donc un toast, poursuit Kahn en riant mais sans se laisser déconcerter, à la Barbara de Camoëns, à la Jeanne Duval de Baudelaire, à la Tehamana de Gauguin, à la Debba d'Hemingway, ainsi qu'à Ouli et à Marie-Viviane. Sans oublier le chef-d'oeuvre emblématique de tous les couples mixtes, *Le Jardin des Délices* de Bosch. Un sacré avisé aussi, celui-là! Plus audacieux encore que l'olympien Manet, avec ses bienheureux mélangés qui s'ébattent en toute quiétude, comme l'Africain et son Eve sur la petite coquille de noix blanche, ou l'Africaine à la cerise biblique sur le crâne, à qui un Blanc, qui pourrait être moi, montre un oiseau prenant son vol. "Le Jardin des Délices"! Tout ce que je pourrai jamais dire sur l'Afrique n'est-il pas suffisamment exprimé par ces quelques mots?»

J'aime lorsque Kahn, un peu ivre, se lance dans un de ses longs monologues historico-étymologico-esthétiques, un tantinet délirants mais au fond très intuitifs et sensés. Moi seul ai la patience et l'attention requises pour ses coqs-à-l'âne érudits et judicieux.

- Il ne sait pas raconter une histoire, sarcastise Ouli. Il part dans tous les sens, on ne sait jamais où on en est!

- Au contraire! rétorque Kahn. Je parle comme Antoine peint. Je progresse par fulgurations minutieuses à travers les méandres de mon labyrinthe, et j'atteins toujours mon but.

- C'est vrai, Antoine? Tu peins comme il parle?

- C'est difficile de comparer, dis-je. Mais c'est vrai qu'Olivier est à la fois un lyrique lent, comme Claudel, et un subtil diffracté, comme Stendhal.

- Mes coqs-à-l'âne sont des aigles-à-l'étalon! renchérit Kahn triomphalement.

Marie et Ouli rigolent, bien qu'elles n'aient écouté que d'une oreille distraite ces bavardages de Blancs. Elles-mêmes sont d'impressionnantes démonstrations en chair et en os de l'élégance, de la grâce et de l'énergie africaines. Deux théories vivantes, plus pertinentes que tous les discours, plus irréfutables que tous les axiomes.

Ouli est vêtue d'une robe si moulante que les écailles de serpent marron, noir et beige du tissu paraissent peintes à même sa peau sépia. Des tresses dorées sont savamment emmêlées à ses cheveux pour former quatre pivoinés plantureux surgissant tels des radars sphériques de son beau crâne régulier. Ses ongles sont peints en blanc, et des sandales compensées à semelles mauves et à lanières

roses parachèvent l'effet globalement floral de sa silhouette, comme si des roses et des lilas naissaient sous ses pas.

Marie, elle, n'arbore ce soir ni perruque ni tressage. Défrisés, pommadés, embaumés, ses cheveux sont relevés en un élégant chignon au sommet du crâne; deux accroche-coeur, détachés de la masse du noir cylindre fibreux, serpentent le long de ses tempes comme les racines naissantes d'un lierre nocturne qui tenteraient de couler discrètement vers la lueur bordeaux foncé de ses lèvres peintes. Elle porte une robe très courte en coton blanc, sans manches, dont les attaches glissent par-dessus les adorables monticules de ses épaules pour se rejoindre juste sous les omoplates en un cercle rigide qui attire comme une cible l'attention et le regard, avec presque autant d'efficacité que, au verso, le P tatoué au centre de son front.

Kahn, en attendant que ses autres invités nous rejoignent, passe à l'attention de Marie un disque de xylophones enregistrés en Centrafrique.

- Ecoute, Viviane, c'est de la musique zandée, comme toi.

- Oh, c'est gentil, chantonne Marie touchée.

- Et tu sais comment s'appelle la chanson? *Maria*, en ton honneur.

- Ouuuuuuuh, vocalise Marie. Merci beaucoup Papa Olive!

Kahn monte le son, le morceau démarre en trombe. On dirait du Gillespie tellement ça jouit. La première version du morceau est sans paroles, comme la répétition au sol d'une figure aérienne. Une spiritualité vibrionnante émane tambours battants de l'instrument en bois; une sarabande moléculaire se produit, et en une débauche de

craquements, une girandole de tintinnabulations mélodieuses, le xylophone refusionne en l'arbre dont il fut tiré. Vers la fin du premier morceau, le chœur des esprits de la forêt, les dryades du Haut-Mbomou, font malgré tout entendre leurs voix.

- Tu comprends ce qu'ils disent, chérie? C'est du sango?

- *Ên-en!*

Je la soupçonne de n'avoir simplement pas envie de traduire. Elle et Ouli se sont mises à onduler dès que le cliquetant clavecin boisé a lancé sa chamade. Voici la version avec les paroles, maintenant. Kahn monte encore un peu le volume. Les chants viennent se nieller en contrepoint sur l'accélération même de la scansion. Le martèlement est un animal en pleine course qu'il s'agit d'encourager, de guider, de flatter à la voix, pour lui faire jaculer toute sa liqueur de joie dans l'entonnoir hélicoïdal du rythme pur.

Ici l'Afrique. La vélocité parle à la sinuosité, et rit et chante avec elle.

Kahn et moi, admiratifs éperdus de nos Africaines, les observons s'imbiber de vibrations. Marie n'a nul besoin de comprendre: il est évident que cela lui parle. Elle remue comme la palme d'un arbre à laquelle les racines transmettent la sève d'un message magnétique et vital. Elle se laisse porter par les vagues du son, comme la «svelte nef noire» d'Achille que la houle frôle et fait délicatement tanguer.

Drôle de duo, le subtil Kahn et la belle Ouli: un couple en clair-

obscur.

Le noir pessimiste, le ténébreux, le calme cynique, c'est lui. Sombre, fier, tranchant comme un sabre, déterminé et farouche tel le Dieu d'Israël, poursuivant de son mépris jusqu'à la septième génération quiconque se rend responsable des péchés de mauvais goût, de bêtise, d'insensibilité, de cruauté, de jalousie, de médisance, de fausse ambition ou de vraie platitude.

Elle, fraîche, rieuse, lumineuse comme un agrume, débordante de cette gaîté grave des Africains qui est le contraire même de la frivolité ou de la puérité, inépuisable de sensualité comme un animal à fourrure, aiguë, intelligente, plaisamment sarcastique, toujours moqueuse, jamais méchante.

Après le morceau zandé, Kahn nous passe un disque de Youssou N'Dour.

- Ça, c'est de chez moi, fait tranquillement Ouli.

Elle se lève comme si elle décachetait tranquillement une lettre dont le texte lui serait connu d'avance. La voix aiguisée du Sénégalais est la spatule qu'il fallait pour décoller l'ovale ferme de ses fesses de leur siège en extase.

Marie, qui aime modérément cette musique-là, se contente de frapper dans ses mains en se dandinant souplement sur sa chaise.

Ouli, elle, lévite lentement.

Elle a réglé l'appareil sophistiqué de son corps, ses membres, toute sa fibre interne, sur la longueur d'onde trépidante du

chanteur. Chaque parole de Youssou N'Dour, chaque picotement cardiaque des percussions pince un fil de la marionnette vivante en quoi s'est métamorphosée Ouli. Cette science infuse de la transformation des sons en mouvements millimétrés dans les trois dimensions de l'espace participe du prodige.

Ses bras montent et descendent, serpentins angelots d'une échelle mystique, ses jambes valsent l'une avec l'autre tels de langoureux partenaires, ses fesses fascinantes diffusent mille pulsations vers les murs, tamtam distinct rameutant les électrons éparpillés du désir. Pieds perpendiculaires l'un à l'autre, les pointes touchant à peine le sol, assise sur le coussin d'air palpitant du tempo, Ouli laisse ses bras batifoler comme les ailes d'un oiseau en parade. Ses mains rebondissent sur son corps aux muscles tendus comme la nervure d'un clavier vertical. Elle enchaîne une petite tape fluide de la main droite sous l'aisselle gauche, une de la gauche sur le crâne, puis sur le sein droit, et un tir groupé de caresses qui ponctuent à même l'épiderme le phrasé mobile que trament la musique et la voix en circulant de part en part de ce corps féérique.

Marie ne résiste pas longtemps à cet appel des muscles dont elle pratique couramment la grammaire. Elle se lève et invente quelques mouvements sobres des fesses, qui viennent se superposer aux oscillations de la croupe montée sur roulements à billes d'Ouli. Puis, ayant apporté son point de vue sur la grâce vivifiante du moment présent, elle se rassied sans regarder personne, sans vérifier si elle a été vue, ayant simplement bavardé quelques secondes avec sa soeur - la liane et la lionne - dans cette langue électrifiée qui ne porte pas de nom, ce swing cascadié des jointures.

Ouli danse presque accroupie maintenant, toujours sur la pointe des pieds. Ses abdominaux rebondis ne paraissent faire aucun effort, leur inépuisable énergie mobile s'assimile à une nervosité affable, une vigueur liquide, une transe tranquille.

Ses mains sculptent une intangible poterie mentale, doigts écartés, paumes offertes, elles tissent une algèbre visible, encadrant son sexe, enjambant ses cuisses, remontant mollement, portées par le vent, jusqu'aux épaules, se désolidarisant l'une de l'autre le temps d'un crépitement d'aigus puis revenant se croiser sur les seins avant de repartir très haut au-dessus de la tête elle-même miraculeusement immobile et stable sur la colonne du cou, tel un baquet de linge en équilibre sur le crâne au retour de la rivière.

La chanson s'achève. Ouli se rassied sur sa chaise en riant comme d'une bonne blague de son prodige. Son front ne porte pas la moindre gouttelette de transpiration.

Kahn, d'une voix très posée, comme s'il dictait une note à un factotum en coulisse, dit:

- Cette femme n'est-elle pas tout simplement à éjaculer sur place?

- Tu danses comme une reine, dis-je en embrassant Ouli sur sa joue tiédie par la transe.

- Ah oui! confirme Marie en lui tendant sa paume pour une tape de connivence. Bravo ma soeur!

- Oh, fait Ouli en tapant nonchalamment dans la main de Marie tandis qu'un petit sourire victorieux lui naît aux lèvres, je bricole...

Les autres hôtes de Kahn nous rejoignent. Kahn a gentiment pensé à inviter deux amis centrafricains pour que Marie puisse s'ébattre avec eux dans la joie du sango. L'un s'appelle Kader, il est photographe, et manifeste une politesse teintée d'ironie qui s'acclimate spontanément au scepticisme imprégné de courtoisie de Kahn.

- Salut, Abdelkader, Prince du Djihad! fait Kahn en guise de bonjour.

- Bonsoir! French Kahn Kahn! Conquérant Suprême des Arts et des Lettres! répond calmement Kader, apparemment habitué aux clowneries théâtrales de Kahn.

Sitôt présentés, Marie et Kader discutent en sango. Très vite leurs bonnes volontés respectives s'amalgament, conformément à cette gentillesse innée des Africains, cette politesse à la fois naturelle et rituelle qui n'a d'équivalent, en France, qu'au sein de la très haute aristocratie. Kader offre à Marie une pellicule pour son petit appareil automatique, Marie l'invite en retour à venir se régaler à l'atelier d'une *goussa* et d'un *ngombo* à la semoule.

A minuit, la soirée est en haute mer. Kader m'interpelle.

- Beau', m'accordez-vous la permission de danser avec ma soeur?

- Bien sûr, dis-je, si elle est d'accord.

L'autre Centrafricain, Fernand, est également un phénomène d'amabilité, de bonne humeur, et de courage. A Bangui, il était footballeur professionnel. A Paris, il poursuit des études de sociologie le jour et travaille comme gardien d'hôtel la nuit. Le rare

temps libre dont il dispose est consumé en lectures solitaires. Politique, histoire, philosophie, théologie, tout lui sert à méditer sur le sort de l'Afrique et sur les hypothétiques moyens de rectifier le désastre.

- Il faut pendre tous les chefs d'Etat corrompus avec les tripes de tous les marchands d'armes et de pétrole, proclame Kahn pince-sans-rire pour pimenter la conversation.

Le doux Fernand sourit mais n'acquiesce pas.

- Je ne parle plus politique avec mes compatriotes, me confie-t-il. Ça se termine régulièrement à couteaux tirés.

«Grand Kader» et «Grand Fernand», comme les nomme respectueusement leur petite soeur Marie, connaissent sur le bout des doigts les linéaments culturels et historiques de leur continent martyr. Les analyses de Fernand sont fines, précises, désabusées. Son exil ressemble beaucoup à celui d'un Florentin sans illusions de la fin du Quattrocento: les réponses circulent telles des alouettes dans son crâne sans cesse en éveil, à la recherche de leurs questions que nul n'a le bon goût ni la présence d'esprit de formuler.

A deux heures, le dernier invité de Kahn est enfin là. C'est Aurlus Mabele, le grand Gourba, une vedette terrible de Dakar à Djibouti et de Kinshasa à Kartoum. «Le vrai précurseur de Koffi, c'est lui! L'inventeur authentique, original et patenté du soukous, un danseur hors-pair», m'explique Kader dont Aurlus est un ami intime. «Toutes les Antilles entrent en effervescence quand on

prononce le nom d'Aurlus.»

«Tu le connaissais?», dis-je discrètement à Marie.

«Bien sûr!» fait-elle en me décochant un regard où darde le soupçon, un peu comme si j'avais osé demander à un Britannique s'il a eu vent de William Shakespeare. «On l'écoutait beaucoup à Bangui.»

- C'est un grand musicien et un grand ami, nous présente Kader. Et voici Antoine et Marie-Viviane. Antoine est un grand peintre. Regarde, Aurlus, ces toiles, là, sur le mur, sont toutes de lui... Là, je reconnais Viviane, et là, ce petit garçon qui joue, c'est votre enfant?

- Non, dis-je.

- Ah bon? Mais alors, qu'est-ce que vous attendez? continue-t-il en riant, emporté par la force d'inertie de son bagou. Le neveu, Beau', c'est pour bientôt?

- Le neveu, dis-je, si Dieu veut...

Si Dieu veut. En répondant par une boutade à Kader, je m'aperçois que j'ai repris spontanément une expression récurrente de ma propre mère, Berthe Lomazzo, enfouie depuis la mort de mon père dans une communauté chrétienne où les journées se diluent en prières et en actes de charité.

Il faudra que je lui donne de mes nouvelles, me dis-je, ouvrant en moi une parenthèse au coeur du bruissement des rires et des conversations, de l'ivresse générale et des mélopées pygmées des

Zap Mama.

Par cet étonnant effet pendulaire qu'ont les phrases et les mots qu'on prononce sans y penser, l'expression que je viens de rétorquer machinalement à la plaisanterie de Kader a tissé devant mes yeux un paravent, de l'autre côté duquel l'ambiance positive de la soirée n'est plus qu'un jeu d'ombres chinoises, un écho frais, tandis que le lointain souvenir qui se projette en moi au verso de l'écran mémorial possède tout le volume du présent vécu.

J'avais huit ans, je pratiquais le judo. A chaque prise, lorsque je retombais sur le sol, un craquement résonnait le long de ma colonne vertébrale. Ce n'était pas particulièrement douloureux, mais j'avais noté que cette résonance n'était pas comparable au bruit que faisaient les autres enfants en chutant sur le tatami.

J'en avais parlé à ma mère, qui m'avait répondu alors quelque chose que je n'avais pas compris, et surtout que j'avais parfaitement oublié depuis ce temps-là jusqu'à ce soir: «Ce n'est rien, c'est le diable qui trinque.»

ndjé ndjé ndjé

kalé nguéla

kati kalé nguéla

sabala kata

kagoulou kala

lakamoué nékitololo

kamoué nékitololo

filapo

Les vocalises argentines des Zap Mama criblent le paravent de mes pensées. Elles font déjà trembler et vont bientôt déchirer la

toile d'araignée du passé dans laquelle je me suis laissé prendre.

Je me demande à quoi rimait cette réponse: «Le diable trinque.» Cela signifiait-il qu'il souffrait à chaque déflagration de mon épine dorsale? Ou qu'il portait au contraire un toast à sa victoire?

La semaine suivante, un mouvement me fit retomber avec encore plus de violence que d'habitude. Les yeux embués, la respiration coupée - les poumons retournés comme des gants de telle sorte que le vide, où l'air a sa demeure, est devenu le plein, d'où l'air doit s'exiler -, je tournai ma tête vers ma mère, assise sur un banc au fond du petit gymnase.

Elle me contemplait avec une intensité onirique; ses lèvres fines et sèches s'essorèrent subrepticement en un rictus mauvais.

Marie s'approche de moi et d'une petite tape ôte mes deux mains jointes sur mon crâne.

- Aïch! Nantoine! Il ne faut pas mettre les mains comme ça, chez nous ça veut dire qu'on est triste.

Elle s'assied sur mes genoux, les deux affectueux tentacules de ses bras m'enlacent, ses lèvres se déposent sur les miennes et elle murmure, imprimant ses paroles de miel sur la muqueuse de mon palais:

- Ça va mon coeur?
- Ça va, chérie. Allons danser.

En pressant Marie contre moi, j'ai une ultime vision de ce

sourire empoisonné sans visage - comme celui du chat de Chester -, vite cautérisée par le corps brûlant de la femme qui m'enlace et que j'aime.

Aurlus Mabele est un ange bavard, attentif, modeste, drôle, au regard scintillant, vêtu, bien sûr, comme un prince de Perse. Costume trois pièces jaune vanille, chemise en soie bordeaux, cravate rose unie, boots noires en chevreau. Cet oiseau exotique beau et rare nous trace l'hilarant catalogue des sexualités africaines, ponctué des petits cris incrédules de Marie et d'Ouli. Dans certains endroits, raconte Aurlus, on renforce le pénis des garçons en le tapotant contre l'écorce d'un bananier. Les femmes de certaines ethnies ont un clitoris si long qu'elles s'en servent comme tampon quand elles ont leurs règles, en l'enroulant et s'obstruant le vagin avec. Quant aux femmes excisées, assure Aurlus, lorsqu'on frotte comme il faut à l'endroit qui convient, elles jouissent très exactement comme vous et moi.

Ouli et Marie sont scandalisées mais Kahn et moi, tordus de rire, poussons Aurlus à continuer ses surprenants contes africains qui ne sont pas pour les enfants.

A quatre heures du matin, la conversation redevient sérieuse.

«Vous savez», dit Aurlus, «j'ai beaucoup d'admiration pour les couples comme vous, Olivier et Ouli ou Antoine et Viviane. Je sais bien que certains frères y sont opposés, mais moi je trouve très courageux de votre part de braver les préjugés dans les deux camps.

- Merci, fait Marie.
- Jusqu'à présent, dis-je, nous n'avons pas eu de problèmes de ce côté-là.
- En parlant de problème, interrompt Ouli, le mariage, c'est pour bientôt?

XIV

Le Destin se met en branle

Peut-être est-ce le mot «mariage» qui nous a porté malheur?

Le soleil dans lequel nous nagions depuis six mois a fini par gercer la surface du bonheur, le vernis qui nous préservait s'est craquelé, et, comme sur les lèvres de Marie en hiver, le sang enfin est apparu.

Envieux de son ombre, le bonheur parut se lasser de lui-même. Il prit la décision de s'éroder, de se fissurer, de se déliter jusqu'au tragique trou noir.

Les ennuis sont venus les uns à la suite des autres, presque sagement, discrètement d'abord, sans grande conséquence, puis avec une sorte d'aplomb comique, de quant-à-soi bouffon, tels d'imprévus comédiens surgissant des coulisses dans un vrombissement bariolé, bousculant le scénario prévu, que l'on regarde d'abord passivement, avec un mélange d'exaspération et d'admiration tant leur technique d'improvisation est huilée et divertissante.

On ne sait pas que le Destin détourne notre regard, le temps de fourbir ses armes.

Comment deviner, aussi, que le malheur puisse s'annoncer par

de si clownesques laquais...

Marie n'a pas de papiers. Il y a un an, elle prit l'avion à Bangui avec un visa touristique. La nuit de notre rencontre, cela faisait déjà trois mois qu'elle vivait dans l'illégalité.

Le moindre contrôle de police un peu rude peut aboutir à son rapatriement forcé, accompagné d'une interdiction de dix années au moins de revenir en France.

«Interdiction Judiciaire de Territoire», «Invitation à Quitter le Territoire», «Reconduite à la Frontière»... Ces formulations grandiloquantes et grotesques de films d'espionnage dissimulent mal leur relent de réserve indienne.

Cela paraît absurde, quand on y songe. Quelques mots sans chair tamponnés au bas d'un formulaire administratif ont le pouvoir d'entraver les déplacements d'un corps, de révoquer l'organisation quotidienne d'une existence, de détruire en un instant une fourmillière de joies et de peines.

La plupart des frères et des soeurs de Marie vivent avec cette oscillante épée de Damoclès au-dessus de leur crâne, que l'habitude et la ruse ont rétrécie à la taille d'un canif, d'un croc de chien méchant dont il suffit de s'écarter pour continuer sa calme vie clandestine.

Les hommes se débrouillent. Ils finissent par connaître l'art de cette anodine guérilla urbaine, sans victimes sanglantes ni déflagrations excessives. Ils ont leurs repères, leurs habitudes dans

ce maquis mouvant au coeur de la ville.

Pour les femmes, c'est encore plus simple. Il suffit de ne pas se promener seule, en boubou, en dehors de son quartier, d'éviter telle station de métro, tel coin de rue. En cas de contrôle, les flics ne sont pas si compliqués à gruger: ce sont des mâles comme les autres.

Les plus dangereux restent les femmes et les Antillais.

Le regard de saurien des femmes en uniforme en dit assez sur leur sensibilité à la sensualité. Qu'on soit un homme ou une femme, elles sont à fuir. Les flics martiniquais et guadeloupéens eux, poursuivent un contentieux séculaire avec les Africains, qu'ils considèrent comme responsables de la vente de leurs ancêtres aux Blancs. Vieux linge sale qui se lave en famille à coups d'insultes et de brimades. «Immigré!» lance le Noir français en exhibant comme un grigri narquois sa carte d'identité. «Esclave!» rétorque méprisamment le Noir d'Afrique.

Chaque fois que nous passons devant un commissariat - Paris en est truffé -, la démarche de Marie se raidit, son angoisse se désassourdit, devient palpable. Sans ralentir notre pas, je serre sa main pour la rassurer et lui parle avec ostentation devant le vigile aux aguets dans sa cage rectangulaire, transparente comme un glaçon, sinistre comme un cercueil.

Un matin, très tôt, les flics firent une descente rue Belliard. Marie dormait chez moi, elle y échappa. Son vanity-case avait été forcé. Les cartes de séjour n'intéressaient pas les flics, venus pour

une vague histoire de drogue dans laquelle était impliqué le propriétaire du trois pièces que les filles louaient. Une fois l'appartement fouillé, aucune ne fut embêtée, et Marie retrouva tous les trésors dérisoires de sa vanité clandestine.

Peu après ce coup de semonce, je l'entendis discuter au téléphone avec Maman Bibi. Dissimulés dans le froufrou des *tongna*, *yadape*, *djoni*, *mingui*, *koussi*, *kirikiri*, *boubazo*, *loukoundou*, *poupoulengué* et *Nzapa bata io*, je captai les mots «mariage», «dix mille francs», et *ngaako*, littéralement «canne à sucre», terme qui désigne les Antillais en sango.

Je n'eus pas besoin de beaucoup questionner Marie pour comprendre que Brigitte connaissait un Martiniquais qui troquait un mariage blanc contre dix mille francs.

La décision que je pris en une demi-seconde tinta comme un tour de clé dans une serrure.

XV

L'estafilade

Pour commencer, Marie allait déménager à l'atelier. Je fus chargé de transporter depuis la rue Belliard son énorme sac de marin en coton noir, dans lequel étaient entassés pêle-mêle sa garde-robe bariolée: chaussures, jeans, robes, jupes, pantalons, combinaisons, soutiens-gorge et strings chiffonnés.

C'était sa seule richesse, et elle la traitait presque avec mépris. Au fond, ces objets sans âme n'avaient pas de réelle importance à ses yeux. Elle leur réservait le même détachement souverain, la même indifférence naturelle qu'à ses sacs à mains, à son portable, à ses bijoux, pures parures de surface, rognures artificielles de sa beauté qui n'ont de sens qu'accolés à son corps. Séparés d'elle, leur symbolique sensuelle les abandonne et ils gisent, creux et dévitalisés comme une peau de serpent abandonnée.

Personne n'est moins fétichiste que Marie. Elle vit sa beauté au présent, se sachant superbe mais ne s'accordant aucun culte, soignant son aspect comme elle soignerait une plante, s'arrosant, se nourrissant, se transplantant d'un look à l'autre, changeant de coiffure comme de chemise, ne se souciant de son image qu'au coup par coup, ne s'habillant et ne se maquillant qu'afin de fomentier une détonation de splendeur destinée à durer jusqu'au coeur de la nuit,

pour s'évanouir quand elle sombre dans le sommeil et se réarmer d'une éphémère ardeur nouvelle au lever du lit.

Le feu de ses artifices est conçu pour se consumer sans concession, raison pour laquelle il renaît si aisément de ses cendres.

Le soir où elle repartit rue Belliard, une bouteille de champagne au bras, pour fêter avec ses copines son emménagement chez moi et l'annonce de notre mariage, elle portait ses sandales blanches, son pantalon moulant beige à coutures apparentes, son tee-shirt noir à collerette de marguerites, et sa veste en jean bleu marine. Ses tresses ondulées, ornées d'une frise de petits rubans roses arrangés en pétales de primevères émergeant de la neige noire, évoquaient les coiffures follement africaines des reines de Velasquez.

Jocelyne, Clarisse, Hawa et Marie Kingamo l'attendaient; elles allaient passer la nuit à danser, manger, bavarder. Marie ne reviendrait, ivre et épuisée, qu'au petit matin, selon le scénario usuel, à la différence que ses affaires, cette fois, se trouvaient ici, rangées dans une grande armoire d'où j'avais délogé les miennes.

Je me mis à peindre autour de minuit. J'étais en forme, ma main zigzaguait sur la toile avec la promptitude d'une chauve-souris guidée dans la nuit par son radar hors-pair. A deux heures, j'avais déjà réalisé les mains de trois des Philistins occupés à crever les yeux de Samson, lorsque l'interphone cisaila le silence d'un bout à l'autre de l'atelier.

«C'est moi...», fit une petite voix chantante, ondulant sur l'effet de surprise.

Elle sonna deux coups à la porte, et me dévisagea avec un étrange sourire de défi lorsque je lui ouvris.

Le tressage était entièrement arraché. Son épaisse crinière noire, défrisée, s'élevait vers le plafond comme une immobile flamme de fibres, et sa joue gauche, ensanglantée, était entaillée à l'horizontale sur plusieurs centimètres. Son épiderme fin comme de la soie se retroussait sur toute la longueur de l'estafilade en un ourlet luisant, à la manière d'un drap défait. La plaie resplendissante semblait fière de sa propre nudité.

Marie me dévisageait en souriant, toujours sur le palier, épiant ma réaction.

- Ça va? dit-elle de ce ton flûté à l'écoute de son propre écho, sorte de sonar inclus dans sa voix comme le cliquetis harmonieux d'un dauphin.

- Qui t'a fait ça? dis-je en m'écartant pour la laisser passer devant moi dans l'entrée.

Marie ne semblait pas trop souffrir. Je me préparai quand même mentalement à me rhabiller - j'étais en caleçon et en tee-shirt -, à partir à la recherche du type, quel qu'il fût, qui l'avait blessée, pour le tabasser.

- C'est Hawa, dit-elle. Elle m'a provoquée, on s'est battu.

- Hawa! La douce Hawa! La mère de Prisca! la plus gentille, la plus calme de vous toutes!

Marie n'argumenta même pas. Je n'étais pas sensé capter les soubresauts volcaniques de la psychologie féminine africaine. Le

Destin, en tout cas, donnait furieusement l'impression de manquer d'imagination.

Pendant que je passais un mouchoir imbibé d'antiseptique incolore et indolore sur sa joue, tentant de rabattre le lambeau de peau qui pendouillait comme un bas dégagé de sa jarretelle, Marie me raconta tout.

Ma réaction la rassurait. Elle s'était préparée au pire en chemin, de la rue Belliard jusqu'à l'atelier. Peut-être allais-je refuser de lui ouvrir la porte, ou bien la répudier en découvrant cette sanguinolente altération de sa beauté? Son sourire venait de là. C'était une préparation au dédain, un pavois d'ironie et d'orgueil, un réflexe des ses lèvres à la fierté habituées, également un signe de confiance à la fois en elle-même et en moi. Elle souriait doucement, tel l'adorable *Saint Jean-Baptiste* de Vinci au doigt dressé vers l'insondable obscurité du ciel, comme on darde le faisceau d'une torche pour indiquer que, contrairement aux apparences, quelqu'un, là-haut, veille.

La soirée avait bien commencé, puis, très vite, la jalousie cumulée des filles avait pris les rênes. Hawa avait insulté Marie, elles s'étaient levées et battues sous les sarcasmes envenimées des trois autres. Rien d'inhabituel jusqu'ici, sauf que Hawa, la rondelette Hawa, Hawa aux yeux de génisse, Hawa la sage musulmane qui ne s'accordait qu'un Coca, à l'Existence, lorsque j'offrais une tournée de «Seize», Hawa avait sorti de nulle part, à la façon d'un tricheur son as de carreau dissimulé dans la manche, une lame de rasoir, et avait rageusement tenté de défigurer la trop bienheureuse Marie.

Elle avait profité des quelques secondes où, ayant saisi d'une

main le délicat tressage aux primevères roses, Marie avait été forcée de courber son visage vers le sol avant de se dégager violemment en abandonnant dans la paume d'Hawa une énorme touffe de cheveux (des *Darling*, «100% human hair», payés 150F la mèche chez N'na Tresses, 5, rue Poulet; il fallait trois mèches pour obtenir un tressage bien gonflé, sans compter la journée à 300F passée chez Anastasie, à se faire tresser) et quelques pétales froissés, piquetés du sang de la joue qu'elle avait, de l'autre main, entaillée en un éclair.

- Tu m'as fait ça pour qu'Antoine m'abandonne! avait vociféré Marie!

- Oui! avait honnêtement répondu Hawa écumante d'envie.

- Jamais! avait rétorqué mon coeur lacéré, sans cesser de songer à cette possibilité sur le chemin du retour, dans la fraîcheur orangée de la nuit parisienne, raccompagnée jusqu'en bas de l'atelier par l'aimable Gatien, après que Jocelyne, ayant confisqué le rasoir à Hawa, avait aidé Marie à couper fil à fil ses tresses saccagées.

Telle était la cause de son délicat sourire sur le seuil de la porte.

XVI

Les cris

J'insistai, le lendemain, pour qu'elle voie un médecin. Elle refusa, ne songeant qu'à son tressage détruit. Ce qu'elle désirait ardemment, c'était aller au salon de coiffure centrafricain du boulevard Sébastopol pour effacer l'affront et reconstituer illico sa parure sophistiquée.

Je parvins à négocier un examen de sa plaie par un pharmacien avant qu'elle ne s'engouffre dans le métro. J'avais renettoyé la joue au réveil, ôté les coulures de sang brun séchées avec un coton-tige humecté d'un antiseptique indolore. Le petit lambeau de peau en berne pendait toujours, et la plaie, maintenant, après douze heures d'existence, rosissait et se pigmentait de macules jaunâtres. Le lent labeur de la décoration chéloïde faisait son office, comme après une scarification.

- Comment vous-êtes vous fait cela? demanda aimablement le pharmacien.

- Je suis tombée, répondit Marie.

Il me jeta un œil soupçonneux.

- La plaie est en train de s'infecter, remarqua-t-il sobrement.

- Vous croyez qu'il faut aller à l'hôpital? dis-je.

- Ce serait plus prudent.

Moue de dépit de Marie.

- Désolé, chérie, mais le tressage sera pour une autre fois.

- Aïch!

J'utilisai le portable de Marie pour prévenir Kahn, dont la soeur, Mae, est chirurgien à l'hôpital Saint-Louis. A peine le taxi nous déposait-il aux urgences que Mae et trois de ses assistants nous accueillèrent, et prirent aussitôt Marie en main.

Une infirmière demanda à un guichet les noms et prénoms de la cigarière de Bangui.

Marie allait craintivement exhiber son passeport rouge au visa périmé quand Mae posa une main sur son poignet et dit: «Ça va, je la prends en charge. Note "Marie Lomazzo". Ça reste en interne.»

La petite troupe poursuivit son chemin à travers un long couloir aux murs vert pâle, passant devant deux flics qui encadraient un clochard au torse nu entièrement tuméfié.

- C'est vous qui lui avez fait ça? demanda hautainement Mae sans prendre le temps de ralentir sa course.

- Il s'est fait ça tout seul, docteur! Il s'est cogné contre un poteau au commissariat! répondit l'un des flics, goguenard.

- C'est aussi le poteau qui l'a attaqué dans le dos! lança la soeur de Kahn depuis l'autre extrémité du couloir, sans interrompre sa trajectoire ni tourner la tête vers les deux flics qui tanguaient entre le ricanement et l'offuscation.

Avant de pénétrer avec Marie et les médecins dans la petite salle d'opération, au fond du couloir, je jetai un dernier regard au clochard assis sur une chaise entre les deux policiers.

Il était torse nu, pieds nus, portait sur ses jambes écaillées de croûtes couleur prune et de taches ivoire un pantalon si troué et si sale qu'on l'aurait dit découpé dans la toile de jute d'un vieux sac de riz.

Une mandorle nauséabonde, mêlant des relents de crasse et de vomissures, enrobait le corps difforme de cet homme qui grommelait des mots sans suite en gardant son visage obstinément penché vers le sol.

Après avoir grignoté son esprit et ses pauvres pensées, sa misère émanée s'acharnait à le ronger de l'extérieur tel un insupportable écho, un imparable retour de flamme, un boomerang maléfique.

Ses mains menottées étaient si sales et si blessées qu'une carapace de vermine et de sang coagulé dessinait d'abominables guêtres sur le parchemin de son épiderme. Et ce tatouage sordide était si incrusté qu'il était impossible de deviner la couleur naturelle de sa peau. Il pouvait indécidablement être arabe, noir, blanc ou chinois. Ses yeux avaient peut-être été bridés par les coups de matraque, la steppe irrégulièrement dégarnie de son crâne avait sans doute été cabossée par les chutes répétées, les nuits passées recroquevillé dans un caniveau. Les mendiants de Bruegel sont de pâles bouffons en comparaison de ce déchet humain dont l'ordure atteignait une intensité presque mystique, et qui semblait avoir son rôle à jouer dans *notre* scénario tragi-comique en cours depuis la veille.

Ce pourrait être toi furent les premiers mots qui me vinrent machinalement à l'esprit, comme à chaque fois que je croise une des

ces sommités dans l'ordre de l'avilissement qui croupissent aux coins des rues parisiennes et dans les stations de métro. Puis, une fois traversé le sas de remugle dense qui coupait le couloir vert en deux au niveau de sa chaise, je raturai ma pensée et me dit: *Ce pourrait être le Christ.*

Lorsque j'entrai dans la salle d'opération, je pris la décision de peindre de mémoire sitôt revenu à l'atelier ce pauvre infâme, une fois notre péripétie terminée et le visage de Marie raccommodé par les doigts experts de la jolie Mae.

Marie s'allongea sur une table recouverte d'un épais cuir gris et poussa un hurlement de douleur quand l'aiguille anesthésiante s'enfonça dans sa plaie.

Elle cria distinctement cinq fois, en tapant à chaque fois de la main droite contre la table.

Ses cris n'avaient rien de geignard ni de puénil, ni d'affecté ou de couard. C'étaient des vocalises rituelles, des ballonnets d'énergie expulsés par la douleur, chargés d'en emporter des lambeaux en s'enfuyant à l'air libre, des *oh hisse!* animaux magnétisés par l'effort, un serrement de dents de ses cordes vocales. Cette touchante souffrance de Marie possédait l'étonnante spontanéité d'un savoir-faire naturel, une technique de brousse instinctive, dont elle disposait au quart de tour sans avoir à la rechercher, comme la danse.

Je l'avais déjà vu résoudre à l'africaine un obstacle

déconcertant. Nous étions en Normandie, chez les Kahn, essayant de faire démarrer un barbecue récalcitrant. L'alcool, la briquette inflammable, le papier journal, rien n'y faisait. Marie aidait Ouli et Mae à la cuisine, et nous regardait par la fenêtre, Kahn et moi, échouer dans cette tâche immémoriale, simplissime et cruciale. Elle nous rejoignit alors et nous demanda de la laisser faire

Elle s'accroupit face à l'animal de fonte, retira un à un tous les ersatz combustibles du tas de charbon de bois, et les remplaça par un petit monticule fait de brindilles, de papier et même de lambeaux de sac plastique qu'elle pêcha au hasard autour d'elle. Puis elle déposa une allumette au coeur de la termitière artificielle qu'elle venait d'improviser, souffla délicatement sur l'illogique édifice lilliputien, et la flamme jaillit.

Ses doigts remuaient agilement les brindilles sans prendre le temps de se brûler, et le feu s'amplifiait comme un serpent qui s'extirpe de son panier sous l'impulsion flûtée du charmeur.

Voilà, ses cris avaient pour fonction de charmer sa douleur, imitant ceux de cette femme peule accouchant sur la terre, accroupie près d'une tente, tapant en rythme sur ses cuisses de réglisse luisante. Ce documentaire britannique révélait l'inverse d'un accouchement sans douleur tel qu'on les pratique ici, qui donnent aux femmes en gésine l'air de grasses batraciennes renversées en train de s'asphyxier. C'était un accouchement *avec* la douleur, une gymnastique acérée pour ne pas se laisser distancer par le déchirement ni lui tourner le dos, une scansion de courage et de ténacité servant à dompter l'antique malédiction à coups de fouets langagiers (la femme, tout en criant et en tapant sur ses cuisses,

récitait une psalmodie swahilie), la voix servant de mèche ardente au fouet pour tenir magiquement la douleur à distance et en respect.

Enfin l'anesthésiant fit son effet. Les internes relâchèrent leur pression sur les membre et la tête de Marie. Elle ne risquait plus, en gigotant, de faire déraiper l'aiguille experte de Mae qui s'enfonçait et ressortait de la chair vive comme une chenille traçant son repas à la surface d'une feuille de chou.

Les semaines suivantes, la plaie s'encroûta et adopta un joli ton violine, puis pourpre, puis amarante. La croûte mordorée s'émietta en petits granulés blanc comme du gros sel, puis jaunâtres, puis elle finit par se dissiper.

Marie dut se garder du soleil sur la joue et ne put se faire tresser pendant quinze jours. Un grand bandeau de velours noir passé autour de son front maintenait sa belle tignasse naturelle à la verticale, empanachant son gracieux visage comme la touffe d'éperons verts qui surplombe un ananas de Cayenne.

La cicatrice décida aimablement de ne pas se boursoufler, les fils chirurgicaux bleu azur se délitèrent d'eux-mêmes, et la belle blessure bordeaux acheva de se résorber dans l'épiderme en un tatouage indicateur, une flèche pointée vers la commissure des lèvres, accompagnant l'invisible message: *Veillez déposer vos baisers ici.*

XVII

Tamtam

Approche, ma Marie pleine de grâce. Viens contre moi, ma vie. Nous n'aurons jamais besoin de beaucoup de mots pour nous comprendre: ta peau et ma peau parlent la même langue.

Ta fraîcheur, ta splendeur d'âme, ton coeur d'or dans ton corps doré attendrissent mon vieux coeur usé. Viens ma Vive. Injecte-moi ta claire vigueur. Que ton sang vermeille me désaltère, que la moiteur de ton vagin oblongue m'embaume comme une radieuse rose d'ombre obscure et odoriférante.

Mo ké pendéré mingui. Mbi été batéré. Mbi yé mo. Déré timbi andéré.

Tu t'es mise en colère, hier, parce que j'ai ri de plaisir en te voyant manipuler ton grigri contre les cauchemars. Tu as cru que je me moquais de toi. Comme s'il existait un seul atome de ton être dont on puisse ricaner, mon ange ! Tu m'a lancé, dans ton accent sinueux plus précieux que mille traités de rhétorique: «Tu n'as pas

vu toutes mes couleurs!»

Chérie, cette délicieuse expression venue de Bangui, dont l'équivalent si fade est sans doute: «Tu ne sais pas de quoi je suis capable», a pénétré dans mon imagination tel un inattendu javelot sauvage, à l'image de ton tatouage de reine, ce P de la Peinture inscrit au coeur géométrique de tes pensées.

Comme tu as raison.

J'ai beau connaître sur le bout des prunelles le brun crémeux de ton épiderme, le bleuté émeraude des veinules qui jaillissent par transparence au-dessus de tes petits seins coniques, le noir incomparable de tes cheveux, le marron velouté de tes grands yeux, je n'aurai jamais fini de voir toutes tes couleurs.

Tu ne sauras jamais, pour ta part, la réelle admiration que j'éprouve pour toi, comme tu ignoreras probablement toute ta vie les noms de Rembrandt et de Raphaël.

Et Dieu sait si j'aime cela.

Ton indifférence hiératique pour ce que je suis vraiment, ta façon de passer nue, chaque matin, souveraine et sculpturale, devant mon chevalet, sans un regard pour la toile en cours, en te dirigeant vers la salle de bain comme si le reste de l'univers n'existait pas, me remplit d'un plaisir dont j'ignorais la saveur et jusqu'à la possibilité.

J'aime penser que tu ne verras jamais la différence entre ce portrait de toi que j'ai peint pour que tu l'envoies à ton père et ta mère, à Bangui, et l'antilope composée d'ailes de papillons qui décore le mur de l'ambassade de la rue des Perchamps.

Peut-être trouverai-je un jour les mots pour t'expliquer pourquoi tu désagrèges miraculeusement les plus attirantes

étudiantes des Beaux-Arts, les blêmes beautés qui ont traversé cet atelier et dormi dans ce grand lit avant toi. Elles ne t'arrivent pas à la cheville, ces bavardes et charmantes gamines qui imaginaient me séduire en me noyant de compliments, prononçant des paroles d'expertes que tes lèvres idéales ne proféreront jamais, puisque tu en ignores le sens et jusqu'à la possibilité.

J'aime la radicalité de ton exotisme.

Aucun des critiques d'art les plus cultivés, les plus raffinés, n'aurait su inventer ce commentaire si simple, si juste, que tu m'offris le jour où tu me suggéras, *puisque je possédais de belles couleurs et que je savais si bien les mélanger*, de repeindre les murs extérieurs des maisons pour me faire admirer du plus grand nombre.

De ton coeur à mon coeur en si peu de mots se frayant un chemin depuis tes yeux jusqu'à mes oreilles, on ne m'avait jamais rien dit d'aussi candidement touchant sur ma vie et mon oeuvre.

Viens ma vie.

Je sens contre mon dos ton corps en flamme. Tes cuisses coulissent sous les miennes Tes bras m'entourent avec précaution. Tes mains déliées palpent mon ventre et roulent entre leurs longs doigts la fourrure de mon nombril, qu'elles tressent en d'infimes nattes à peine puis relâchent pour venir vite fouiner autour de mon intrigant *kengué*. Tu l'effleures maintenant avec une délicate animalité, comme si tu craignais de l'érafler, comme si tes phalanges gorgées d'huile d'amandes douces étaient des antennes

sensibles, curieuses, affutées, audacieuses, farouches, timides et fraîches.

Viens Vivi.

Je me retourne, nous sommes face à face maintenant, je sens contre ma poitrine la chaude radiation de ta peau.

J'embrasse, je lèche, je tiraille, je mordille ton *mê* gauche, tu caresses ma nuque, tes doigts s'insinuent dans mes cheveux que tu aimes tant tressoter eux aussi.

Et tu commences à gémir.

Nous sommes ensemble, maintenant, nous ne nous quittons plus, nous nageons dans l'Oubangui, toi et moi, chez toi, dans notre Afrique en exil, dans ta ville, dans ton large et calme fleuve qui rend, m'as-tu appris, la peau plus noire.

Ta langue mâchonne ma langue, tes mains flattent mon échine de gros chien pâle, car je suis sur toi même si c'est moi qui t'emporte. Tu es ma fille, ma femme, ma soeur, quelqu'un, quelque part - tu l'appelles *Nzapa* -, t'a menée vers moi, une nuit, au Saphir, où nous nous sommes adoptés. Plus jamais plus personne ne te fera de mal, mon coeur. Et *Nzapa* sait que je tiens mes promesses.

«Ouh! c'est très bon...» murmures-tu comme si je n'étais pas là. Tu as raison, mon adorable Marie, il est inutile de dire autre chose. Tout ce qui a été prononcé, écrit, peint et filmé sur ce que nous sommes en train d'accomplir dans la nuit noire n'atteint pas la douce véracité de ton chuchotement de velours: *Ouh! c'est très bon*.

Je mordille ton oreille gauche, en évitant de me blesser à l'épine d'or de ta boucle, je dépose ma salive au creux du gracile pétale brun qui sourit à mes baisers, et tu continues de gémir.

J'aime te le faire autant que tu aimes que je te le fasse.

Les doigts de ma main droite coulent sur ton flanc mais tu ne ris pas, toi d'ordinaire si chatouilleuse. Ma main vient parlementer avec ton doux *dondo* qui giboule de désir.

Comme tout est simple, chérie. Je t'aime, tu m'aimes, ton *ngbonda* rebondi aime ma paume qui le presse pour soulever tes hanches fines, ton *dondo* aime mon *kengué* qui s'y enfonce lentement, et j'aime et tu aimes cette sensation banalement délicieuse de tamtam intime qu'il est inutile de décrire davantage.

Et tu gémiss toujours.

XVIII

Ascension

Le mariage aura lieu dans deux mois.

Formalités? Accomplies.

Examens médicaux? Passés: personne n'a le sida.

Robe de mariage? Essayée, commandée.

Bans? Publiés conjointement à la mairie du dix-huitième arrondissement et dans la petite ambassade de la rue des Perchamps aux murs fissurés recouverts de tableaux en ailes de papillons et de grandes photos de lions et de zèbres de la réserve du Koukourou-Bamingui.

Alliance de fiançailles? Achetée, offerte, appréciée.

Il ne nous reste qu'à patienter en croisant les doigts. Le personnel de la mairie s'est révélé charmant, ne fit aucune remarque en photocopiant le passeport rouge au visa périmé. Une grosse Antillaise nous félicita même chaudement. Mais la loi est la loi et la Préfecture de Police de Paris a dû être avisée du mariage d'un Français avec une étrangère, et a reçu par conséquent une copie du visa.

Désormais, le moindre fonctionnaire tâillon peut nous mettre des bâtons dans les roues, sous la forme d'une lettre recommandée

atterrissant dans la boîte aux lettres un matin de printemps.

Si cela devait arriver, si Marie était reconduite à la frontière avec interdiction de retour pendant dix ans, ce ne serait pas pour autant une tragédie absolue. Nous irions vivre à Bangui, voilà tout.

L'idée n'est pas faite pour me déplaire. Je peux peindre n'importe où, et j'aurais enfin un avantage de taille sur Kahn qui, à l'instar de Dapper, connaît tout sans avoir rien vu. Je ne serais plus un *monjou gozo*, un «Blanc à manioc» de la diaspora, mais un albinos assimilé, plus vraiment européen sans être entièrement africain.

Le Gauguin de Bangui, en somme.

«Parmi tous les projets absurdes qui constituent l'histoire des mauvaises idées, depuis celle d'Eve croquant le fruit jusqu'à celle d'alimenter les vaches avec de la viande, il en existe un qui pourrait, selon moi, être profitablement recyclé», déclara un jour Kahn à Fernand et Kader, circonspects, courtois, attentifs à leur habitude, formant avec Kahn ce qu'il surnomme «la troïka des palabres anti-colonialistes».

«C'est l'idée de Herzl, de fonder l'Etat juif en Ouganda. Mélanger les Juifs et les Arabes n'était pas une bonne idée. Les Juifs et les Africains sont beaucoup mieux faits pour s'entendre. Ils partagent la même énergie grave et gaie transmise depuis que le monde est monde. Après tout, les véritables Adam et Eve étaient africains non? Aux dernières nouvelles, ils vécurent quelque part

dans les gorges du N'Gorongoro. Combien y a-t-il de Juifs sur terre, aujourd'hui? Quinze, vingt millions? Une réserve dans le nord, ou bien au sud-ouest de Kampala, avec vue sur le lac Victoria, serait parfaite. La technologie israélienne profiterait à tout le pays, et les Arabes enfin débarrassés de leurs pires ennemis pourraient continuer de s'entremassacrer en famille comme ils le font depuis des siècles. Transplanté dans la jungle, l'antagonisme entre Ashkenazes et Sépharades s'évanouirait en deux trois générations. Il n'y aurait plus qu'une sorte de Juifs, de famineux danseurs et penseurs à la fois, l'idéal nietzschéen incarné: les Falashashkénases!»

Je repense aux clowneries de Kahn en rédigeant une lettre à ma vieille mère. Il est temps de lui annoncer la bonne nouvelle. J'imagine les conversation dans sa maison de retraite de bigottes bretonnes ressassant leur Evangile comme on mâche un chewing-gum sans goût. Je vais lui offrir une pincée de Bible pour la rasséréner. A mon âge, et au sien, il est raisonnable de gommer les rancunes réciproques.

*A l'attention de Berthe Lomazzo,
pension des Filles de Sion, Quimper.*

Paris, le 9 mai

Chère Mère,

J'espère que tu te portes bien, en ce jour de l'Ascension. J'en ai peinte une pour toi, je souhaite qu'elle te plaise. Le Christ est habillé de blanc et de jaune citron, il fait une sorte d'ample geste

tourbillonnant en rejoignant le ciel, un mouvement qu'on nomme «sumi-gaeshi» au judo. Tu vois que je garde une bonne mémoire. J'aimerais pouvoir te l'apporter moi-même mais cela m'étonnerait fort. Je suis débordé de travail et d'obligations, à quoi s'ajoutent les préparatifs de mon mariage.

Ma fiancée s'appelle Marie, elle est de Centrafrique. Je te joins sa photo. Je suis très heureux, et je suis sûr que tu l'aimeras beaucoup.

Je t'écrirai plus longuement une autre fois, cette lettre n'avait pour but que de t'annoncer que j'aurai bientôt une épouse africaine comme le prophète Moïse.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton fils Antoine

XIX

Claustration

Après la dispute sanglante avec Hawa, plus question de retourner bavarder rue Belliard. Marie se contenta d'allers-retours entre l'atelier et l'appartement d'Angèle. Le cercle de ses distractions, déjà restreint, s'était encore amenuisé. Sensible à cet exil dans l'exil, je lui proposai d'aller au cinéma, le soir, ou de se promener en touristes aux Champs-Élysées, à la Tour Eiffel...

- Aïe! Nantoinne! toi-même tu sais. Après le mariage, on n'aura plus peur de la police, mon coeur. Dans deux mois, on ira voir la Tour Enfer...

Elle restait pétrifiée par l'angoisse.

Je m'inscrivis à un club vidéo, rue de Clignancourt, louant chaque jour plusieurs cassettes pour qu'elle ne s'ennuie pas trop.

Je la regardais regarder les films, éblouissante de grâce dans son boubou aux couleurs de la *Sainte Apolline* de Zurbaran - vert, rose, jaune -, me donnant l'impression d'héberger une reine déchue, allongée sur le petit divan réservé aux modèles, pieds nus, avec

leurs deux paumes pâles aussi alléchantes qu'une couche de beurre frais sur une tartine de pain doré.

En quelques semaines, nous avons épuisé le stock d'imbécillités américaines et françaises du loueur. J'aimais bien les films de science-fiction, plus ils étaient invraisemblables et plus je m'amusais. Marie, elle, avait une prédilection pour les films d'amour, et pour ceux où apparaît Whoopie Goldberg, Westley Snipe, Denzel Washington ou Eddie Murphy. Elle rit aux larmes en regardant *Big Mama*, quand le héros, dissimulé derrière un rideau de douche, entend et renifle la grosse femme qui défèque et pète bruyamment en se croyant seule.

La voir si gaie me comblait de joie, et je ne pouvais m'empêcher de rire en la regardant rire. Qu'est-ce qui aurait pu égaler notre bonheur, cet amour sans mots, communicatif comme le rire?

Parfois, je piochais dans ma propre réserve de cassettes vidéo, et je remarquai alors que sa concentration ne variait pas d'un pouce. Marie regarde avec la même intensité un film de Jean Rouch et *Les Feux de l'Amour*.

Cela me rendait encore plus énigmatique l'attrait exercée sur elle et ses soeurs par ces séries invraisemblables d'immobilisme, ces psychodrames pour mollusques, ces comédies connes, kitsch et nô.

Est-ce de l'identification à cette bourgeoisie américaine conquérante et stupide, où les Noirs ressemblent en tous points aux

Blancs qui eux-mêmes ne ressemblent à rien?

Difficile à dire. Mes Africaines ne s'habilleraient jamais comme cela, ne parlent pas comme cela, et ne pensent qu'à peine comme cela. Ce puritanisme humide est toujours, ici, dynamité par la ruse, le rythme, les rites et les rires.

L'identification, c'est plutôt quand Marie regarde la cérémonie du *sigui*, sur le petit écran sale de ma vieille télé posée par terre, et qu'une de ses jambes se met à tapoter sur le divan d'une façon autonome, sans que le reste de son corps esquisse le moindre mouvement, comme la baguette d'un batteur dont la cymbale serait le reflet sonore et visuel qui s'échappe de l'écran. L'identification, c'est le fait d'être toujours dans toute scansion comme un poisson dans l'eau.

Peut-être alors est-ce une fascination pour cette hystérie lente qui caractérise le monde des Blancs, le revers de leur supériorité technologique enfin mis à nu, décortiqué, disséqué? Ils ont beau posséder les avions supersoniques, les fours à micro-ondes, avoir inventé les portables et les ordinateurs, ils sont lents, lourds, saccadés comme des robots. D'ailleurs ces acteurs des *Feux de l'Amour* sont manifestement des androïdes.

Oui, je crois qu'il y a un peu de ça. La révélation passionnée, scrupuleuse, interminable, qu'il existe des êtres humains aussi foncièrement peu africains!

Ou bien est-ce l'inverse? Derrière ces visages vitrifiés, ces corps moulés en plastique raide, dans cette glaciation des dialogues surgissent des problématiques universelles, preuve que les consciences sont coordonnées de Los Angeles à un village Gbaya

de Haute-Sangha.

Amours, mensonges, trahisons, mauvais sorts, adultères, bébés kidnappés, confisqués, échangés, héritages captés, sexualités croisées, tentatives d'assassinats, voeux de prêtrise bafoués, hypnoses et poisons, baratins et désinformations... Vieil humus moisi de l'espèce humaine, millénaires ingrédients de la tourbe antique tels qu'ils sont répertoriés dans l'Ancien Testament, et dont le spectacle quotidien, minutieux, éclaté, rampant, grotesque, sous la forme de fragments nôt qui luisent à partir de quatorze heures derrière la petite vitre électronique, démontre que rien de nouveau n'est apparu sous le soleil, qu'aucun progrès n'a été enregistré depuis le Déluge, lorsque l'invisible Marabout qui trône au-dessus du Kilimandjaro, formula sa devise d'airain: «Les conceptions du coeur de l'homme sont mauvaises dès son enfance.»

Quant à moi, notre claustration volontaire me changeait assez peu de mes habitudes. Je fus même soulagé d'avoir un bon prétexte pour couper court aux dernières soirées où je daignais encore me rendre. Les ragots en profitèrent et allèrent bon train dans le petit monde des vernissages. Entre deux coupes, on se répétait que je me prenais pour Dostoïevski ou Van Gogh...

En réalité, je leur étais depuis longtemps devenu un extra-terrestre pour avoir rayé le mot *combien* de mon dictionnaire.

Et d'ailleurs, il suffit de fermer la porte sur soi, de rester silencieux, pour que tout se dégonfle.

En nous confinant à l'intérieur de notre Afrique minuscule, de l'Existence à Château-Rouge en passant par chez Angèle, la situation clandestine donnait à l'horizon de nos *oui* un piment de libération. Cela rappelait ces temps anciens où la vie des amants que leurs familles séparent dépendaient d'un rendez-vous nocturne avec un prêtre complice, qui allait, en bénissant leur union, leur ôter les menottes des conventions et des rancunes séculaires.

Roméo et Juliette à Barbès. Pyrame et Thisbé à la Goutte d'Or. «Ça c'est rigolo!», comme dit Marie dans son accent sucré qui rit doucement sous la cape de sa beauté de basane.

J'en profitai donc pour faire mon métier: observer, capter, scruter, absorber, étudier les moindres faits, gestes et sons qui s'échappaient du corps velouté de ma promise.

XX

Autres esquisses

Marie monte au Sacré-Coeur. C'est à deux pas de l'atelier, il suffit de prendre le long escalier étroit du passage Cottin, en haut de la rue Ramey, de passer sous la haie d'honneur des vignes vierges et des chats errant sur les murets, et on y est.

C'est le soir, aucun risque de contrôle des papiers, noyés dans la foule des touristes. Nous descendons dans la crypte. La messe a déjà commencé. Marie ferme les yeux et prie gravement.

Je regarde autour de nous, le public est composé de gens seuls ou en famille, Noirs et Blancs, qui ont tous en commun un faciès buriné par le désarroi, comme s'ils venaient de s'échapper d'un naufrage, ou plutôt comme s'ils étaient en train de sombrer collectivement dans une longue et lente catastrophe.

Marie fait sa prière d'exilée. Elle demande la protection de tous ceux qu'elle aime, restés là-bas, de l'autre côté de l'épaisse vitre de l'espace, englués dans l'embrouillamini de la faim, de la guerre et de la maladie.

Avant de sortir, je lui fais allumer un cierge devant une statue en marbre de la Vierge.

- Qu'est-ce que je dis?

- Ce que tu veux. Récite ton *Ave Maria*, par exemple. Tu le connais?

- En sango.

- Vas-y.

Elle se met à réciter son mélodieux *Je vous salue Marie* en couleurs. Bleu givré, coquille d'oeuf, blanc de Chine, rouge de Mars, jais et indigo.

«*Mari mbi bara mo*
grassa a si mo
guéa ké na mo
agounda maouawali kwé
agounda Jésus molengué ti ya ti mo
Mari Wamokondo Mama ti Nzapa
tene djoni tene ti é awa somparé
fade so na la ti kwa ti é
amen.»

Marie assiste à un téléfilm américain. Elle porte une perruque brune courte qu'elle a empruntée à Angèle, coiffée au carré, avec des mèches rouge, et elle garde sur elle son anorak noir, en attendant que le radiateur électrique d'appoint que j'ai fait rouler jusqu'au divan atteigne une température propre à faire s'évaporer la sensation de l'exil.

Voilà, il fait maintenant 25° dans l'atelier. J'étouffe, mais Marie va mieux.

Elle ôte enfin son anorak, les yeux rivés sur l'écran, un *kenguéléba* aux lèvres, une brindille de quinquéliba qui porte chance et blanchit les dents.

J'écoute les dialogues en travaillant, j'essaye de suivre l'action à l'oreille. Il s'agit d'une femme policière infiltrée dans une prison pour femmes où sévit un sadique maton violeur.

«Comment ça va là-bas? - Ça peut aller. Enfin, si on peut dire, c'est horrible. - Ouais, ça je m'en doute. Et Bobby? - Oh, pour lui ça va. - Ouais, c'est pas l'endroit que j'aurais choisi. - Tissy, pourquoi t'en rajoutes? - J'en rajoute pas. - Mais à t'entendre on dirait que j'ai tout gâché. - Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit. Tu crois que c'est facile pour moi? - C'est incroyable. C'est moi qui suis en prison et c'est toi qui t'apitoies sur ton sort! - Excuse-moi...»

- C'est bien? dis-je sans m'arrêter de peindre.

Pas de réponse.

- Ça parle de quoi, chérie?

Pas de réponse.

- Tu ne veux pas qu'on aille dîner? Tu avais faim tout à l'heure.

Vivi?

- Hii! Toi, tu vas mourir comme un chien! lance Marie au violeur en train de préparer un mauvais coup.

Je rajoute un peu de magenta au front de mon portrait d'elle aux cheveux nattés.

Marie manipule ses cauris.

Elle saisit d'une main les sept petites vulves nacrées saupoudrées de kola roux puis les laisse retomber sur le sol, comme des osselets, en les fixant intensément. La disposition des coquilles possède un sens précis, annonciatoire, qu'elle seule connaît.

Elle les déplace du bout des doigts, comme pour s'assurer qu'ils sont bien vivants, en écarte un du groupe, en retourne un autre, trie, observe, médite la prophétie sibylline.

Ces coquillages sont d'étranges et ravissantes petites choses, de minuscules masques bamilékés dont le recto rappelle un vagin en réduction, béant, avec la languette minéralisée du clitoris largement visible à l'intérieur de la fente. Bibelot cordial, volupté sculptée dans l'ivoire des mers. Au verso, c'est une menue mâchoire en train de saisir une proie, cruelle et sourde à toute objection. Un bord de cette incrustation lippue est légèrement plus écarté que l'autre, rictus de l'effort fait par la coquille carnivore pour déchiqueter sa victime.

- Qu'est-ce que tu fais, chérie?

- Rien, dit-elle sans relever les yeux de son puzzle d'osselets mobiles.

- Tu m'expliques? Quel sens cela a?

- Aïch! laisse-moi, c'est juste un jeu.

Je n'en crois pas un mot mais je n'insiste pas.

Et l'avenir reste clos.

XXI

La touche salvatrice

Laissez-moi vous parler une dernière fois de mon art avant la tombée de la nuit.

Au commencement est la touche. Je pense en touches, comme je soupçonne un musicien de méditer en sons, un écrivain en phrases, un cinéaste en plans ou, plus mystérieusement, comme les apôtres parlaient en langues.

Les mouvements, les volumes, les silhouettes même, ne s'impriment sur mes prunelles qu'après coup. D'abord me viennent à l'esprit des taches lumineuses, distinctes et autonomes, quel que soit le spectacle qui frémit devant mes yeux.

Les peintres ont médité pendant des siècles sur le moyen d'imiter la nature. Or la nature, désormais, est mal en point. Le prisme de ce monde si malheureusement transformé n'est plus valide. Il ne s'agit plus de copier la nature mais de la sauvegarder en se remettant à la penser.

Ma tâche est écologique en somme.

Je suis probablement le dernier des naturalistes *possibles*.
J'engrave sur mes toiles des sensations en voie de disparition.

Facile et difficile.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de se contenter de peindre des paysages, des horizons, des fleurs, des fruits, des femmes nues. Les thèmes d'ailleurs importent peu, raison pour laquelle ce sont toujours les mêmes depuis des siècles: corps, visages, drapés, l'atelier, une fenêtre ouverte sur la rue, la mer, un jardin, un épisode de la Bible, de l'Évangile, une citation de Dante, d'Homère, de Shakespeare ou de Cervantès mise en scène sur la toile, une série d'hommages aux maîtres qui ont précédé...

Tout cela revient toujours à l'oeuvre essentielle, la transfusion centripète de couleurs, la transsubstantiation du tohu-bohu extérieur en mon Eden mental.

Armé de mes ustensiles de martre, de papier, de carton, de toile, de fer et de bois, muni de mes huiles, mes siccatifs, mes essences, mes vernis, mes chiffons, je remédie à l'altération désastreuse du monde, je répare l'univers.

C'est très ambitieux, mais il le faut. Les obstacles qui se dressent devant moi sont inédits, les maîtres d'autrefois ne connaissaient pas tous mes soucis.

Ardent partisan de la touche, Delacroix remarque que la nature seule possède le secret de l'unité.

Le rocher est un microcosme de la montagne, la branche un

arbre en miniature. Il étudie les sinuosités que la mer, en se retirant, grave sur le sable humide, constate qu'elles imitent les rayures d'un tigre; il observe les vagues qui se divisent en infimes vaguelettes; il aperçoit une limace à la peau très exactement mouchetée comme celle d'une panthère; il assiste au combat inégal d'une mouche et d'une araignée, tel un dieu grec interdit d'intervention, et voit dans la victoire inespérée de la mouche une revanche sur l'habituelle fatalité de ces conflagrations minuscules et cruciales.

Cette unité universelle, cette mesure généralisée qui tranche avec le chaos des choses humaines, cette plénitude sans pourquoi qui fit inventer aux anciens Grecs l'atomisme - soit une pensée morcelante de cette nature trop bien tramée, un scalpel intellectuel inséré dans la densité trop stable des phénomènes afin de circonvenir leur inusable déploiement -, tout cela est bouleversé et ne reviendra plus.

Liguées, mécanisées, surarmées, déchaînées, les mouches ont pris le dessus sur les araignées, elles ont acquis le moyen d'abolir la belle et frêle géométrie spiralée des toiles secrétées par l'infinie patience du temps.

Ce que n'avait pu prévoir les Présocratiques, c'est l'avènement irréversible de l'atomisme, le règne définitif et vandale des hommes par la division de la matière, la soumission de la nature à cette désagrégation mortifère et son assassinat programmé à plus ou moins long terme.

Comment Zénon aurait-il imaginer que l'homme creuserait non seulement un trou à la lune, mais qu'il percerait la stratosphère au point de provoquer la débâcle de la banquise?

Comment Leucippe aurait-il pu penser que les âcres exhalaisons du labeur humain iraient empoisonner jusqu'aux nuées, et que la pluie, immémoriale source de fraîcheur, retomberait sur les forêts telles d'aveugles mâchoires grignotant la verdure de leur venimeuse acidité?

Comment Démocrite aurait-il pu concevoir que l'air, la substance la plus libre, la mieux partagée du globe, viendrait à manquer à l'homme, asphyxié par sa propre vaine et machinale furie de trafics en tous genres?

Quel sens peut posséder une marine lorsque des kilomètres de côte sont nappés d'une visqueuse glue noire?

Qui songerait encore à peindre une nature morte maintenant que la nature entière se meurt à feux doux?

Les dix plaies d'Égypte étaient une boutade comparées à ce que subit quotidiennement l'Afrique, ou même, aussi bien, la vieille Europe.

Soutine oserait-il peindre une de ses carcasses crucifiées, sachant que des milliers d'ovins, atteints d'une fièvre bénigne, sont anéantis parce qu'ils ne sont plus commercialisables?

Cézanne aurait la nausée à la seule idée de représenter des pommes, des poires, des pêches ou d'immarcescibles tomates à la peau plastifiée, défiant de leurs gènes recalculés les outrages du temps et prenant dans la bouche un insipide goût d'eau.

Delacroix lui-même, pourtant passablement pessimiste, ne pouvait savoir que les peintres du futur verraient défiler devant leurs yeux des êtres d'une si grisâtre uniformité mentale et vestimentaire. Nul Baudelaire n'aurait pu le prévenir qu'une fois nus dans les

ateliers, ces modernes *héautontimouroménos* révéleraient des corps craquelés, percés, lézardés, déparés et dépenaillés. La beauté surréelle d'une fiancée Surma à plateau; la grâce pondérée d'une Foulami aux oreilles étirées par des boucles lourdes et belles comme des organes génitaux surnuméraires, les adeptes occidentaux du piercing mutilant et du tatouage insignifiant l'ont travesti en transposant le rituel mystique en un dérisoire mimétisme de la misère humaine.

Ainsi fuit la gloire du globe. Ainsi oeuvre l'irréparable morcellement de la toile du monde, mal compensé par les légions de trompe-l'œil, les faux reflets de millions d'écrans de télévision et d'ordinateur. Ainsi se parachève la grande déchirure du tissu des êtres et des choses, de l'ozone aux ovaires et de l'Amazone aux mamelons percés.

Il me faut donc chercher ailleurs.

Une femme descend un escalier.

Je ne pense pas: «Elle est jolie.»

Je constate: *le reflet de son sac à main est lie-de-vin*; j'observe: *la pigmentation de sa joue droite est abricot*; je vérifie: *le motif de sa robe est garance, le fond de son foulard en soie jaune paille*.

Ce lie-de-vin, cet abricot, ce garance, ce jaune paille, comme des milliers d'autres teintes captées chaque jour, me hantent sans répit. Elles m'appellent, me parlent, me conjurent de leur trouver une place sur ma palette, autrement dit un havre de paix enfin sur

l'un de mes tableaux en cours, par la magie d'une métamorphose dont je suis coutumier et qui n'aboutira évidemment pas à une *Femme au sac à main descendant un escalier*.

Je baigne en permanence dans un matérialisme de l'immédiateté. Perpétuellement anachronique, la réalité se décompose pour moi en un kaléidoscope sensé, une fragmentation fugitive et infinie, dont je dois fixer le papillonnement dans le dictionnaire muet et luminescent de mon esprit.

C'est le réel qui est abstrait, c'est la réalité qui s'offre sous une forme conceptuelle. Tout mon travail, à moi, consiste à saisir cette abstraction hasardeuse, éclatée, insensée, absurde, *aveugle*, et à la rendre concrètement *figurative*.

Très aisé, très ardu.

L'art est long, c'est vrai, le temps est court, mais l'esprit de la vérité est fulgurant et sans cesse en éveil.

Je dérobe aux êtres - choses, animaux, humains, fleurs, minéraux, machines - leur substance pour nourrir mes visions. Ce qu'ils sont, ils ne le voient jamais, et si on le leur exhibait de force, ils ne le reconnaîtraient toujours pas. Il faut donc le leur emprunter pour le verser ailleurs. En voyant une marine dont l'horizon est traversé par un rayon de soleil lie-de-vin; un bouquet de fleurs dans un vase posé sur une nappe abricot; un cheval à la longe garance; une femme nue aux mollets jaune paille... la femme au sac à main, en supposant qu'elle entre dans la galerie de Kahn où sont exposés mes tableaux, ne saura jamais ce que je lui ai pris. On ne reconnaît pas dans la rue le survivant d'une catastrophe sustenté de votre propre sang, offert quelques semaines auparavant à l'intérieur d'une

caravane de la Croix Rouge.

Tout mon art consiste à transfuser la lumière inconsciente de la réalité dans l'omnisciente palette de mes créations.

XXII

Deux lettres.

Plus que deux semaines à tenir. Chaque jour je surveille la boîte aux lettres en croisant les doigts. Ce matin, la chance continue de nous sourire, la Préfecture ne donne toujours pas de signe de vie.

Juste une enveloppe blanche sur laquelle je reconnais la petite écriture sèche.

«Quimper, le 15 juin

Cher fils,

Je te remercie de ta lettre et de ton tableau, qui est arrivé en bon état. En revanche, je ne te félicite pas pour la décision que tu prends d'épouser une étrangère noire.

Du haut de ta grandeur d'artiste révolté, tu écrases généreusement des générations de bons patriotes, tu écrases les sentiments de ta mère et de tous ceux qui tiennent à toi. C'est pour ça que tu devais attendre si longtemps? Tu aurais pu te marier dix fois avec une bonne Française, quand ton vieux père était encore de ce monde. Mais non, c'était bête de lui donner un peu de joie. Pourquoi faire plaisir quand on peut détruire? C'est ça ton art? Qu'est-ce que tu veux prouver? Tu veux te marier en catimini comme un voleur? Tu veux traîner une épouse comme un boulet? Tu veux te détruire? Ça m'en a tout l'air. C'est d'une grande tristesse. Ton père, grâce au ciel, n'assistera pas à ce

désastre.

Antoine, tu as bon coeur, sûrement que c'est une fille sans papiers qui a besoin d'être épousée pour régulariser sa situation, mais pas toi, tu n'as pas le droit de le faire, avec le nom que tu portes, celui d'une famille qui fournit à la France des diplomates de prestige depuis que tes ancêtres paternels furent bannis de Florence. C'est monstrueux et ta vie ne peut être que misère. Tu vas mettre au monde des négrillons Lomazzo, c'est ça ton idéal? Tu aurais pu en trouver un autre en accord avec tes origines, ta nation, tes parents et ta famille.

A quoi ont servi tous les efforts de ton père, pendant la guerre, allant se mettre aux ordres du Général, à Londres, pour sauvegarder la pureté et l'honneur de notre nation souillée par les Allemands? Ce qu'Hitler n'a pas réussi à faire, toi tu l'achèves.

Je prie tous les jours depuis que j'ai reçu ta lettre, pour que cette calamité ne s'abatte pas sur notre famille.

Avec ma sincère affection, ta mère qui a le sens de la pureté.»

Un stylo, de l'encre, une feuille de papier.

Je réponds.

Paris, le 20 juin

Pauvre folle,

De quel droit te permets-tu de m'insulter ainsi que la femme que j'aime et les enfants que j'aurai un jour avec elle!

Je te savais une stupide bigotte, mais j'imaginai mon avertissement suffisamment clair en évoquant l'épouse africaine de Moïse. Je me suis donc trompé. Tu

es aussi aveugle que tu es infâme. Garde tes misérables et stériles prières pour ton propre cas. Ton Dieu n'est pas mon Dieu. Ton Dieu est un clown s'il accepte que tu me compares à Hitler parce que j'épouse une femme qui n'est pas de ma nationalité ni de ma couleur.

Mon Dieu sonde les reins et les coeurs, et mon Dieu a puni de lèpre Myriam pour sa mauvaise langue envers la femme noire de son frère.

Mon Dieu ne permettra pas que tes pensées sataniques - que mon père, qui avait un vrai coeur pur, n'aurait jamais eues - soient récompensées sous prétexte que tu pratiques une religion mécanique à laquelle ton cerveau étriqué ne comprend rien!

Sois maudite avec ta conception néo-nazie de la pureté de la famille. Tu ne fais plus partie de ma famille, tu es morte à mes yeux.

Ton ex-fils Antoine

XXIII

Nuit du Destin.

Plus qu'une semaine.

Marie prépare dans l'évier la viande halal, achetée à la Boucherie d'Afrique Bezza Mohamed, rue Poulet. Elle coupe les gros poulpes rouges qu'elle fera cuire avec des champignons de Paris et du koko, qui ressemble à de l'herbe broutée, de petites aiguilles de pin ramollies.

Elle pense à voix haute en manipulant la chair sanglante: «Ah! Vache folle! Bénis la viande que je vais préparer, Seigneur!»

Je récupère le tract publicitaire bleu de la boucherie, que j'insère dans un collage. C'est un calendrier des heures de prières et de jeûnes des fêtes musulmanes: Aïd El Fitr, Aïd El Idha, Achoura, Mouled. Je mets en évidence les fragments «Jour du Doute» et «Nuit du Destin».

Nous dînons sur la petite table pliante en teck où je pose parfois mes pots et mes pinceaux. Je mange à la main, comme Marie, dont le koko et le fougou de manioc sont très bons.

Après le dîner, je décide de nous emmener prendre un verre à l'Existence.

Marie met son pantalon en cuir blanc, sa chemise en daim beige, son ravissant anorak blanc, ses bottes noires en daim souple.

Il est vingt-deux heures trente, nous partons enlacés sous un parapluie dans la rosée nocturne.

A peine à l'intérieur de l'Existence, Marie pousse un cri:

- *Iii!*

Elle vient d'apercevoir Roseline, assise à une table près de la porte, récemment arrivée de Bangui. «*Iii*», c'est son nom de danse.

Les deux soeurs sont très heureuses de se retrouver, mais Roseline se renfrogne, dit quelque chose à Marie. Elle est vexée de m'avoir été présentée par son surnom. Pour effacer l'offense, Marie doit réitérer solennellement les présentations. «Ah oui, pardon, “Roseline”, c'est “Roseline”...» Un mot biffe l'autre aussi efficacement que si une machine nous avait fait retourner de dix secondes dans le temps, et les deux jeunes femmes sont déjà en train de rire et de faire leurs loopings en sango sans plus prêter attention à moi.

Tout le monde n'est pas encore là, mais le petit restaurant est presque comble. Nous nous installons à l'une des dernières tables libres, près du comptoir. Nous repoussons la table pour éviter les courants d'air. Claude fait remarquer à «Marie-Viviane» que nous bloquons ainsi aux clients l'accès au téléphone, posé à l'extrémité du comptoir. Ce type ne finit pas de m'intriguer. Il semble atteint d'une maladie rare, une sorte de daltonisme qui ne lui permet de distinguer que les Noirs. Il ne me voit pas, ne me parle pas, c'est comme si je n'étais pas blanc mais transparent. Marie le houspille en

riant. «Claude! On est clients nous aussi! Tu veux qu'on s'en aille?»

Il baisse la tête, ne répond pas. Il ne répond jamais.

Koya Guy, toujours sapé comme un pape, s'approche pour nous dire bonjour. Marie lui rappelle que c'est lui qui me fit découvrir la chanson du Gaou, chez Angèle, il y a plusieurs mois. Ils se mettent à la chanter en duo, lui debout devant notre table, se contorsionnant à peine, une vrille au ralenti, une torsade en apesanteur, juste histoire de démontrer hélicoïdalement que Nijinski n'est pas mort.

Puis il me taquine:

- Depuis que vous êtes fiancés, vous avez disparus, on ne vous voit plus.

Je le taquine en retour:

- Pourtant nous sommes ici tous les soirs, Koya. Il faut que tu changes tes lunettes!

Il rigole.

- Ah bon! Dans ce cas, je rectifie mon tir. Tu peux épouser ma nièce, je te la donne, c'est mon cadeau.

- Merci Koya Guy!

Vingt-trois heures, le défilé des femmes-fleurs commence. Angèle franchit la porte la première, suivie de Henriette et Doudou.

Angèle porte une combinaison noire, avec un voile transparent au niveau du nombril. Elle passe immédiatement derrière le comptoir où il y a à peu près autant de monde que devant, dépose son manteau au pied de la chaîne hifi, salue Claude en l'embrassant

sur la bouche et en se posant un instant sur ses genoux. Un miracle alors survient: Claude arbore un grand sourire. Enfin! le premier que je lui vois aux lèvres depuis presque un an que nous fréquentons son bar. J'ai compris! Il n'est pas allergique aux Blancs: il est farouchement hétérosexuel!

Isi repasse de l'autre côté du comptoir, elle ne nous a toujours pas vus. Elle feint de se disputer avec Modeste, un colosse svelte, musclé comme un guerrier massai et vêtu comme une pop-star. Sa veste, qui semble au premier abord en peau de zèbre, est en réalité imprimée sur toute sa longueur d'un code-barre gigantesque, avec la guirlande des chiffres, sous les barres, entourant sa taille. Isi fait de grands gestes théâtraux, ses lèvres se dilatent et se rétrécissent pour battre la mesure de ses invectives. C'est une comédienne fabuleuse, elle possède au plus haut point l'afféterie affûtée des Africaines. Soudain, elle m'aperçoit en train de l'observer. Un grand sourire éclate sur tout son visage, comme une déflagration laiteuse à la surface des eaux turquoise de Mururoa, au moment où ses yeux se posent sur moi. «Ça va mon frère?» me lance-t-elle, avant de reprendre sa diatribe.

Modeste proteste, il sort son carnet d'adresses, il le montre à Isi, d'où nous sommes je n'entends pas leur dialogue, je pense qu'il veut lui prouver qu'il n'a pas son nouveau numéro de portable, et que c'est la raison pour laquelle il ne l'a pas appelée depuis longtemps. Il faut dire à la décharge de Modeste qu'Angèle change de portable comme de chemise, ou plutôt comme de petit copain.

Le nouveau mécène du mois est un beau gosse brun aux yeux bleu, qui reste discrètement assis sans rien dire, émerveillé par

l'ambiance irréelle de joie bordélique et d'électricité sensuelle du petit restaurant. Il porte une veste en daim clair et un tee-shirt au logo d'une réserve d'animaux au Kenya. Ce doit être la première fois de sa vie qu'il vient dans un bar africain. «Elle l'aura changé dans une semaine...», fait sobrement Marie.

Ça y est, Angèle et Modeste se sont réconciliés, elle s'est apaisée avec la même brusquerie qu'elle avait décollée.

Au tour d'Henriette de venir nous saluer. Quatre-vingts kilos pour un mètre cinquante, et pourtant, quand elle danse, elle rivalise d'agilité avec une libellule.

Elle m'apostrophe: «Bonjour mon fils!» Je suis plus âgé qu'elle, mais je suppose que cette cordiale généalogie fantaisiste tient compte de la corpulence. Je me lève et je l'embrasse. «*Tongna* Henrietto?» Elle me répond: «*Ya da pé*, Antonio! Alors, depuis le temps! Tu as kidnappé ma petite soeur dans la belle-famille ou quoi!» «Jaaaamais!» dis-je en imitant machinalement l'accent de Marie. Replette et enjouée, Henriette est habillée de façon aussi sexy que ses soeurs sveltes.

Voilà justement la divine Doudou, sa vraie soeur, aussi grande et élancée qu'Henriette est dodue et compacte. Elle porte une robe noire fendue, une perruque courte, et des lentilles de contact gris-violet. Elle aussi a un nouveau portable, dont elle donne le numéro à Marie. «Tu sais que je m'appelle comme ta femme!» me dit Doudou avec un regard langoureux que les lentilles métalisent, hélas, en une flamme de fer à souder. «C'est vrai», renchérit Marie, «elle s'appelle Magalie-Viviane.» «Je croyais que Doudou était ton vrai nom?» dis-je. «Mais non! c'est juste mon surnom, comme “Raga” pour

Vivi.»

L'autre question, je la pose à Marie lorsque Doudou s'est éloignée. «Elles sont vraiment soeurs, avec Henriette? Même-père-même-mère?»

Marie hausse les épaules sans me répondre. C'est elle qui a raison, la question est sans intérêt. D'ailleurs je ne l'ai posée que pour pouvoir prononcer l'expression que j'adore, si répandue en Afrique qu'elle en est devenue une marque de tissus pour boubous: *Même père même mère.*

«Claude! Une Seize!» lance Marie vers le comptoir. Claude qui ne s'offusque jamais d'être ainsi hêlé, a repris son visage de cire quand il nous apporte nos consommations. Marie se lève, achète pour deux francs une noix de kola qu'elle brise en plusieurs petits fragments, en croque un et en plonge un autre dans son gros verre «Tais-toi!», surnom de la choppe dû à son effet d'éteignoir une fois son contenu englouti.

Le kola est le chewing-gum et l'aspirine africains, sorte de petite patate pelée, cassante, sillonnée de veinules rousses, à la chair blanche, dure, très amère au goût. Le fragment que Marie a fait tomber au fond de son verre de bière coule lentement en grésillant de bulles dorées comme un cachet effervescent.

«Ça empêche la bière de saouler», m'explique Marie en écarquillant ses beaux yeux déjà voilés par l'ivresse légère.

Une fois son verre vide, elle hêle: «Claude! Whisky-coca!», puis se lève et va vers la table où Henriette et Doudou se sont installées.

Une dispute jaillit, Doudou se fait engueuler pour avoir utilisé

un portable qui n'est pas à elle. Marie éclate de rire et se moque affectueusement de Doudou. Je surveille la scène de loin, je crains que les choses ne s'enveniment. Doudou peut être redoutable quand elle veut, le top-modèle se métamorphoser en Erinye en un éclair. Chez Isi, un soir, elle a fracassé un verre de whisky sur le crâne du copain blanc d'Angèle qui avait osé la traiter de salope.

Doudou semble très en colère, mais elle est en tort, aussi ne peut-elle s'en prendre qu'à elle-même. Elle ôte d'un coup sa perruque et la jette de rage sur la table. Ses splendides cheveux crépus coupés très courts surgissent à l'air libre avec la même intensité érotique qu'un pubis sous une jupe soulevée par le vent. Sa physionomie est entièrement renouvelée, tant ses vrais cheveux aspergent son beau visage d'un air frais. Marie ricane et taquine Doudou qui boude. Alors Marie enlève aussi sa perruque (de longs cheveux noirs et raides retenus derrière la tête par une grosse pince en plastique couleur écailles) et la jette sur la table en mimant le geste furieux de sa soeur, qui éclate de rire en se voyant ainsi imitée.

L'incident est clos.

Il est plus de minuit maintenant. L'Existence est en vitesse de croisière. La fumée, la musique, le brouhaha commencent à faire bouillonner l'ambiance. Une dispute retentit à une table, entre Hyacinthe et Papi. Encore une histoire de portable emprunté sans permission. Hyacinthe hurle après Papi qui baisse humblement la

tête sans répondre. «Tu veux utiliser mon portable parce que je suis mariée à un Français! Tu crois que parce que mon mari est français, ça te donne le droit d'utiliser mon forfait sans compter!»

Le feu d'artifice est lancé, on se croirait à un concours d'esclandres.

Voici Bienvenu, un cousin éloigné de Marie, fraîchement débarqué de Bangui, lui aussi. Il est coiffé de nattes très courtes qui n'atteignent pas la ligne de flottaison de ses yeux et de ses tempes, comme s'il portait une couronne de doubles cerises. Il me propose d'acheter des diamants en provenance directe du pays. Je lui demande de me les montrer, il sort une poignée des petits cailloux bleutés de sa poche, comme de la menue monnaie. Premier prix, 4000F. «Ce sera pour une autre fois», lui dis-je en souriant, «je ne les ai pas sur moi.»

Bienvenu rejoint sa table derrière nous. Au bout de quelques minutes, il se tourne pour raconter à Marie qu'un homme, à sa table, est en train de «lui pisser dessus», c'est-à-dire de lui manquer de respect. Un troisième homme, plus âgé, tente de calmer Bienvenu qui s'embrase. «Petit, Petit», répète l'homme pour l'amadouer. Mais Bienvenu lui répond très mal, et du coup l'homme s'énerve, c'est lui qui veut se battre avec Bienvenu maintenant, comme si, en se mêlant au conflit, il avait saisi un câble électrique à pleines mains, captant toute l'agressivité comme une décharge, et l'amplifiant.

Comme d'habitude, plusieurs personnes se pressent entre les deux parties pour éviter le pire. Marie se lève et prend part à l'affaire. Elle tente de calmer Bienvenu, de plus en plus déchaîné. Contaminée par le virus de la rage, Marie s'emporte alors

brusquement contre l'autre homme, celui qui appelait Bienvenu «Petit» pour le calmer, et l'accuse de «l'avoir provoqué». Je crains que ça ne dégénère et me lève à mon tour, prenant Marie par le bras pour la forcer à se rasseoir. J'essaye de ne pas sourire, mais je suis ravi de participer enfin à une des saynettes comme il en naît et meurt par dizaines chaque soir à l'Existence. Je regrette juste de ne comprendre que les saillies en français dans le torrent vitupérant du sango.

L'homme est très remonté contre Bienvenu, il veut sortir se battre. Il extirpe de la poche arrière de son pantalon... quoi? un cran d'arrêt? non! une carte d'identité plastifiée française, qu'il brandit vers Marie en criant. Plusieurs personnes emmènent alors Bienvenu se calmer dehors, tandis que Marie tente de refroidir l'homme à la carte d'identité, fiévreux de colère. Elle lui parle vivement, l'appelle «mon frère» et «Grand». L'homme ne dit plus rien, il ne se désapaise que lentement, gardant pendant de longues minutes un air renfrogné renforcé par sa peau très sombre.

A peine le calme est-il revenu qu'il s'enfuit à bride abattu. Une autre détonation a lieu, à notre propre table que deux couples sont venus partager avec nous. Un des hommes a brisé une bouteille de bière vide en la jetant par terre, pour rire. L'autre lui fait remarquer que ce n'est pas gentil pour Gisèle, la serveuse, qui devra balayer. Le premier prend mal la remarque, s'énerve, revendique son geste. Les deux hommes se lèvent et se font face comme s'ils tentaient de s'hypnotiser réciproquement. Nouvelle bousculade des voisins pour s'interposer, puis la tension chute d'un coup, lorsque l'homme soucieux de Gisèle éclate de rire en disant: «Ce n'est rien! Demain

tout ça sera oublié.» Pour le remercier d'avoir songé aux serveuses, Fanta, la cuisinière survoltée, lui offre une bière. Il la remercie, répétant «*Allah aqbar!*» en riant.

Un entracte. Voilà la Chinoise, petite boulotte souriante qui vient vendre ses bricoles à chaque table. Elle porte son énorme hotte de bijoux, gadgets, vêtements, jouets, sur le dos. Tout le monde la connaît bien, ici. Quand elle s'approche des tables, les Africains sont toujours d'abord légèrement distants. Elle ne se laisse pas rebuter, déballe son bric-à-brac scintillant comme si de rien n'était, continue de proposer ses gadgets en souriant, et très vite la fière froideur fait place à la curiosité et aux rires.

«Ces Chinois sont très forts», m'expliqua un jour Kahn. «Tu as remarqué, à Château-Rouge, c'est eux qui tiennent tous les magasins d'alimentation et de produits coiffants. Les Français éructent contre l'invasion des Africains; les Chinois se contentent de sourire, achètent, revendent, et rafflent la mise.»

Bienvenu, revenu apaisé de sa promenade, s'est installé à notre table. Lui est très accueillant avec la Chinoise. Il tente de la faire s'asseoir sur ses genoux. «Tu t'appelles comment?» demande-t-il. Elle ne dit rien, sourit, s'assied deux secondes au cas où il lui achèterait quelque chose. «Mon prénom, c'est Chéri», ajoute Bienvenu. «Tu peux m'appeler Chéri.» Il l'embrasse sur une joue, elle se relève et lui donne une petite tape sur le sommet du crâne en souriant. Bienvenu se caresse immédiatement la tête avec la main,

comme pour empêcher un peu de sa substance vitale de s'évaporer.

J'achète à la Chinoise un briquet porte-clé érotique, sur les faces duquel deux femmes nues sont représentées. Je l'offre à Bienvenu, «pour fêter ton arrivée en France», dis-je. Je lui explique qu'il doit «dévierger» les deux Blanches en ôtant la pellicule de plastique transparent qui protège les faces du briquet. Il accomplit ce dépuclage avec un grand sérieux. Marie me suggère de m'acheter des lunettes-loupes de lecture. Je refuse, les vieilles miennes me conviennent. J'achète un stylo-radio pour Bienvenu et un rayon laser portatif pour moi.

«Claude! Whisky!» lance Marie, qui s'amuse à projeter le rayon laser sur les murs.

Bienvenu me parle de Bangui. La situation est très mauvaise, une perpétuelle semi-guerre civile paralyse tout hormis le chaos. «C'est la faute de Patassé, le vieux sorcier...», m'explique Bienvenu. Si je fais mine de douter d'une de ses assertions, il se trace très rapidement du bout de l'index un signe de croix au niveau de la pomme d'Adam, en se récriant: «Mais je te le jure!», et son doigt finit le geste par un jet dans le vide comme s'il se débarrassait d'une dernière goutte de mon doute.

Une heure du matin.

Voici le Pakistanais, le vendeur de roses. Lui aussi est un habitué. En général, après quelques tentatives infructueuses de commerce, il pose ses fleurs par terre dans un coin et passe la soirée

à boire et à discuter dans la cuisine où Fanta a sa petite cour.

J'offre une rose à Marie et une autre à Nanette qui est venue prendre un verre à notre table.

- Quelle couleur? me demande Nanette de sa voix rauque comme un feulement de jouissance.

- Choisis, dis-je.

- Tu connais le sens de chaque couleur?

- Tout pareil! dit le Pakistanais. Belles couleurs!

- Blanche, dis-je à Marie et Nanette impressionnées par mon ton docte, signifie mariage en vue. Rouge: passion torride. Rose: polichinelle dans le tiroir...

- Rose quoi? rient en chœur les deux beautés.

- Bébé dans le ventre.

- Oh!

- Et jaune? demande Marie.

- Jaune? Attention! ton homme fricote avec une Chinoise.

- Je prends la blanche! dit Marie en riant, avant de chanter: «Mariage en vue.»

- Et toi, Nano? dis-je à Nanette.

- La rouge! répond-elle, et son beau visage rond entouré d'un tressage blond s'illumine d'un frêle sourire qui dissimule un bref instant son regard toujours un peu triste.

Le Pakistanais essaie de me refiler d'autres fleurs, puis interrompt son geste en se souvenant que je lui ai acheté tout le bouquet la dernière fois.

L'Existence allait fermer, il me proposa ses invendues pour cinquante francs. Je les pris.

Je revois en pensée les treize roses, placées dans la verseuse d'une cafetière que Marie avait remplie d'eau sitôt notre retour à l'atelier.

Je les ai longtemps gardées sous mes yeux en peignant. L'une était blanche, grande ouverte comme un pavillon de trompette. Six étaient rose classique. Trois bordeaux foncé, pas très ouvertes, jeunes fauves essayant de se faire une place dans un groupe d'adultes. Trois jaune clair à la bordure rose pâle, couleur pamplemousse rosé, comme si les pétales, d'abord orange, avaient vu leur sang lentement refluer vers les extrémités.

Les treize roses m'évoquaient *Treize personnages*, un petit tableau attribué à Velasquez ou à son gendre, au Louvre, dont Manet a fait une copie comme si lui aussi avait compris que ces gentilshommes espagnols étaient en réalité le Christ et ses apôtres.

Le Christ incognito est de dos, en cape rose clair, tête nue. On le reconnaît sans faillir, car deux personnages, placés chacun à un des bords du tableau, le montrent du doigt, et le Fils de Dieu est à l'intersection exacte du geste des mystiques madrilènes.

Deux heures moins le quart.

Rattrapé par son ivresse, Bienvenu s'est endormi sur ses bras croisés. Claude a offert un cinquième whisky à Marie, qui est partie discuter avec ses copines dans la cuisine.

Quelques minutes plus tard, Rodrigue surgit du petit couloir et me lance:

- Antoine! Viviane t'appelle.

Je me lève et me dirige calmement vers la cuisine à travers le petit couloir obscur rempli de monde.

Contre le large founeau en acier, Marie se débat, très énervée, retenue par un grand type, un Blanc que j'ai déjà aperçu une ou deux fois. «Donc, je ne suis pas libre de sortir d'ici! Appelez mon homme!» dit-elle en essayant de s'échapper.

Le type a dû avoir un geste déplacé, une main aux fesses, un baiser volé comme Bienvenu avec la Chinoise tout à l'heure; elle l'a giflé et veut que je défende son honneur; le type la retient car il craint qu'elle ne m'incite à le frapper. Telles sont mes premières pensées.

Dès que j'entre dans la cuisine, le Blanc lâche Marie et sort avec nonchalance vers les toilettes, en me disant au passage: «Calme ta copine...» Puis il va pisser tranquillement.

- Qui est-ce? ai-je le temps de demander à Fanta.

- Un Français, me répond-elle comme si cela ne sautait pas aux yeux. Il est marié à une Africaine.

En me voyant, Marie reprend confiance, sort dans le couloir mais reste sur le seuil de la cuisine, et discute violemment avec Clarisse en sango. Doudou et Gogo sont là, Roseline aussi, habillée en robe d'intérieur rouge avec un vieux pull-over orange, pieds nus dans de miteux mocassins blancs qu'elle porte comme des mules, en écrasant l'arrière sous ses talons. Elle est descendue sans s'apprêter, elle vit tout près, dans l'appartement de la rue Belliard, avec Clarisse, Hawa, et les autres. Elle baisse la tête et ne dit rien. Marie répète, en français: «Hi! Je connais Roseline depuis Bangui! C'est

ma copine, quand même!» Clarisse, très renfrognée, se retient d'exploser en ma présence. Elle dit quelque chose en sango à Marie, et Doudou, affolée, me déclare: «Le mieux c'est que tu rentres à la maison avec ta femme.»

Je ne sais pas pourquoi Doudou prend cet air terrifié. Ça doit être une impression due à ses lentilles colorées. Bon, ce n'est qu'une autre dispute entre filles. Le type blanc n'a rien à voir là dedans, et puisqu'aucune bagarre ouverte ne s'est déclarée, je ne veux pas me mêler de leurs chiffonnières non plus.

«Allez», dis-je aux filles, «retournons tous à nos tables.»

«Claude! Whisky!» fait Marie en revenant s'asseoir. Elle est en pleine forme, c'est-à-dire tranquillement déchaînée.

Elle m'explique enfin ce qui s'est passé. Elle discutait et riait avec Roseline dans la cuisine, lorsque Clarisse, vexée de leur complicité, a reproché à Marie de faire de grands gestes en parlant, et de se moquer d'elle par ses rires. «Pardon!», a dit Marie, «mais je fais toujours des gestes avec mes mains quand je parle, c'est ma manière, et je ris avec Roseline parce qu'on est copines depuis Bangui!» Bien sûr, ce n'était qu'un prétexte, de la part de Clarisse, qui voulait se battre avec Marie. «Mais pourquoi?» dis-je. «Parce qu'elle est jalouse! chéri. Parce qu'on va se marier!» m'explique Marie. Clarisse lui a alors ordonné de sortir dans la rue avec elle, mais Marie ne s'est pas laissée intimider. Elle a saisi une fourchette qui traînait dans une poêle de Fanta, et a dit en la brandissant

comme un trident: «Ah! Jamais! On m'a déjà versé mon sang une fois, et Dieu va chicoter Hawa pour la punir, même si j'ai pardonné. Mais maintenant je vais me défendre!»

Affolée à l'idée que sa cuisine serve d'arène aux lionnes, Fanta a demandé au Blanc de retenir Marie et sa fourchette.

- Et que t'a dit Clarisse dans le couloir?

- Elle a dit: «Je vais te tuer!» rigole Marie, qui se lève alors et se dirige vers la cuisine à nouveau.

- Où tu vas?

- Ne t'inquiète pas, je vais aux toilettes.

Lorsqu'elle revient, elle passe lentement devant la table où Clarisse, Jocelyne et Gogo sont installées. Sans leur jeter un regard, elle lève sa main gauche verticalement devant son visage et, avec l'orgueil de la reine de Saba et l'aplomb de Cléopâtre, exhibe son annulaire où brille le diamant que je lui ai offert.

Puis elle vient se rasseoir tranquillement.

Clarisse écume. Elle pousse depuis sa table un cri étranglé:

- Quel mariage!

- Oui! rétorque Marie à voix très haute. A la mairie du dix-huitième! Et j'en suis très fière!»

Ah ah! La foudre circule entre les tables. Le dernier coup de griffe symbolique de Marie a terrassé Clarisse. D'ailleurs toutes les lumières du restaurant s'éteignent en même temps, comme pour souligner négativement cette victoire par KO bagué.

C'est Claude qui indique qu'il est deux heures, il ferme.

La clientèle du petit bar s'écoule sur le trottoir. Doudou nous demande ce que nous allons faire. «Oh, on va aller danser au

Saphir», dis-je. «Vous allez danser!» répète-t-elle. Elle ouvre de grands yeux, estomaquée par mon inconscience. Ou bien est-ce juste ses lentilles colorées qui accusent cet effet d'effroi? En me retournant, je distingue Clarisse, maintenue derrière la porte vitrée du bar par Rodrigue, gigotant et tentant de se libérer pour sortir se battre avec Marie.

Bienvenu nous suggère de nous en aller maintenant, Rodrigue ne retiendra pas longtemps la furie. Je prends Marie par la taille et nous repartons dans la nuit fraîche vers l'atelier silencieux rempli de fantômes aux sourires multicolores.

Quelle soirée!

Passant par la rue du Ruisseau, nous rejoignons en titubant de gaieté et d'alcool la rue du Poteau. Au moment où nous arrivons au croisement de la rue Duhesme, à cinquante mètres de chez Angèle, j'entends des pas précipités et des voix haletantes derrière nous. Clarisse! Elle nous poursuit depuis l'Existence, elle est passée directement par la rue du Poteau pour nous rattraper, elle veut sa revanche. Toute la troupe des filles se hâte avec elle pour ne pas manquer une miette du spectacle. Je distingue Jocelyne, Gogo, même Angèle au loin.

Je me retiens d'éclater de rire en voyant surgir sous le parasol orange d'un reverbère la mine crispée de colère de Clarisse, se dandinant comme un coureur de marathon. Mes Africaines! Je vous adore. Un seul soir comme ce soir annihile des millions d'heures

d'ennui passées dans les dîners et les cocktails.

Marie ne se laisse pas impressionner. Elle recule, prudemment, pas apeurée, se prépare à résister au heurt de Clarisse qui se rue sur elle. Je m'interpose aussitôt entre les deux filles, ayant à l'esprit l'image du rasoir dissimulé d'Hawa. «Elle m'a montré sa bague, comme ça!» rugit Clarisse en imitant le geste glorieux de Marie. «Je suis mariée depuis huit ans, moi!» hurle-t-elle en cherchant à me contourner pour s'approcher de Marie. «Félicitations», lui dis-je, «mais ce n'est pas une raison pour t'énerver comme ça.»

J'entends des cris derrière mon dos, c'est Jocelyne et Gogo qui acculent Marie contre une vitrine en la bousculant. La température monte d'un cran. Je me détourne de Clarisse pour aller m'interposer entre Marie et les autres. Les insultes et les répliques en sango virevoltent jusqu'à la place de la mairie, là-bas, devant nous.

Une petite voiture blanche remplie d'hommes s'arrête à notre niveau. Rodrigue et quelques types en descendent, et se contentent de regarder sagement la scène, attendant patiemment que les filles règlent leurs comptes entre elles. Stupéfiant face-à-face de l'hystérie et de la sérénité sur les rives de la différence des sexes. «Chez nous, c'est la femme qui commande!» prétend Marie. Peut-être, mais le souvenir du rasoir d'Hawa m'oblige à bouleverser cette répartition des tâches. Je sépare donc Jocelyne et Marie sur le point de se battre. J'ai l'impression d'être un équilibriste jonglant avec ses assiettes tournoyantes sur des bambous, me précipitant de Clarisse à Jocelyne et de Jocelyne à Clarisse pour maintenir le précaire statu quo, éviter que la porcelaine - le visage suffisamment enluminé de Marie - ne se brise en mille morceaux.

Comme je bloque à Jocelyne le passage vers Marie en lui tenant le bras, elle saisit mon col de chemise et tente de m'étrangler en le serrant. Elle ne me fait aucun mal, et la douceur presque involontaire de son geste pourtant exaspéré me surprend. Le théâtre surplombe tout. Jocelyne sait bien que je pourrais l'assommer d'une pichenette. Elle sait aussi, apparemment, que je n'en ferai rien. Elle m'étrangle donc sans m'étrangler, vociférant à voix basse, émettant un sifflement gorgé de venin: «Lâche-moi! Lâche-moi tout de suite!» Je ne la lâche pas, je me contente de me laisser gentiment étouffer en lui disant très sereinement, pour la rassurer: «Calme-toi d'abord.» Je me méfie quand même d'un coup de rasoir subreptice, je surveille ses mains.

Nouveaux frottements de tissus et râles de rage derrière mon dos. Ça y est! Marie et Clarisse se sont empoignées et ont commencé à se battre. Je quitte précipitamment Jocelyne pour les séparer. Marie est très excitée, elle a jeté son parapluie, son sac à main et son anorak blanc sur le trottoir pour pouvoir mieux chicoter Clarisse. Les deux filles tanguent et descendent du trottoir entre deux voitures stationnées.

J'interpelle Rodrigue: «Rodrigue! Aide-moi à les séparer. Tiens Clarisse pendant que je retiens Viviane.»

Il hésite, il est spectateur, pas gladiateur, chacun son métier.

Je me débrouille tout seul, je parviens enfin à les écarter l'une de l'autre. Il faut avouer que ce n'est pas un véritable exploit. Le match Clarisse/Marie n'est pas un méchant accrochage de pitbulls mais une série de bousculades d'éméchées amorties par la rage qui rend les gestes confus et les déplacements caoutchouteux.

J'assisterais bien au cinéma-gratuit, moi aussi, si le maudit rasoir d'Hawa et l'œil poché d'Angèle ne hantaient ma mémoire.

Ça va, je crois qu'elles se sont épuisées réciproquement. Elles s'insultent en sango mais à distance. Je ramasse l'anorak de Marie, le lui mets sur ses épaules pendant qu'elle continue de polémiquer avec Clarisse, je tiens son sac à main et le parapluie, je la prends par le bras et l'entraîne vers l'atelier. Clarisse, Jocelyne, Gogo et les hommes repartent vers la porte de Clignancourt. Quelques insultes fusent encore, mais la braise est sur le point de s'éteindre.

Aïe! J'ai pensé trop vite. Marie, qui tient à son KO, lance sa flèche du Parthe alors que l'adversaire est déjà à cent mètres de distance: «*Dondo glaçon!*» Elle répète plusieurs fois sa terrible trouvaille: «*Dondo glaçon! Dondo glaçon!*»

Je récapitule mon vocabulaire en sango: *kengué*, le pénis; *ngbonda*, les fesses; *turungu*, le nombril; *mé*, le sein; et *dondo*, c'est le vagin. Pas de doute! Marie est carrément en train de traiter Clarisse de frigide.

«*Dondo glaçon! Dondo glaçon!*» sarcastise Marie pendant que je l'entraîne vers la place de la mairie, cette mairie où nous serons dans une semaine unis pour le meilleur, le pire, et surtout les papiers.

Je me retourne quand même, et je pousse un soupir de lassitude, tempérée par l'immanquable comique de répétition. Clarisse, évidemment, est en train de repartir à l'assaut vers son accusatrice de *dondo glaçon*. Marie qui la voit venir se précipite également vers elle. Clarisse lui balance une floppée d'injures âpres comme des soufflets, qui ont pour effet de faire retomber le très

sexy anorak blanc sur le trottoir, juste devant la vitrine du Nord-Sud.

Le choc des deux guerrières crépite dans la nuit. Je pense aussitôt au *Duel entre Femmes* de Ribera, au Prado, avec le dard de l'épée préparé pour l'estocade.

J'entoure Marie de mes bras pour l'écarter de Clarisse.

Entretemps Bienvenu nous a rejoint, Isi aussi.

Bienvenu se place devant les filles pendant que Marie se tortille entre mes bras pour retourner se battre. Elle se contorsionne, essaie de me mordre au visage pour m'échapper. «Calme-toi chérie, je ne te lâcherai pas.» Elle mord mon épaule, c'est à dire ma veste, je resserre mon étreinte.

Jocelyne et Gogo entourent Bienvenu, elles l'insultent, Bienvenu commence à s'énerver, le sango zèbre les visages comme des giclées d'acide. «Pédé!» «Espèce d'enculé!» aboient en français Clarisse et Jocelyne. «Putes! vous n'êtes pas de mon milieu!» rétorque Bienvenu. Gogo gifle soudain Bienvenu qui ne s'y attendait pas. Il me dit: «Puisque c'est comme ça, laisse-les se battre!» Il a un ton très autoritaire, comme si l'affaire relevait désormais de la politique intérieure centrafricaine et qu'il ne fallait pas que j'interfère. «Mais elles vont se blesser», dis-je. «Mais non!» dit-il, «laisse-les s'expliquer». «Tu es sûr?» «Oui!»

Apparemment il sait ce qu'il dit. La gifle de Gogo l'a comme dégrisé d'un coup. C'est moi qui suis ridicule de me mêler d'une querelle de femmes. Je relâche Marie, qui repart à l'assaut de Jocelyne et de Gogo pendant que Clarisse et Bienvenu poursuivent leur ping-pong d'invectives.

Je surveille quand même Marie, prêt à intervenir.

«Elle a insulté ma mère», crie Marie à Jocelyne en français. «Elle ne connaît pas ma mère, elle n'a pas le droit de l'insulter! Moi je n'insulte pas sa mère, je lui ai dit "Dondo glaçon!", mais je n'ai pas le droit d'insulter sa mère parce que je ne la connais pas. Elle n'a pas le droit d'insulter ma mère!»

Jocelyne, qui est la vraie soeur de Clarisse, «même-père-même-mère», et donc la fille de cette mère que Marie respecte malgré sa fureur, est sensible à l'argument. Les deux femmes s'expliquent encore violemment, mais sans se battre. Marie a juste des sanglots de rage dans la voix. «Elle n'avait pas le droit d'insulter ma mère!» «Pardon, Vivi! Pardon!» fait gravement Jocelyne, au nom de sa soeur. Je reviens entre les deux femmes, prêt à me faire étrangler à nouveau par Jocelyne pour protéger Marie. Jocelyne est encore très remontée, mais elle garde son sang-froid. «Laisse», me dit-elle en tentant de me contourner pour se retrouver face à Marie, «on discute.» «Pas de bagarre?» dis-je. «Non, on parle.»

L'orage semble diminuer. Je m'écarte et ramasse l'anorak de Marie, le sac à main et le parapluie. Je les pose en équilibre sur les bacs à fleurs qui courent le long de la vitrine du Nord-Sud.

A quelques mètres de là, Gogo et Clarisse continuent d'insulter Bienvenu qui les traitent de *kpanda*, de chiennes errantes. Il est trois heures du matin. Deux serveurs à l'intérieur de la grande brasserie déserte et à demi éclairée finissent de balayer et de ranger les chaises sur les tables en observant la scène avec circonspection. Nos hurlements ont dû réveiller tout le quartier. Il est temps de rentrer nous coucher.

Je donne à Bienvenu le sac à main et le parapluie de Marie, je lui dis de nous suivre, je reviens vers Marie, lui remets son anorak sur le dos, la prends par le bras et la tire de force vers le feu rouge de la rue du Mont-Cenis. Elle veut retourner finir la palabre. «Ça y est», dis-je, «Jocelyne t'a demandé pardon, tu as gagné, on s'en va.»

Elle se débat encore, mais plus mollement. La violence pure s'est diluée dans la fatigue et le whisky.

C'est à ce moment précis que les flics sont arrivés.

Quelqu'un a dû leur téléphoner en entendant les cris. Peut-être un serveur du Nord-Sud, ou n'importe quel riverain. Une voiture et un camion s'arrêtent en crissant en biais devant le trottoir du Nord-Sud. Leurs feux tournoyant rebondissent contre la grande façade de la mairie, de l'autre côté de la rue Ordener.

Dans un semaine...

Ils débarquent des véhicules, ils sont au moins sept, ils n'ont pas l'air si méchant. Tous les Africains se sont immobilisés, seules les filles continuent de remuer et de se parler avec vivacité.

Les flics commencent à demander des explications. J'interviens aussitôt. «Ce n'est rien, messieurs. Juste une querelle de famille. Nous sommes entre cousins. Vous arrivez au moment où la dispute s'achève, et chacun va rentrer chez soi.» La présence d'un Français modère un peu les flics. J'en profite pour aller vers le groupe de Rodrigue et Clarisse, et je leur dis à voix basse: «Les Blancs n'ont pas à se mêler de nos affaires, d'accord? Alors on rentre, et on finira

tout ça entre nous demain!»

Rodrigue me regarde avec un air hébété. Il doit penser que je suis devenu fou, puisque je ne me rends pas compte que je suis un Blanc, moi aussi.

Les filles sont moins impressionnables. Les flics ne les intimident pas. Elles continuent d'insulter Bienvenu en sango.

Je reviens vers les flics. Je dis à voix haute et distincte. «Ça y est, c'est réglé! Chacun va retourner chez soi.» Puis je me retourne vers Rodrigue, toujours figé sur le trottoir, observant les flics comme s'ils étaient des prédateurs. Je lance à voix haute et calme: «Bon, couz', on se téléphone demain! Rentrez-bien.»

Mais Clarisse et Gogo n'en ont pas fini avec Bienvenu. Il s'énerve, crie; un flic le maintient par un bras en lui disant de se calmer, «sinon ça va mal finir».

Bienvenu n'a pas peur. «Une pute m'insulte, et c'est moi que vous molestez! Au lieu de molester la pute!» Je m'approche du flic et de Bienvenu, je dis au flic: «Ça va, c'est mon beau-frère, je le ramène à la maison.» Le flic lâche le bras de Bienvenu, qui reste droit comme un i face à Clarisse. Je prends Bienvenu par l'épaule et lui murmure à l'oreille. «Laisse tomber, allons-nous-en, on règlera tout quand les flics seront partis.»

C'est alors qu'Angèle, qui a assisté à toute la bagarre sans intervenir, s'approche du car de flics et se met à parlementer avec l'un d'eux, un jeune blond aux yeux bleu.

Qu'est-ce qu'elle fout! Juste au moment où j'étais enfin parvenu à récupérer la situation!

Elle est très calme, souriante, je n'entends pas ce qu'elle dit,

mais j'ai l'impression que le jeune flic et elle se connaissent. Elle lui tend son portable et le lui fait écouter. Le flic sourit. Etrange. Je m'approche d'eux, et je dis doucement à l'oreille d'Isi: «Qu'est-ce que tu fais? Viens, on rentre tous, les Blancs n'ont pas à se mêler de nos affaires.» Elle me lance un immense sourire: «Ne t'en fais pas mon frère, tout va bien!»

Je crois que je comprends. Son petit copain de tout à l'heure, à l'Existence, doit être flic, lui aussi. Il nous a quitté à une heure du matin, sans doute pour aller travailler. Angèle vient de l'appeler depuis son portable, l'a passé au flic blond pour qu'il arrange les choses.

Une voix éraillée s'élève alors vers le ciel, depuis le feu rouge de la rue du Mont-Cenis.

«On est sans papiers! Ah oui! On est sans papiers!»

C'est Marie qui se réveille. Elle a décidé de narguer les flics depuis l'autre trottoir! L'un d'entre eux, un colosse au crâne rasé réagit au quart de tour. «Ah bon?» lance-t-il à Marie statufiée dans son orgueil et sa fierté ricanante de l'autre côté de la rue, «vous êtes sans papiers? Ça c'est intéressant!»

«Mais non!» dis-je au molosse dont le torse semble se dilater sous les provocations de Marie. «Nous sommes mariés, elle blague.»

Je reprends ma navette, traverse la rue et vais rejoindre Marie près du feu rouge.

- Viviane! arrête tes conneries! Ce sont des flics, ils n'ont aucun sens de l'humour. Ils peuvent nous emmerder toute la nuit au poste pour trouble de l'ordre public s'ils veulent.

- Aïch! Laisse-moi! fait-elle en se dégageant de mon bras.

J'essaie de capter son regard, mais quelque chose s'est encapsulé en elle. Ça doit être l'insulte de Clarisse concernant sa mère.

Pourquoi n'as-tu pas insulté *ma* mère, Clarisse! Je t'aurais mille fois bénie.

Je n'ai pas compris la teneur de cette morsure en sango qui a claqué hors des lèvres de Clarisse, boule de nerf se ruant pour la seconde fois à l'assaut de Marie, mais celle-ci s'est transfigurée en l'entendant. L'insulte a cinglé dans la nuit comme la mèche d'un fouet de fer, et l'espace-temps s'est brusquement vitrifié.

Marie n'a plus peur des flics, sur l'autre trottoir. C'est comme si la rue du Mont-Cenis était l'Oubangui et qu'elle les contemplait, superbe, solitaire, indomptée, depuis l'autre rive.

Ses yeux se sont légèrement exorbités sous l'effet de l'alcool - j'ai moi-même assez bu pour n'être certain de rien -, et, comme dans cette maladie où des globes oculaires saillants indiquent un dérèglement du métabolisme tel qu'on n'éprouve plus la sensation du froid, les deux billes de jaspe de Marie sont le symptôme inquiétant qui signifie qu'elle ignore parfaitement, désormais, le sentiment de la frayeur.

- Bien oui! Qu'est-ce qu'il y a! fait-elle par-dessus mon épaule vers le flic qui nous scrute, arrogamment haussée sur la pointe de ses bottes en daim noir. On est sans-papiers! On est sans-papiers!

Elle chantonne vers le flic qui avance dans notre direction en accomplissant le triste exploit d'arborer un visage bovin et simiesque à la fois. Je décide d'aller raisonner son supérieur, il a une bonne tête, un jeune brun, comme le jeune blond auquel Angèle a fait écouter son portable. La sympathie est une notion très relative concernant des CRS, mais les jeunes semblent plus disposés à parlementer. Je traverse donc l'Oubangui, je veux dire la rue du Mont-Cenis, en sens inverse du gorille qui arrive vers Marie.

Je me sens tanguer en montant le trottoir. Ce sont tous les whiskyes de l'Existence. Claude les frelate ou quoi! Je me sens vaciller mais je sens aussi que mon corps reste droit pour tous les spectateurs réunis sur les deux rives, Bienvenu près du feu rouge, Angèle près de la voiture des flics, la bande de Clarisse devant les bacs-à-fleurs du Nord-Sud. L'ivresse me détache de moi-même, mais pas assez pour que cela soit perceptible par d'autres.

Mon amour, comme je voudrais que tu m'aies emporté avec toi sur ton long fleuve.

Le jeune gradé sourit, je lui souris aussi. Je repense à l'insulte de Marie envers Clarisse, c'est ce qui me fait sourire.

- Ecoutez, dis-je très calmement au jeune flic que j'ai rejoint, tout va bien, je vais ramener ma femme chez nous, elle a un peu trop bu, demain...

- Aïch! hurle Marie dans mon dos.

Qu'est-ce qui se passe encore? Je me retourne vers le feu rouge.

Le gorille a saisi un bras de Marie et le lui tord, tandis que de l'autre main il attrape ses menottes dans leur étui accroché à sa ceinture comme celui du portable de Marie.

D'où je suis, j'ai l'impression que des larmes coulent sur son visage.

Derrière elle, droite, glabre et beige, se dresse la façade de Notre-Dame de Cligancourt, où Verlaine a épousé Mathilde Mauté de Fleurville au siècle dernier.

Dans une semaine.

Un grand froid m'envahit, une colère fluide et froide qui se répand en une nervure arborescente dont la racine est un noeud visqueux au creux de mon estomac.

Je m'entends crier.

- Lâche-là tout de suite, ordure!

Je sens la main du jeune flic s'abattre sur mon épaule gauche et la serrer très fort, il me broie la clavicule, je sens la douleur pointue s'enfoncer comme un pic dans la glace de ma colère.

Je me retourne à nouveau, pensant une demi-seconde aux spirales magiques de Koya Guy, infligeant à mon épaule une torsion pour la libérer de la poigne douloureuse du flic. Tout va si lentement, chaque geste prend des heures comme si le temps s'était enlisé dans un marécage sans bornes.

Mon idée est de dégager mon épaule et d'aller sur l'autre trottoir pour sortir ma promise des mains de la brute qui la fait souffrir. D'abord libérer mon épaule, ensuite libérer ma Marie. La première étape du projet dure une éternité. Je sens la douleur acérée comme si je la voyais, comme si j'étais hors de moi, à côté de moi, et que j'assistais au spectacle de la douleur s'enfonçant dans mon épaule tordue tel un vilebrequin de givre.

Quand enfin mon premier mouvement s'achève et que je suis

face au jeune flic, je vois, irisée par la vapeur qui parasite mes sens, l'extrémité de sa longue matraque en train de s'abattre sur mon visage.

J'ai le temps de penser que la touche du reflet rougeoyant sur le plastique dur de la matraque est une sorte de violet résultant du mélange de l'éclat orange des reverbères et de la teinte bleue sombre du plastique.

C'est très littéralement la dernière chose qu'il me fut donné de voir, dans ce fondu au noir où bascula mon existence.

Lorsque je me suis réveillé, tout s'était évanoui. Les reflets, les visages, les corps, les lumières, et Marie à jamais.

EPILOGUE

Miles Davis affirmait que l'histoire du jazz tenait en quatre mots: «Louis Armstrong Charlie Parker»

Un type nommé Ogden Nash élabora le plus court poème de la langue anglaise. Intitulé *On the Antiquity of Microbes*¹, il était constitué de trois mots, dont deux contractés:

«*Adam*
*Had'em.*²»

Invité à Harvard, Mohamed Ali prônait aux jeunes issus du ghetto la chance qu'ils avaient de mener des études, quand une voix fusant dans le public interrompit brutalement l'idole: «Fais un poème!»

Il y eut dix secondes de silence, puis l'immense Ali, luisant de gloire et de grâce, dit:

«*Me,*
*We.*³»

On n'est jamais assez concis.

¹ *De l'antiquité des microbes*

² «Adam en avait.»

³ «Moi, nous.»

Les médecins diagnostiquèrent une cécité partielle irréversible. La matraque du flic, en m'assommant pour plusieurs heures, avait foudroyé mon nerf optique.

Je ne sais plus combien de jours je suis resté hospitalisé, mais le temps que je comprenne que je ne verrais plus, Marie avait déjà été rapatriée à Bangui, où elle disparut.

C'est Kahn qui a eu l'idée, deux années plus tard, de demander aux services de l'Hôpital Général de Bangui de regarder dans leurs archives à la lettre L.

Malade du sida, elle s'était en effet faite inscrire sous le nom de «Marie-Viviane Lomazzo».

C'est sous ce nom qu'elle était morte huit mois auparavant.

Je réécoute l'une après l'autre les quinze cassettes que j'ai enregistrées.

La dernière scène est abrupte, mais le malheur est toujours concis. Les vrais drames sont sans fioritures.

La cécité aussi. C'est comme avancer dans un long couloir sombre, sans savoir à quelle distance de son dandinement malhabile sont les murs, en distinguant juste une petite lueur jaunâtre tout au fond, comme la lumière de secours d'un interrupteur électrique qui s'éloignerait sans cesse, embrouillée, au loin, à l'extrémité fuyante à

l'infini de l'étroit couloir des ténèbres tièdes.

Je pense toujours à toi, mon amour. Je n'aurai plus l'occasion d'étudier toutes tes couleurs, mais je me console en sachant que je ne verrai désormais aucune autre teinte que le noir vacillant et embué dans lequel mon existence est plongée, comme le sceau définitif plaqué sur mes prunelles de ta beauté substantielle.

J'ai jeté mes lentilles de contact et mes vieilles lunettes lézardées. Je porte en permanence des lunettes opaques. Je ne veux pas qu'on voie mes yeux errants et en porte-à-faux, moi qui n'ai jamais eu le regard fuyant.

Si pendant une conversation je ne regardais pas mon interlocuteur dans les yeux, c'est parce que les miens étaient attirés à droite et à gauche par de nouvelles touches à capturer. La rue, les cafés, les restaurants regorgent de spectacles passionnants que je flairais du regard comme un animal use de son museau. Je dressais l'oreille de mes yeux, ma curiosité foncière pétillait dans plusieurs directions, mais je n'ai jamais eu le regard fuyant.

Aujourd'hui, j'ai toujours aussi peu peur. Je suis vieux, las, rigoureusement seul, triste et tranquille. J'ai quitté l'atelier qui ne me servait plus, me suis acheté un deux pièces dans le vingtième arrondissement, dont les fenêtres donnent sur un grand jardin où, le matin, vers cinq heures, je capte les dernières bribes de lumière du seul peintre que je fréquente encore: Paolo Ucello. C'est lui qui m'envoie ces merles, ces moineaux, ces rossignols, ces hirondelles

et ces fauveltes dans le grand arbre devant ma chambre, dont les trilles tracent des arabesques attendrissantes de beauté sur le fond noir de mes yeux morts.

Et je n'ai pas peur.

Un souvenir de jeunesse me vient à l'esprit. Pourquoi celui-là? Pourquoi maintenant?

Comme vient de retentir le clac du magnétophone qui enregistre ma voix, signifiant que la dernière cassette est terminée, il ne restera aucun témoignage de ce que je vais dire à partir de maintenant.

Tant mieux.

J'étais un jeune peintre débutant. J'assistais pour me détendre à une conférence sur Pouchkine faite par un vieil émigré russe supérieurement raffiné et solitaire. Pour je ne sais quelle raison, sans doute une question de planning, la conférence se tenait place Saint-Germain-des-Prés, dans un centre culturel traditionnellement consacré à la lutte anti-colonialiste.

La veille avait eu lieu une manifestation de soutien aux Ibos martyrs, au Biafra. Ce jour-là, le public habituel des étudiants africains en exil remplissait la salle, moitié par erreur, moitié par curiosité et courtoisie. J'étais le seul Blanc, car la conférence du Russe sur Pouchkine avait été par méprise annoncée sur les affiches pour le lendemain. Or, m'étant moi-même trompé de date en lisant trop vite une affiche, je me retrouvais par une pure coïncidence au

bon moment au bon endroit.

Le Russe, sans se laisser décontenancer le moins du monde par les visages graves, profonds et noirs comme la pensée qui l'écoutaient avec déférence, prononça son brillantissime monologue. Il insista particulièrement - mais peut-être cela était-il prévu dans sa conférence indépendamment du public - sur la fierté que le grand poète ressentait pour ses ancêtres abyssins.

Quand il se tut, les applaudissements retentirent comme une vague de joie venue de l'Olympe.

Je me souviens de cette conférence par une association d'idées, car j'avais lu à cette époque un essai du vieil homme russe sur le roman américain, dans lequel il expliquait qu'il n'était pas envisageable, aux USA, d'écrire sans se faire lyncher l'histoire d'un mariage entre un Blanc et une Noire (ou vice-versa) qui ne tournerait pas catastrophiquement mal, le couple vivant longtemps heureux en ayant de délicieux enfants et petits-enfants.

Nous n'avons hélas pas démenti cette affirmation pessimiste et lucide, mon amour. Pourtant, il me plaît de penser que tous les tableaux que j'ai peints de nous conserveront toujours sous leur vernis luisant notre bonheur ensoleillé.

En eux, par eux, l'Africaine que j'aime et moi, envers et contre tout, avons vécu paisiblement ensemble.

Voilà pourquoi je n'ai pas peur.

Sommaire

Prologue	5
I. Passage du temps	10
II. Tableaux de la mémoire	16
III. Soleil sonore	20
IV. Sirène	34
V. L'argent	43
VI. L'île de l'art	53
VII. Éveil	61
VIII. Élodie en pente douce	68
IX. Esquisses de Marie	84
X. La Sorcière	93
XI. Ambiances	99
XII. L'œil d'Angèle	112
XIII. La danse d'Ouli	130
XIV. Le Destin se met en branle	149
XV. L'estafilade	153
XVI. Les cris	158
XVII. Tamtam	165
XVIII. Ascension	170
XIX. Clausturation	174
XX. Autres esquisses	179
XXI. La touche salvatrice	183
XXII. Deux lettres	190
XXIII. Nuit du Destin	193
Épilogue	224